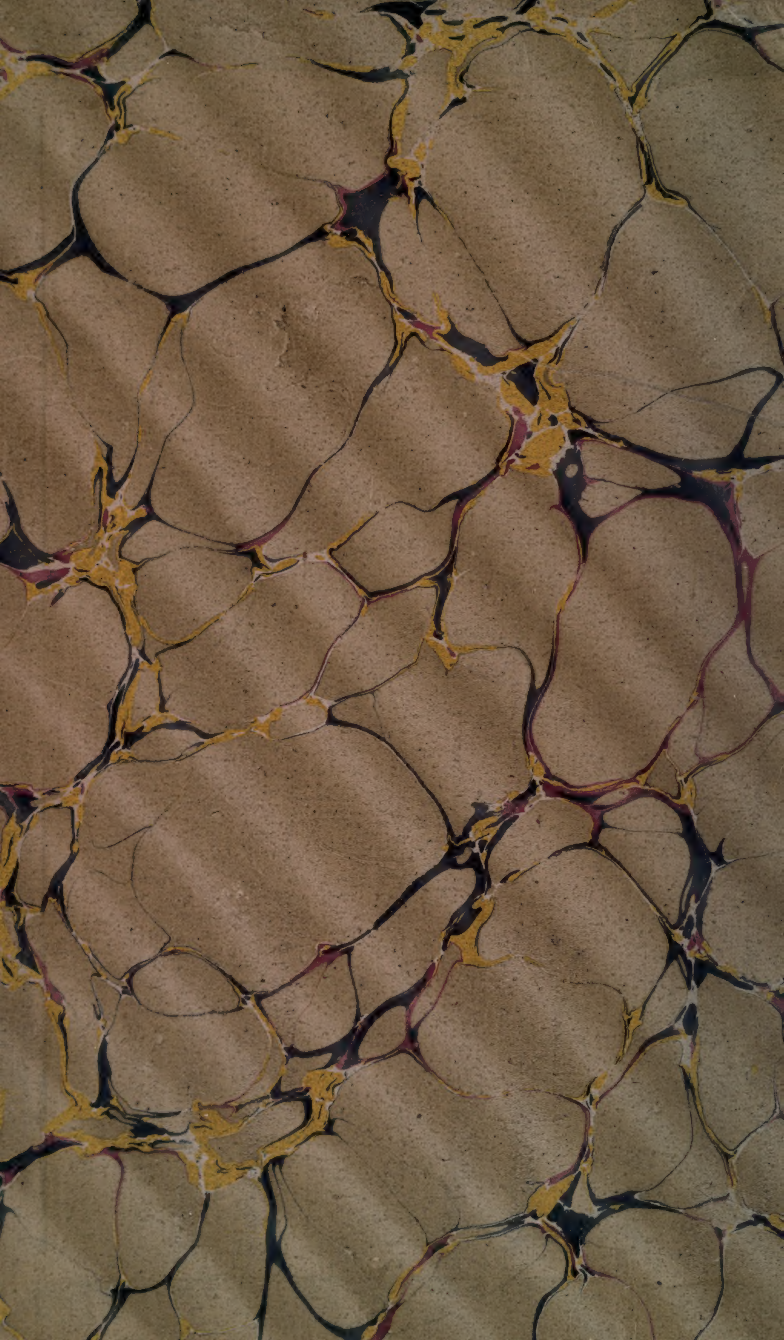






JABOUNE

Eugène FASQUELLE, Éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

DU MÊME AUTEUR

Flûtes, *Poèmes amorphes*, *Fables*, *Anecdotes*, *Curiosités* .... (Épuisé)

Les chansons des Trains et des Gares..... 3 fr. 50

La Nouvelle Cuisinière bourgeoise, *Plaisirs de la table et Soucis du ménage*........... 3 fr. 50

Le pays de l'Instar....................... 3 fr. 50

L'heure espagnole. 1 acte en vers......... 1 fr. »

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

15 *exemplaires numérotés sur papier du Japon*

[redacted]

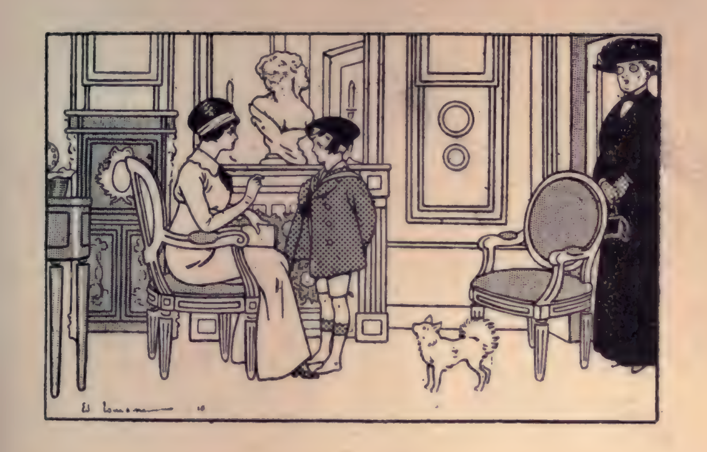
FRANC-NOHAIN (pseud.)

JABOUNE

Je suis un petit garçon
De bonne figure...

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910

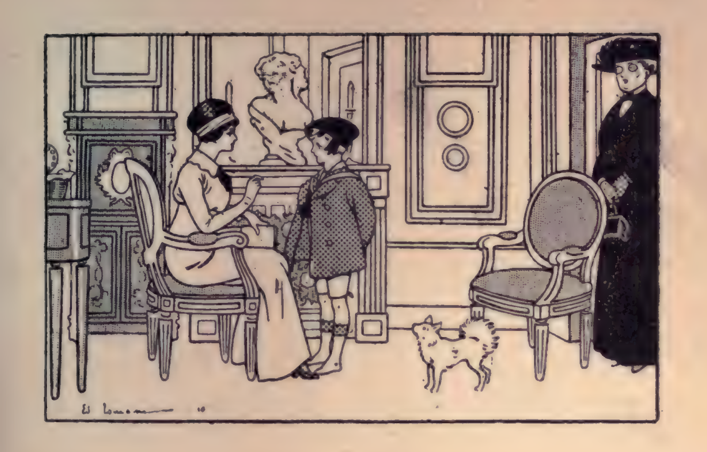


I

LA MAISON DU ROI

On ne sait pas assez l'influence que peut exercer, sur l'imagination d'un jeune garçon de huit ans et demi, la personnalité du président de la République.

Parce qu'il passe tous les après-midi par la rue de l'Élysée pour aller retrouver, avenue Gabriel, auprès de la statue d'Alphonse Daudet, ses petites amies Ketty et Kitzi, le dra-



I

LA MAISON DU ROI

On ne sait pas assez l'influence que peut exercer, sur l'imagination d'un jeune garçon de huit ans et demi, la personnalité du président de la République.

Parce qu'il passe tous les après-midi par la rue de l'Élysée pour aller retrouver, avenue Gabriel, auprès de la statue d'Alphonse Daudet, ses petites amies Ketty et Kitzi, le dra-

peau du portail, les factionnaires, le poste, le va-et-vient surtout des gardes municipaux à cheval, sans compter parfois une musique militaire, ont depuis longtemps intrigué Jaboune, et l'ont persuadé aussi que cette grande maison servait assurément d'asile mystérieux à un personnage pas ordinaire.

Sans doute, Jaboune aurait pu se renseigner, mais ce serait mal connaître l'orgueilleux Jaboune.

On croit trop volontiers les petits garçons toujours empressés à poser des questions aux grandes personnes : Jaboune appartient à cette catégorie nouvelle de petits garçons qui ne veulent pas, au contraire, apparaître, en les interrogeant, dans un état d'infériorité vis-à-vis desdites grandes personnes; et c'est avec des bribes attrapées dans les conversations tenues devant eux, une phrase d'un passant dans la rue, des renseignements hâtifs, étrangement complexes et variés, qui leur sont fournis par les journaux, — eh! oui, les journaux! — imprudemment laissés à leur portée sur un coin de table, c'est avec

tout cela que ces petits garçons se composent la science la plus déconcertante.

Ainsi n'a-t-il fallu rien moins à Jaboune qu'une violente discussion avec Kitzi, pour arriver à cette notion première que le palais de l'Élysée était habité par le roi de France.

Il faut savoir qu'aux yeux de Kitzi, toutes les statues sont des statues de roi, et que, par conséquent, la statue d'Alphonse Daudet, qui protège leurs jeux accoutumés, dans l'allée voisine, est une statue de roi, comme toutes les autres.

Cette assurance trouble Jaboune, qui a dix-huit mois de plus que Kitzi, et ne saurait admettre qu'une « fille », et en particulier une fille de sept ans, se mêlât de lui apprendre quelque chose. Il a donc affirmé sèchement et péremptoirement à Kitzi que « ce bonhomme-là » n'avait jamais été roi de sa vie, attendu que les rois sont toujours à cheval et ont toujours des uniformes, et que seule une fille de sept ans, une fille stupide et ignorante et qui n'a jamais feuilleté un livre d'histoire, — lui, Jaboune, en est à

« François Ier, 1515... » — peut se figurer qu'un roi se ferait représenter simplement assis, avec, sur les genoux, une couverture de voyage...

Naturellement Kitzi s'est mise à pleurer, d'abord, à trépigner ensuite, et Jaboune, argument suprême, lui a tiré les cheveux, tant et si bien que Linda et Priska, les deux gouvernantes allemandes, ont dû intervenir.

Et comme c'était Jaboune qui avait tiré les cheveux, et que c'était, par conséquent, à lui qu'en bonne justice il convenait de donner tort, Priska, la gouvernante de Kitzi, n'a pas hésité à accorder à Kitzi la seule satisfaction susceptible de sécher instantanément ses larmes (et puis, quand Kitzi pleure, elle tousse, et Madame n'est pas contente !...) :

— Bien sûr, cet Alphonse Daudet était roi, roi de France, et la preuve c'est que l'on a placé sa statue devant la grille de la maison des rois de France, même que c'est pour cela que ce n'était pas la peine qu'il montât à cheval, ni qu'il s'habillât en roi, puisqu'il

était là chez lui, dans son jardin, à la porte de sa maison... Mais est-ce que, par hasard, Jaboune ignorerait que la grande maison qui fait le coin de la rue de l'Élysée et du faubourg Saint-Honoré, avec son drapeau et ses soldats, c'est la demeure du roi de France ?

Vous ne ferez jamais avouer à Jaboune qu'il peut ignorer quelque chose, — quelque chose surtout que Kitzi aurait su avant lui, mieux que lui.

Il prend aussitôt une mine entendue, hausse les épaules, cligne de l'œil et sifflote, ceci plus particulièrement pour humilier Kitzi qui, lorsqu'elle cherche à siffler, allonge gauchement et vainement les lèvres sans qu'aucun bruit en sorte, — elle souffle, vous comprenez, elle ne siffle pas... — et, de même, elle est incapable, fût-ce au prix de la plus atroce grimace, — ou alors il faut qu'elle appuie sa main sur sa paupière, ce qui ne compte pas, — elle est incapable de fermer un œil en gardant l'autre ouvert...

Ayant ainsi affirmé, une fois de plus, sur

Kitzi, par ce clignement d'œil et par ce sifflement, la supériorité de son sexe et de son âge, Jaboune s'en retourne fièrement avec Linda vers la rue de l'Élysée, refusant avec beaucoup de dignité d'accompagner Kitzi pour aller retrouver Ketty à la sortie du cours de la rue Montaigne, bien que ce soit le jour où Ketty offre un « beurre-moka » à Kitzi et à Jaboune, à la pâtisserie du Rond-Point; mais Jaboune a déclaré que « s'il avait envie d'un beurre-moka, il pourrait bien se le payer avec son argent »...

C'est que Jaboune a hâte de se retrouver seul avec sa fraülein pour voir si Priska ne s'est pas moquée de lui, tout à l'heure, et vérifier, compléter ses premiers renseigements sur l'Élysée et la royauté — sans en avoir l'air.

Insidieusement, négligemment, en passant devant la grille de l'avenue Gabriel, il prononce donc :

— Il a tout de même un beau jardin, le roi de France !...

Mais la blonde Linda, depuis un moment,

semble rêveuse et préoccupée ; il faut que Jaboune insiste :

— Il a un beau jardin, le roi de France, et est-ce qu'il habite toute la maison ?

— Voyons, Jaboune, vous savez bien que vous n'avez pas de roi en France ; c'est nous, en Bavière, qui avons un roi. Vous, c'est le président de la République...

— C'est la même chose, d'abord, riposte vivement Jaboune, piqué.

Il n'en était pas autrement sûr, mais il ferait beau voir que Linda eût le dernier mot, cette Allemande!... Au fond, elle doit être vexée qu'il y ait un président de la République en France, au lieu d'un simple roi comme dans sa Bavière. Les rois, on sait ce que c'est, mais un « président de la République » !...

L'été dernier, quand ils étaient à la campagne, le père de Jaboune a présidé la distribution des prix de l'école libre ; et Jaboune se souvient aussi que, l'été encore, lorsqu'on va à la petite ville qui est à six kilomètres du château, souvent, sur la place du marché,

on croise un vieux Monsieur très poli, très propre, en noir toujours, avec des favoris, et la maman de Jaboune dit alors qu'on se dépêche, sans quoi « le Président » va se croire obligé de s'arrêter, de faire des grâces, et il n'y aura plus moyen et s'en dépêtrer...

Donc, Jaboune connaît ça, les présidents : c'est des gens à la campagne...

Et Jaboune n'est pas sans avoir entendu répéter, d'autre part, que « l'on ne dirait pas que nous sommes en République »; et il a entendu également crier « Vive la République ! » et il a épelé « République française » sur des affiches, sur des timbres, sur des pièces de monnaie...

La République, Jaboune connaît donc ça aussi, comme les présidents...

Mais un « président de la République », — qui est à Paris, celui-là, et non plus à la campagne !...

Et, la République, ça ne doit pas se présider, pourtant, comme une distribution de prix !...

Alors, pour savoir, Jaboune lance négligemment :

— Moi, quand je serai grand, je serai président de la République!...

Linda ne l'écoute toujours pas; il répète :

— Je serai président la République parce qu'on a un bel uniforme!...

— Le président de la République n'a pas d'uniforme...

— Mais puisque c'est le roi de France!...

Ce n'est pas pour rien, en effet, que Mlle Andorre, son institutrice, a initié Jaboune, pas plus tard qu'hier matin, au mécanisme du « syllogisme »; Mlle Andorre considère que l'on ne saurait s'y prendre trop tôt pour accoutumer les enfants à penser avec méthode :

Tout écolier doit se montrer obéissant et assidu ;

Or, Jaboune est un écolier ;

Donc Jaboune doit se montrer obéissant et assidu.

Jaboune l'a saisi immédiatement et admi-

rablement, ce mécanisme, pour la plus haute satisfaction de Mlle Andorre ; il trouve d'ailleurs que c'est une espèce de petit jeu comme les charades, et même plus amusant parce qu'on peut y jouer tout seul; toute la journée, il a rempli son cahier de syllogismes qu'il imaginait à mesure :

On mange du pain quand on a faim ;
Or, j'ai faim ;
Donc je mange du pain.

Ainsi entraîné, vous pensez que Jaboune n'a pas eu de peine à réfuter l'extravagante affirmation de Linda par ce syllogisme décisif :

Tous les rois ont un uniforme ;
Or, le président de la République est le roi de France ;
Donc le président de la République a un uniforme.

— Et tenez, vous voyez bien qu'il a un uniforme... — triomphe Jaboune, en désignant

à Linda, d'un index frémissant, un homme magnifique qui, sorti précisément du Palais, se tient arrêté un instant à la porte de service de la rue de l'Élysée, et qui, étant donnés sa taille, ses moustaches, et son costume éclatant de maréchal des logis de la garde républicaine, ne saurait apparaître évidemment aux yeux les moins prévenus, comme personne d'autre que le président de la République en personne.

Chose singulière, non seulement Linda ne proteste pas, ne songe pas à rappeler à Jaboune que les petits garçons bien élevés ne montrent pas les gens du doigt; mais elle a rougi très fort — dirait-on pas, ma parole ! qu'elle a échangé un regard d'intelligence avec le président de la République? — et, saisissant la main de Jaboune qu'elle entraîne maintenant d'un pas rapide, sans mot dire, au lieu de remonter le faubourg Saint-Honoré, elle se dirige, par la rue de Duras, vers les déserts calmes de la rue Montalivet.

Sous un porche, brusquement, elle s'arrête : et Jaboune constate alors que le pré-

sident de la République les a suivis, et s'arrête aussi.

Jaboune n'en est pas, d'ailleurs, autrement surpris ; il ne s'étonne pas non plus de voir Linda lui lâcher la main, et s'avancer rapidement au-devant du président de la République, avec qui elle entreprend une conversation vive et animée ; Jaboune sait bien que le sultan Haroun-al-Raschid n'en usait pas autrement avec ses sujets, quand il se promenait aussi à travers les rues de sa capitale, et qu'il ne voulait pas être reconnu ; et puis Linda est une Allemande, et le président de la République se renseigne peut-être pour savoir s'il doit faire la guerre au printemps avec l'Allemagne ?

Mais s'il n'est pas étonné de la rencontre merveilleuse, Jaboune est beaucoup plus ému qu'il ne le voudrait paraître : ce n'est tout de même pas commun de se trouver là, tous les trois seuls, dans ce coin écarté de la rue Montalivet, lui, sa gouvernante, et le président de la République !...

Et quand, après avoir amoureusement

pressé la taille de Linda, le président s'est tourné vers Jaboune, et lui a dit avec une grosse voix : « Et toi, n'est-ce pas, *motus*, mon bonhomme ! » Jaboune s'est tellement dépêché d'enlever son béret, qu'il l'a laissé tomber, et que, pour sauver la situation, bien vite, il a eu du moins la présence d'esprit de faire alors le salut militaire...

— Il est rigolo, votre petit ! a déclaré à Linda le président de la République, en s'en allant sur un dernier baiser tendre.

Vous pensez bien que, maintenant, Linda n'a pas besoin de recommander à Jaboune d'être discret : avoir huit ans et demi, et partager un secret avec le président de la République, le président de la République qui est si grand, qui a de si superbes moustaches, de si gros galons dorés sur ses manches, et qui a bien voulu trouver Jaboune « rigolo »...

Malgré tout, c'est assez dur de ne pouvoir informer le monde d'un jugement aussi flatteur :

Le président de la République a dit que j'étais rigolo ;
Or il n'a pas dit que Kitzi était rigolo ;
Donc c'est moi qui suis rigolo...

— Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle stupidité? demande la maman de Jaboune, qui, en rentrant, surprend le jeune philosophe occupé à enrichir de cette pensée définitive son cahier de syllogismes...

Jaboune préfère passer pour stupide aux yeux de cette mère aveugle, plutôt que de trahir l'auguste secret; et ingénument il interroge :

— Un président de la République, est-ce que c'est plus qu'une vicomtesse, plus qu'un archevêque?...

— Alors, c'est bien vrai, tu écris des mots, comme cela, sans savoir seulement ce qu'ils signifient?... « rigolo », « président », « République »... Décidément, mon pauvre Jaboune, je me demande, plus tard, ce que nous ferons de toi!...

Mais Jaboune est enchanté de sa ruse; il

savoure l'âcre joie d'être déjà, au milieu des siens, un génie incompris.

Ah ! sa famille s'inquiète de son avenir, de ce qu'il fera plus tard : mais d'abord, maintenant qu'il connaît le président de la République, il n'aura qu'à aller le trouver, et à le prier de le nommer capitaine au long cours, ou directeur du Nouveau-Cirque, ou chef de gare...

C'est enrageant, seulement, d'être encore trop jeune et de ne pouvoir profiter tout de suite d'une relation si précieuse ! A moins qu'il ne demande au président de la République — au fait, pourquoi pas ? — une collection de timbres.

Les présidents de la République, ça doit avoir nécessairement des timbres merveilleux, qu'ils échangent, pour rien, avec leurs collègues, les rois des autres pays.

Et puis, bien mieux, est-ce qu'ils ne les font pas eux-mêmes, les timbres ? Alors Jaboune n'aura qu'à demander au président de la République, qui ne pourra le lui refuser à cause du secret de la rue Montalivet, qu'on

lui fabrique, pour lui tout seul, un timbre spécial, un timbre qu'il vendra après ce qu'il voudra, à la Bourse des timbres, — vous pensez, un timbre unique ! — qu'il vendra au moins dix mille francs !...

Quelle revanche pour le « stupide » Jaboune, et qu'est-ce qu'ils diront, ses parents, quand ils verront que leur fils, à huit ans et demi, gagne des dix mille francs comme cela, d'un seul coup, dix mille francs pour s'acheter, s'il veut, une vraie aéroplane...

Toute la nuit, Jaboune a rêvé de timbres, d'aéroplanes, de billets de mille francs, — et aussi qu'il était Jeanne d'Arc à Chinon, et que, dans la cour de l'Élysée, où l'on avait transporté la statue d'Alphonse Daudet pour la circonstance, il s'avançait brusquement et reconnaissait, malgré les efforts de Kitzi qui le cachait derrière sa robe, le président de la République, sous les traits de Charles VII, en train de manger un beurre-moka...

La difficulté, en effet, et qui persiste et

s'affirme au réveil, n'est pas d'obtenir les dix mille francs; la difficulté est de parvenir à l'Élysée jusqu'au président de la République, d'y parvenir seul, — car Jaboune sait bien que jamais il ne pourra demander à Linda de l'y conduire, que d'ailleurs elle ne voudrait pas, et puis ça le gênerait évidemment pour demander son timbre au président de la République...

Mais, cet après-midi, est-ce qu'il ne doit pas sortir avec Mlle Andorre qui l'accompagne au cours de gymnastique rythmique ?

Occasion unique, et qu'il faut saisir : en rentrant, il feindra de grimper en courant l'escalier comme il fait souvent, cependant que la poussive et geignarde Andorre s'installe et s'enferme dans l'ascenseur.

Mais, à la dixième marche, Jaboune s'arrêtera, redescendra, et filera droit à l'Élysée, et le temps que Mlle Andorre arrive en haut, s'informe, redescende à son tour, s'inquiète, inspecte, fasse son enquête, Jaboune sera déjà en grande conversation avec le président de la République : plan d'évasion admirable,

que Jaboune possède à merveille pour l'avoir combiné souvent, à chaque bouffée d'indépendance, lorsqu'il songeait à aller s'installer seul à une terrase de café, pour le plaisir de faire venir le garçon en frappant lui-même sur le marbré de la table, ou qu'il voulait se faire conduire n'importe où, mais dans une voiture qu'il aurait arrêtée lui-même, et en donnant lui-même l'adresse au cocher...

Oui, plan admirable, et qui plus est, réalisable : seulement Jaboune osera-t-il ?...

Cette fois il a osé...

Par la grande porte de l'Élysée, il est entré le plus naturellement du monde, et personne ne s'est avisé de demander quoi que ce fût à ce correct et résolu petit garçon.

Mais, au moment où il pénétrait dans le vestibule, en haut du perron, des sonneries ont retenti, et il a vu des gens affolés, des domestiques, des officiers, un docteur, qui couraient; son premier mouvement, naturel-

lement, a été de les suivre, d'autant que, moins que jamais, on n'avait l'air de faire attention à lui...

Mais ces gens allaient trop vite pour ses petites jambes, et puis il ne connaissait pas les aîtres; il s'est perdu, il s'est mis à errer au hasard, et, tout à coup, il s'est trouvé seul dans un petit salon, dont l'une des doubles portes s'est ouverte brusquement, poussée par un officier qui soutenait une dame très pâle, très pâle, toute défaite, et son chapeau de travers.

Et l'officier répétait tout le temps :

— Vite, Madame, vite, je vous en conjure !...

Et la dame avait à peine la force de soupirer :

— Mort ! Mort ! C'est affreux ! c'est affreux !...

Jaboune était extrêmement intéressé, mais, tout de même, il commençait à avoir peur.

C'est alors que l'officier l'a aperçu, et n'a trouvé rien de mieux que de dire à la dame :

— Cet enfant nous sauve ; prenez-le par

la main pour sortir et traverser la cour; en vous voyant ainsi avec un enfant, on ne pourra pas soupçonner... Mais, de grâce, allez, Madame, allez vite... pour Lui, pour Sa mémoire !

La dame s'est comme raidie, elle a balbultié deux ou trois fois encore :

— Mort ! Mort !... C'est affreux ! c'est affreux !...

Il y avait une glace devant laquelle elle a redressé son chapeau ; puis elle a saisi la main de Jaboune qui ne savait plus où il était, où il en était, et, d'un pas d'automate, les yeux fixes, mais très digne, en somme, et comme une maman, elle l'a traîné derrière elle à travers la cour, devant le poste, et une cinquantaine de mètres dans l'avenue Marigny, où elle s'est affalée soudain sur un banc, en demandant à Jaboune d'appeler une voiture.

Jaboune a appelé la voiture, — son rêve ! — mais aussitôt le cocher arrêté, il s'est empressé de le laisser se débattre avec la dame, car il n'était par bien sûr qu'elle ne

voudrait pas l'emmener chez des bohémiens.

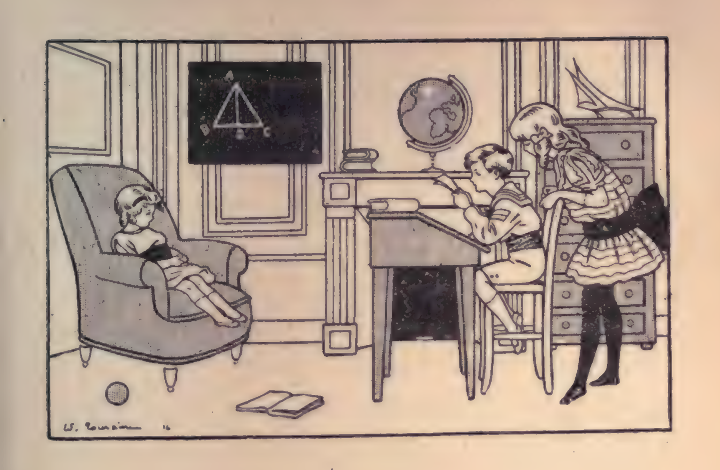
Sur le seuil de sa maison, où il a couru sans plus de retard, la concierge et Mlle Andorre tenaient un conciliabule angoissé avec un gardien de la paix :

— D'où venez-vous, petit malheureux? Qu'est-ce que vous avez fait?...

Mais Jaboune, soucieux et grave, n'allait pas se donner la peine d'entrer dans des détails superflus :

— Je crois bien que le président de la République est mort, a-t-il simplement déclaré en hochant la tête; tâchez que cette pauvre Linda n'en sache rien...

Cependant des camelots commençaient à crier dans la rue la « mort mystérieuse du président de la République »...



II

« LE VOYAGE DE NOCES »

Jaboune est extrêmement humilié lorsque quelque personne mal informée s'avise de le nommer « Jean Boum » ou, pis encore, « Jean Boule » sous prétexte qu'il a de bonnes joues rondes, et que c'est apparemment à cette circonstance qu'est due l'appellation un peu singulière sous laquelle on a accoutumé de le désigner.

La vérité est que Jaboune s'appelle « Jacques » comme les trois quarts des jeunes garçons de sa génération ; mais seuls des parents indignes, des parents complètement dénués, à la fois, d'imagination et de tendresse, consentiraient, lorsque leur enfant s'appelle Jacques, à l'appeler Jacques, en effet, tout simplement.

Croyez-vous que, pour la mère de Zarathoustra, je suppose, Zarathoustra fut jamais autre chose que « Toutou », ou « Rara » ? Et il fallait certainement que, dans sa famille, on fût fâché contre Nabuchodonosor, pour cesser de l'appeler « Dodor »...

Mais Dodor, Toutou, Rara rentrent dans la catégorie ordinaire des affectueux diminutifs. Ce qui caractérise ce nom de « Jaboune », c'est qu'il ne ressemble pas à « Jacques », c'est même que, proprement, il ne ressemble à rien.

Jaboune, pourquoi « Jaboune » ? On ne sait pas; ce fut un trait d'inspiration soudaine, l'éclair du génie maternel, le cri du sang peut-être : *Jaboune !...*

Ceci n'est point d'ailleurs pour déplaire à Jaboune que son nom mystérieux intrigue les gens. C'est que ce nom, il le rêve célèbre à la façon de celui de Buffon, par exemple, ou de Desbordes-Valmore, ou mieux encore de Ratisbonne et de Bourdaloue, qui prêtent un charme étrange au *Recueil de Morceaux choisis* que Mlle Andorre lui donne à apprendre.

— Bourdaloue, est-ce qu'il s'appelait aussi Jacques ? et est-ce que c'est sa maman qui l'avait appelé Bourdaloue, quand il était petit ?

Bourdaloue... Jaboune...

Avoir un jour son nom imprimé dans des livres, comme Bourdaloue !...

C'est cela surtout qui préoccupe Jaboune : il voudrait voir son nom imprimé ; et cette ambition a aussitôt déterminé en lui une violente vocation littéraire, ou, plus exactement, poétique.

La poésie offre, en effet, cet avantage aux yeux de Jaboune, que l'on voit tout de suite que c'est de la littérature, comme dans les livres ; tandis que la prose, cela ne présente,

en somme, aucune différence évidente avec une lettre de bonne année ou une narration. Et Jaboune a horreur des narrations, pour lesquelles M[lle] Andorre s'efforce, en vain, à lui proposer les canevas les plus séduisants, les plus ingénieux : même l'histoire de la goutte d'eau, qui devient un ruisseau, puis une rivière, puis un fleuve, et ne terminera que dans la mer sa course aventureuse, — Voyons ! Jaboune, la mer, Deauville, les bateaux, les filets des pêcheurs !... — même « l'homme et le nid d'hirondelles », n'inspirent à Jaboune que des développements d'une pauvreté et d'une sécheresse désespérantes...

M[lle] Andorre ne se doute guère que son élève a une âme, ou, tout au moins, des aspirations de poète. Jaboune est beaucoup trop orgueilleux, à la fois, et timide, pour lui confier cela. Et puis quoi ? M[lle] Andorre n'est pas un poète, elle ; elle ne figure pas, aux côtés de M[me] Amable Tastu, dans le *Recueil des Morceaux Choisis*...

Et Jaboune se gardera de lui demander

les moindres renseignements ou les moindres conseils sur la versification française : merci bien ! c'est assez des analyses logiques !...

Non, si Jaboune a décidé que son nom serait célèbre et imprimé comme celui de Bourdaloue, et qu'il allait se mettre à écrire en vers comme Mme Desbordes-Valmore, et Louis Ratisbonne, et Florian, pas plus pour cela que pour le reste, il n'a besoin de consulter personne...

Simplement, il a demandé à Mlle Andorre :

— Mademoiselle, *maman* et *Bataclan*, c'est bien « un rythme » ?...

— Une rime, Jaboune : mais de quoi me parlez-vous là, et qu'est-ce que vous avez à voir avec « Bataclan » ?...

« Bataclan », c'est dans une chanson que chante la cuisinière :

Ton papa
Va-t-il à l'Opéra ?
Ta maman
Va-t-elle à Bataclan ?
Ta p'tit' sœur...

Cette chanson a vivement impressionné

Jaboune par sa sonorité allègre et précise; et elle n'a pas de peine à lui apparaître comme le type même de la poésie, pour l'importance que l'on y voit prendre à la rime, qui caractérise, n'est-il pas vrai? toute la poésie, et qui est justement, ici, toute la chanson.

Et maintenant, de longs instants, Jaboune demeure silencieux, absorbé, ce qui fait, parfois, s'étonner sa mère, et Mlle Andorre, et Linda :

— Mais qu'est-ce qu'il a donc, ce petit, il prend des mines extraordinaires, — il n'est pas malade?...

Non, Jaboune n'est pas malade, il « compose » :

— Kamtchatka, c'est bien un pays, n'est-ce pas, Mademoiselle ?

Jaboune compose des variantes à la chanson de la cuisinière :

Ton papa
Va-t-il au Kamtchatka?
Ta maman
Va-t'-ell' dans l'Hindoustan?...

Ou bien il se demande si le *papa* a un

gilet de *drap* et la *maman* un mouchoir *blanc*, et tout ce que peut bien avoir en « ère » le petit frère, et en « eur » la petite sœur : Jaboune travaille avec une joie acharnée à devenir un type dans le genre de Bourdaloue.

Impénétrable pour le restant du monde, Jaboune n'a pas hésité à mettre cependant sa grande amie Ketty dans le secret de ses travaux littéraires. Il savait bien que Ketty ne se moquerait pas de lui, qu'elle l'encouragerait au contraire, car elle serait fière d'apprendre que son fidèle ami Jaboune allait devenir un poète fameux. Il y a, entre Jaboune et Ketty, comme un pacte de mutuelle confiance et de confidences.

Les treize ans de Ketty exercent sur l'admiration de Jaboune une influence décisive ; c'est qu'il l'admire, mais ne la redoute pas, il aime à être avec elle comme avec une maman qui l'aurait choisi, — car c'est une chose qui tracasse bien souvent l'inquiet Jaboune, que de savoir, si sa maman « avait

eu le choix », si elle aurait pris Jaboune pour petit garçon, — Ketty, c'est une maman qui ne serait pas de sa famille, et qui serait encore une petite fille...

Et de même, Jaboune a beau n'avoir que huit ans et demi, Ketty sent bien qu'il ne lui obéit pas seulement, comme sa sœur Kitzi, par exemple, par le privilège de l'âge; et quand elle se montre avec lui désagréable sans raison, chipie, tyrannique, bougon, jusqu'à ce qu'il en pleure, puis câline, affectueuse, et tendre, pour le consoler, obscurément la fillette se rend compte qu'elle fait, avec ce petit garçon, ses premières armes de femme...

C'est Ketty qui, tout de suite, a indiqué à Jaboune à quel genre de sujets devait s'appliquer sa verve poétique, et que, dans les vers, il fallait toujours qu'il fût question d' « amour » et de « maîtresses ».

— Tu sais ce que c'est qu'une maîtresse ?

— Bien sûr, puisque j'en ai une.

— Tu as une maîtresse ?

— Tu le sais bien, j'ai Mlle Andorre...

Mais Ketty ayant expliqué, en se moquant de lui, et en riant même d'un rire un peu forcé, qu'une « maîtresse » c'était « la personne que l'on aime et avec qui l'on se marie », cela a obligé Jaboune, qui ne veut jamais avoir tort, à déclarer qu'il aimait beaucoup Mlle Andorre, en effet, et qu'il pourrait très bien se marier avec elle...

— Et puis, d'abord, laisse-moi travailler !... a-t-il ajouté, d'assez méchante humeur.

Et le voici à sa table, qui médite longuement, écrit, rature, très appliqué, tirant la langue, s'arrête, tortille une mèche de cheveux sur son front, feuillette fébrilement sa géographie, se remet à écrire, vite, vite, cette fois, tout rouge, — et signe enfin d'un « Jaboune » triomphant...

Maintenant il relit, et il a l'air si satisfait, remuant les lèvres, les yeux brillants, que Ketty s'est approchée, lui a caressé la joue, pour faire la paix, et voudrait lire aussi par-dessus son épaule ; mais, vivement, Jaboune a caché la page avec son coude.

— Ce sont des vers ? demande Ketty.

— Bien sûr !...

— Montre-les-moi !

— Non !

— A ton aise !

Ketty n'insiste pas, parce qu'elle est persuadée que, dans l'instant même, c'est Jaboune qui reviendra lui proposer la lecture de ses « vers ».

Et Jaboune, en effet, n'a guère tardé à quitter sa table, et, son papier à la main, se dandine devant Ketty, et balance la tête d'un air un peu gêné :

— Tu veux savoir comment ça s'appelle ?

— Si tu veux...

Jaboune prend un temps, et lance, sûr de son effet :

— *Le Voyage de Noces.*

Ketty ne sourcille pas ; et il faut, maintenant, que ce soit Jaboune qui la prie de lire « pour lui faire plaisir »...

Mais à peine Ketty a-t-elle jeté les yeux sur la « poésie » de Jaboune, sa rigueur ne peut tenir contre l'émotion ressentie ; elle court à lui, l'enlace, l'embrasse :

— Mais c'est admirable, mais c'est merveilleux ! Jaboune, mon Jaboune, où vas-tu chercher tout cela ?...

Jaboune prend une physionomie modeste, un peu bébête, il concède qu' « il n'est pas mécontent, en effet », que la dernière rime surtout lui a donné du mal ; il était indispensable, n'est-ce pas, que la pièce se terminât par « Enfin seuls ! », puisqu'il s'agit de mariage, d'époux, et qu'un marié et une mariée — il a vu la gravure un jour qu'il était monté dans la chambre de la cuisinière — un marié et une mariée, cela dit toujours : « *Enfin seuls !* »

Alors il a eu l'idée qu' « ils se promènent sous les tilleuls » : *seuls*, — *tilleuls ;* — oui, Jaboune n'est pas mécontent...

Ketty, elle, est enthousiasmée. Tout de suite, elle cherche un public idolâtre à qui communiquer son enthousiasme :

— Kitzi, Kitzi, viens écouter la poésie de Jaboune !...

Kitzi, qui jouait dans la pièce à côté, arrive sans empressement ; Jaboune déclame :

LE VOYAGE DE NOCES

O ma maîtresse jolie,
O mon amie,
Je te dédie
Cette poésie :
Lorsque nous serons deux époux,
Veux-tu que nous allions à Moscou,
Qui est une ville de Russie?
C'est un pays où il fait très froid,
Je crios,
Beaucoup plus froid que dans la Seine,
Et même
Sur les bords de la mer Caspienne ;
Mais puisque je serai avec toi,
Puisque tu seras avec moi,
Nous n'aurons pas froid,
Nous n'aurons pas froid aux doigts,
Car je te prendrai sur mes genoux,
O ma maîtresse jolie,
O mon amie,
Lorsque nous serons deux époux,
Et que nous nous promènerons sous les tilleuls...
Enfin seuls !...

Jaboune a à peine achevé sa lecture, que Ketty lui prend le papier des mains et tient elle-même à recommencer :

O ma maîtresse jolie !

Car Ketty apprend à « débiter » au cours

des demoiselles Cambrone; et, après un dernier « Enfin seuls ! » sonore et pathétique :

— Eh bien ! Kitzi, tu ne dis rien ?...

Mais Kitzi, affalée au fond de son fauteuil, soupire simplement :

— Oh ! ça me fatigue, ça me fatigue !...

Et, se laissant glisser à terre, elle retourne jouer.

Elle n'a que sept ans, cette Kitzi, elle ne comprend pas, elle ne peut pas comprendre...

Mais Ketty a des amies au cours des demoiselles Cambrone, des amies qui savent apprécier la beauté d'un rythme, la délicatesse d'un sentiment, — des amies comme Lucy Durand, par exemple, oui Lucy Durand, la propre nièce d'Edmond Durand, notre grand poète national.

Il est de toute nécessité, de toute urgence, que Lucy Durand connaisse les vers de Jaboune, que les vers de Jaboune soient célèbres demain, populaires, classiques, dans tout le cours Cambrone !...

Et d'une écriture haute et pointue, ainsi

qu'il convient lorsque l'on n'est plus une enfant, et où l'on reconnaît tout de suite qu'une jeune personne suit le cours des demoiselles Cambrone, et a passé l'âge de la première communion, Ketty, sous la dictée de l'auteur, recopie avec fièvre, avec amour, avec passion, *Le Voyage de Noces*, du poète Jaboune.

— Lucy Durand, qu'est-ce que vous lisez là en cachette, avec votre voisine? Voulez-vous m'apporter ce papier tout de suite ?...

Ainsi se fâche, à la leçon du lendemain, Mlle Cambrone Ire.

— Mais ce sont des vers, Dieu me pardonne ! — et à constater que c'étaient des vers, Cambrone Ire a déjà légèrement radouci sa voix : — Et des vers de qui, s'il vous plaît ?

Répondre qu'on lit des vers d'un petit garçon de huit ans et demi, ce ne serait vraiment pas assez flatteur, ce serait même un peu ridicule ; et Lucy Durand affirme avec assurance :

— Ce sont des vers de mon cousin Maurice.

Cette fois, ce n'est plus la fillette qui rougit, c'est Cambrone Ire. Agitée d'une émotion à peine contenue, elle répète :

— De M. Maurice Durand ?

Il faut savoir que l'aînée des demoiselles Cambrone, — Cambrone Ire, — ne s'est pas simplement résignée, comme sa sœur, à cette carrière de l'enseignement où les contraignaient les revers de fortune d'un père officier supérieur de la gendarmerie, comme il va de soi.

Cambrone Ire cherche à se consoler de la pédagogie par la littérature; sous les anagrammes à la fois ingénieux et impressionnants de Mac-Nebor ou de Cenombra, elle a connu les gracieux lauriers des concours de *La Vie intime*, et *Les Chroniques littéraires et politiques* ont accueilli, d'un encouragement précieux, quelques-unes de ses *Minutes tendres*; — mais la duchesse de Pavillon, qui vient de lui adresser une invitation pour son « Chocolat poétique » de jeudi prochain, se doute-t-elle que la

poétesse Cenombra est co-directrice du cours de la rue Montaigne ?

Justement l'invitation porte que le « Chocolat poétique » de la duchesse sera, ce jour-là, consacré à la jeune gloire de Maurice Durand.

Cenombra aura eu vraiment une chance peu commune.

Dans le salon encombré de poètes de tous les âges, de tous les sexes, de tous les métiers, et de toutes les nationalités, réunis par les soins pieux de la duchesse de Pavillon autour du fauteuil où Maurice Durand s'est jeté désespérément en une pose abandonnée et charmante, Maurice Durand vient de déclarer à la duchesse désemparée qu'il était décidément « trop las » pour dire « même assis » quoi que ce fût, fût-ce un sonnet, fût-ce son fameux sonnet monosyllabique...

Certes, les poètes qui sont là ne demandent pas mieux que de dire quelque chose à sa place, ils ne demandent même que ça, et

diront tout ce qu'on voudra, et tant qu'on en voudra.

Mais la duchesse de Pavillon ne se consolera pas si son « Chocolat poétique » doit être bu sans une rime de Maurice Durand : le « Chocolat poétique » de la duchesse de Pavillon est déshonoré...

C'est alors que Cambrone Ire a compris qu'en cette minute suprême, la fortune de Cenombra allait se décider, et, par surcroît, celle de Mac-Nebor.

Résolument elle s'est approchée de la duchesse, et lui a confié que, « si le Maître y consentait », elle savait par cœur et pouvait faire entendre un nouveau poème, le plus récent, qu'il avait marqué du sceau de son génie.

Maurice Durand a eu un geste vague, profondément accablé, mais condescendant; et au milieu du silence respectueux, aux côtés de la duchesse radieuse, la « bonne poétesse Cenombra », qui y mettait toute son âme, a récité *Le Voyage de Noces :*

O ma maîtresse jolie,
O mon amie...

C'est seulement vers la fin que Maurice Durand a pris conscience que ces vers, décidément, n'étaient pas de lui; mais l'enthousiasme déchaîné ne lui laissait guère le loisir d'une protestation, qui eût semblé, au demeurant, de bien mauvaise grâce.

Prétextant encore de sa lassitude extrême, il a simplement écourté son triomphe, en priant la duchesse de « faire avancer son automobile », — et il est parti dans un sillage de gloire, dont Cenombra allait recueillir les lumineux rayons...

Le lendemain, en effet, les journaux ne manquaient point d'annoncer, dans leurs « communiqués de la vie mondaine », que l'élite intellectuelle qui se pressait au dernier « Chocolat poétique » de Mme la duchesse de Pavillon avait eu le régal inoubliable d'un poème inédit de M. Maurice Durand, *Le Voyage de Noces*, remarquablement interprété par l'auteur des *Minutes tendres*, la

belle poétesse — aussi belle que bonne — Cenombra.

Et *Le Figaro*, en première page, se félicitait de pouvoir offrir à ses lecteurs la primeur de ce nouveau chef-d'œuvre, dont un commentateur subtil et lettré faisait ressortir, en quelques lignes décisives, « la richesse et la maturité de la forme, la technique savante sous cet apparent abandon, et l'inspiration volontairement familière, à la fois ardente cependant et désenchantée, comme d'un Alfred de Musset qui aurait connu Mæterlinck et collaboré avec Henri Heine ».

— Tu as lu les vers de Maurice Durand, dans *Le Figaro* ? a demandé le papa de Jaboune en se mettant à table. Ma chère, il faut absolument te payer cela tout de suite, c'est prodigieux !...

Et le papa de Jaboune, et la maman de Jaboune, commencent à déclamer à haute voix :

O ma maîtresse jolie,
O mon amie,
Je te dédie
Cette poésie...

Figé sur sa chaise, Jaboune sent ses tempes qui battent, ses oreilles qui bourdonnent, il est devenu cramoisi, il a le cœur gonflé; évidemment, ses parents se moquent de lui, ils lui font une farce, une affreuse farce...

Et que nous nous promènerons sous les tilleuls...
Enfin seuls!...

Mais non, il n'est pas question de Jaboune; et cependant, sur le journal déplié, qu'on vient de poser là, près de lui, au coin de la table, ce sont bien *ses* vers, c'est bien *son* titre, qu'il aperçoit en tournant la tête, et en louchant, sans qu'on le remarque : *Le Voyage de Noces.*

Mais Jaboune, comme dans un rêve, entend son père qui est en train d'affirmer que « ce gamin-là » sera complètement fou à vingt ans, et qui précise :

— Si j'avais un fils comme Maurice Durand, je le fourrerais dans une maison de correction jusqu'à sa majorité !

Et la maman intervient doucement :

— Oh ! nous pouvons être tranquilles, — je ne crois pas que jamais Jaboune...



III

UNE AFFAIRE D'HONNEUR

Bien que ce soit une chose qui lui est expressément défendue, et qu'on lui ait dit cent fois que les petits garçons bien élevés doivent éviter de se précipiter dans l'antichambre, comme il le fait trop souvent, au premier coup de timbre, Jaboune a cette rage, aussitôt qu'il le peut, d'aller voir « qui a sonné ».

On a eu bien tort, d'ailleurs, d'ajouter que, s'il continuait, il n'y aurait plus qu'à lui acheter une veste à boutons de métal, une culotte et une casquette de groom. La carrière de groom n'est point pour rebuter un petit garçon, et fréquemment Jaboune a envié, à part lui, la fière indépendance avec laquelle de jeunes gaillards, à peine de sa taille, circulent à travers les rues, ou musent aux devantures, sans la moindre gouvernante allemande, comment on les charge du soin de faire fonctionner l'ascenseur, et de quel air surtout d'assurance aisée ils s'entretiennent avec les cochers...

Et voici que sa désobéissance et sa curiosité auront aujourd'hui permis à Jaboune de surprendre le plus émouvant et le plus terrible des secrets...

Oui, il y a un instant, Jaboune, qui jouait précisément à côté, dans la galerie, s'est faufilé, sans qu'on l'aperçoive, derrière la femme de chambre, juste au moment où celle-ci affirmait, sur le pas de la porte, à deux visiteurs opiniâtres, en élevant même un peu trop la voix :

— Mais, Messieurs, puisque je vous répète que Monsieur n'est pas là !...

Évidemment, la femme de chambre devait être agacée par trop d'insistance ; les deux visiteurs n'ont pas laissé cependant que d'insister encore, puis, finalement, ont remis leurs cartes, en priant de dire qu'ils reviendraient, et en recommandant de bien spécifier surtout qu'il s'agissait d'une affaire *personnelle et urgente*...

— En voilà des raseurs !... a grommelé la femme de chambre, à qui l'énervement avait décidément fait perdre le sens de la mesure et du « style » ; et, en se retournant, elle a découvert Jaboune, qui demeurait immobile, les yeux fixés sur la porte qu'elle venait de refermer, Jaboune, le front soucieux, et l'air consterné :

— Qu'est-ce que vous faites là, monsieur Jacques ? Vous savez pourtant que Madame défend...

Mais Jaboune est préoccupé de bien autre chose.

D'abord il demande :

— Ces messieurs ont dit une affaire « personnelle et urgente »?...

— Puisque vous avez entendu...

— Et ils vous ont remis leurs cartes? Vous voulez me les donner, pour voir?...

Et Jaboune, sans attendre, arrache les cartes des mains de la femme de chambre et, fébrilement, il les a fourrées dans sa poche :

— Laissez, je les porterai moi-même à papa, quand il rentrera !

— Qu'est-ce qui vous prend, monsieur Jacques, qu'est-ce qui vous prend donc par la tête? Comme ça, sûr et certain, Monsieur apprendra que vous êtes encore allé rôder dans l'antichambre, et vous serez encore grondé!...

Mais Jaboune, en un tel moment, s'en moque un peu d'être grondé!... Il est dans un état d'agitation extrême, et, sans vouloir s'expliquer, court jusqu'à sa chambre, où il s'enferme avec précaution.

Alors, il tire de sa poche les cartes de visite des deux visiteurs mystérieux, et dé-

chiffre les noms, qu'il prononce à mi-voix, en les répétant plusieurs fois de suite :

Albert Durastel, 144, *rue Bleue ;*

Justin Bouscart, 71, *rue des Dames.*

Comment, par quelles circonstances, le papa de Jaboune peut-il bien avoir une affaire d'honneur à régler avec Justin Bouscart et avec Albert Durastel, qui habitent l'un rue des Dames et l'autre rue Bleue?

Car Jaboune ne s'y est pas trompé; deux messieurs en chapeau haute forme, que l'on n'attendait pas, qui insistent pour être reçus, qui parlent d'une affaire « personnelle et urgente », et avec cette figure grave et sévère, — car Jaboune les a bien observés, ils avaient une figure grave et sévère! — il n'y a pas de doute, et sa sagacité les a devinés tout de suite, ce sont des gens qui viennent pour se battre en duel avec son papa!...

Un duel! Donc son papa a un duel avec Albert Durastel et avec Justin Bouscart ; les notions de Jaboune sur le duel ne précisent pas très exactement, en effet, le rôle des té-

moins, et du moment que ces messieurs à l'air solennel ont laissé leurs cartes, c'est pour que son papa se batte avec eux.

Jaboune accepte d'ailleurs avec une certaine fierté cette idée que son papa va se battre; est-ce que tous les petits garçons n'ont pas une confiance illimitée, — pour la protection qu'il leur donne et parce qu'ils le sentent si fort auprès d'eux, — dans le courage et dans la force de leur papa? Le papa de Jaboune ne fera qu'une bouchée du Bouscart et du Durastel!...

Par exemple il voudrait bien savoir pourquoi ils osent s'attaquer à lui.

Il y a quelque temps, au Cirque, Jaboune a vu des clowns qui représentaient un duel comique, — ce n'était, du reste, que très peu comique au gré de Jaboune, qui trouve que le courage et la peur — le courage qu'il voudrait tant avoir, et la peur qui le fait parfois si atrocement et inconsidérément souffrir, — sont des choses dont on ne devrait pas se moquer...

Eh bien! les clowns se battaient en duel,

pour une histoire d'une gifle et d'une écuyère, que Jaboune, au demeurant, n'avait pas très bien comprise ; il s'est surtout souvenu de la gifle : est-ce que son papa n'aurait pas donné, par hasard, une gifle à Albert Durastel, ou à Justin Bouscart, ou à tous les deux ?

Et à l'image évoquée de ces deux hommes graves giflés par son père, Jaboune ne peut se défendre d'un petit frisson d'orgueil et de plaisir.

Quant à l'écuyère?... confusément, Jaboune pense simplement qu'il n'y a qu'une femme pour qui son papa peut se mettre en colère au point de donner des gifles à des messieurs en chapeau haute forme, et cette femme, ce n'est naturellement pas une écuyère, c'est sa maman...

Et cette pensée rappelle Jaboune aux nécessités de l'heure présente; il est indispensable que sa maman ne sache pas que son papa va se battre, et c'est à cela que doit se donner pour mission de veiller Jaboune; les duels, c'est des affaires d'hommes, il ne faut

pas y mêler les femmes ; une femme, même une maman, ça s'énerve, ça pleure, — ainsi à la guerre, n'est-ce pas ? et le duel, c'est, en somme, une forme de la guerre... — et ce serait bien pis encore si elle apprenait que son mari, peut-être, a giflé Durastel et Bouscart à cause d'elle...

Pourvu que la femme de chambre n'ait pas parlé !... Justement voici ses parents qui rentrent ensemble ; et la femme de chambre, la sotte, qui commence tout de suite à raconter qu' « il est venu deux messieurs qui ont demandé... »

Mais Jaboune s'empresse à l'interrompre et déclare :

— Oui ! je les ai vus, c'étaient des messieurs sans importance !...

Malheureusement, cet empressement de Jaboune manque son but, et n'empêche pas son père de s'informer :

— Et ils ont laissé leurs cartes, ces messieurs sans importance ?

Ah ! ce père qui ne se doute pas, cette femme de chambre qui ne comprend rien, et

la maman qui est là, qui entend cela : Jaboune est sur des charbons ardents !...

— Leurs cartes, c'est M. Jacques qui les a prises...

Pour le coup, voilà le bouquet ! Vainement Jaboune fait des signes à la femme de chambre, à son père, en se livrant, derrière sa mère, à une mimique désespérée : ni l'un ni l'autre n'ont l'air de s'en apercevoir, ils ne semblent pas se douter de la situation poignante, de la torture d'un fils, hélas ! trop clairvoyant !..

— Les cartes? Ah ! tu sais, les cartes, je crois bien que je les ai déchirées...

— Comment, tu les a déchirées ?...

Le pauvre Jaboune sue à grosses gouttes; mais, Dieu soit loué ! Sa maman, que ce début n'intéresse décidément pas, songe à retirer son chapeau et emmène la femme de chambre, laissant Jaboune et son père régler l'incident.

Alors Jaboune, hâtivement et furtivement, glisse les cartes dans la main de son père, en murmurant ces paroles obscures :

— Non, je ne les avais pas déchirées, tu

penses bien ! C'était seulement à cause de maman; mais les voilà!...

Accomplissez donc des miracles de dévouement filial et d'intelligence avisée... Le papa de Jaboune apprécie sévèrement :

— Tu sais, Jaboune, que je n'aime pas beaucoup ce genre de simagrées...

Puis il jette un regard distrait sur les deux cartes de visite, et s'en va dans son cabinet.

Pourtant, puisqu'ils étaient là « entre hommes », et puisque, par son attitude, Jaboune venait de lui montrer qu'il « savait » ou, tout au moins, qu'il se doutait de quelque chose, son père n'aurait-il pu lui donner une preuve de confiance, lui dire ce que c'était que Durastel et que Bouscart?

Cela aurait fait tant de bien à Jaboune de sauter ensuite au cou de son papa, de le serrer bien fort, bien fort, pour qu'il sente, à la veille de ce duel, son courage augmenté encore de toute cette tendresse !...

Mais Jaboune est un petit garçon, et son père a craint, sans doute, une trop grosse émotion, que l'idée du combat imminent

l'effrayât, et lui donnât, la nuit prochaine, des cauchemars de pistolets et d'épées...

Il est vrai, Jaboune n'est pas brave; il a beaucoup trop, en cachette, lu des histoires de cambrioleurs; et puis, il y a les journaux, n'est-ce pas, qui finissent toujours par lui tomber sous les yeux ; et c'est ainsi que d'imaginaires apaches lui causent volontiers de ces frayeurs irraisonnées...

Mais le Durastel et le Bouscart n'ont, eux, rien d'imaginaire, et, chose singulière, il semble que, de les avoir vus précisément, ils lui fassent, à cause de cela même, sensiblement moins peur...

Et Jaboune saura bien leur en administrer la preuve, qu'il n'a pas peur d'eux, et alors son papa sera bien forcé de regretter sa défiance de tout à l'heure, son silence, et son injuste dédain.

Vite, où sont ses cartes de visite? Car Jaboune, lui aussi, tout comme Bouscart et Durastel, Jaboune a des cartes de visite, de vraies, de sérieuses cartes de visite, qu'il s'est fait faire au Premier Janvier dernier, en

même temps que Linda, dans une petite baraque des boulevards, — un cent de cartes de visite avec son nom, son prénom — pas « Jaboune », bien entendu, mais « Jacques » — et son adresse, et son numéro de téléphone.

Il les distribuait généreusement à tous ses petits amis des Champs-Élysées, et ses parents s'étaient un peu moqués de lui.

Mais, voyez! s'il n'avait pas eu cette idée de se faire faire des cartes de visite, voyez comme ce serait plus compliqué pour provoquer les adversaires de son père, — tandis que des cartes de visite, tout de suite ça vous a le genre batailleur qui convient : le « genre duel » ; Jaboune n'aura qu'à prendre deux cartes de visite, sur chacune desquelles, en termes identiques, il écrit ceci :

Monsieur,

Je ne suis qu'un petit garçon, mais je vous avertis que, si vous faites du mal à mon papa, je vous empoisonnerai.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

JABOUNE.

Ce qui lui a donné le plus de mal, par exemple, c'est qu'il fallait écrire assez fin pour que « ça tienne » sur la carte, qui, naturellement, n'est pas large comme un cahier de dictées. Enfin, « ça a tenu », — les deux cartes, toutes pareilles, sont là sous enveloppe, et il n'a plus qu'à adresser l'une à M. Albert Durastel, 144, rue Bleue — oh ! il n'a pas oublié ! — et l'autre, 71, rue des Dames, à M. Justin Bouscart.

Puis, tantôt, lorsqu'il sortira avec Mlle Andorre, Jaboune trouvera bien le moyen de glisser ces deux enveloppes dans une boîte aux lettres...

Mais, au retour, une nouvelle complication et une tristesse nouvelle l'attendaient. Tout à ses idées de duel, Jaboune a voulu chercher un peu à se rendre compte de ce que c'était qu'une « piqûre au bras », car chaque fois que, dans un journal, il était question d'un duel, il a toujours vu qu'il était également question d'une piqûre au bras.

Voilà donc Jaboune qui a commencé ses

expériences et son éducation de duelliste avec une épingle, d'abord, qu'il s'enfonçait prudemment dans la peau, « pour voir si ça fait vraiment mal », puis, mis en goût, et comme ça ne lui faisait pas très mal décidément, il s'est avisé de continuer avec la pointe d'une paire de ciseaux...

Seulement, cette fois, il s'y est mal ou trop bien pris, la pointe a glissé, et au cri qu'il n'avait pu retenir, Linda est accourue.

Elle a constaté alors que Jaboune s'était éraflé le bras, ce qui n'était pas très grave, mais que la pointe des ciseaux, en glissant, avait fortement endommagé la manche, ce que Linda jugeait, nécessairement, d'une gravité beaucoup plus pressante puisqu'il lui faudrait la raccommoder.

Sans vouloir écouter les protestations et les supplications de Jaboune, la farouche Linda est donc allée rapporter à sa mère qu' « il n'y avait plus moyen de le tenir, et que maintenant il s'amusait à déchirer ses vêtements avec des ciseaux ».

Le papa de Jaboune, qui se trouvait là, a

exigé la comparution du coupable ; Jaboune, en cet instant, n'allait pas expliquer, n'est-ce pas, qu'il faisait des expériences de duel...

Qu'on lui dît les choses les plus pénibles, il en connaissait, du moins, l'injustice fondamentale, et se consolait à penser qu'il avait sa conscience pour lui.

Mais voici qu'à propos de la façon dont il était élevé, la périodique dispute a surgi, une fois de plus, entre son père et sa mère : « Un enfant a besoin d'être surveillé !.. — Après tout, c'est ton fils autant que le mien !... » et tout ce que les parents ont accoutumé de se reprocher en pareil cas, sans que cela ait d'ailleurs, au fond, la moindre importance...

Seul Jaboune y attache en ce moment une importance désolée, parce qu'il connaît la gravité de l'heure, parce qu'il pense à la menace de ce duel, et comme sa mère regretterait toutes ces paroles déplorables à l'adresse d'un mari dont la vie est peut-être en danger, — si elle savait qu'il est à la veille de se battre, probablement pour elle, si elle savait ce que

sait Jaboune, ce qu'il voudrait pouvoir leur crier, et qu'il n'ose pas, qu'il ne doit pas...

Et Jaboune, le cœur navré, rentre dans sa chambre, Jaboune qui s'accuse encore de ce malentendu douloureux, Jaboune que son père a refusé d'embrasser, — un pareil soir! — parce qu'il n'était pas assez sage!...

Et dire que tout cela est la faute de Durastel et de Bouscart!... Ah! oui, qu'il les empoisonnera de bon cœur, à l'occasion, comme il a pris soin de le leur écrire : en somme, il suffirait de s'introduire dans la cuisine, 71, rue des Dames, et 144, rue Bleue, de détourner l'attention de la cuisinière ou de l'envoyer faire des courses, et d'en profiter pour racler quelques allumettes au-dessus du potage...

Jaboune a combiné ainsi presque toute la nuit, en un demi-sommeil agité, ses rêves de vengeance et l'exécution de ses représailles.

Au matin il se dit que « c'est pour aujourd'hui » et que cependant il va falloir qu'il aille se promener tout à l'heure comme à l'ordi-

naire avec Mlle Andorre, — tandis que son père sera sans doute en train de se couper la gorge avec Durastel et avec Bouscart ! Et il faut qu'il continue à jouer son rôle d'ignorant, pour que sa maman ne s'inquiète pas, ne se doute de rien : c'est dur, tout de même, et il ne doit pas être besoin de beaucoup plus d'héroïsme pour se battre soi-même en duel...

Quelle promenade ! Et quelle angoisse, en rentrant, d'interroger la femme de chambre qui a ouvert la porte, pour savoir « si son père était sorti »...

— Mais non, Monsieur n'est pas sorti...

Jaboune respire, ce n'est pas pour ce matin : et pourtant ne vaudrait-il pas mieux que ce fût fini, il n'en peut plus de se taire !...

— Non, Monsieur n'est pas sorti, confirme la femme de chambre, et Monsieur a même dit qu'aussitôt que monsieur Jacques serait revenu de promenade, il aille le trouver tout de suite dans son cabinet...

Pourquoi ces formes solennelles, dont le père de Jaboune n'est guère coutumier ? C'est pour lui parler du duel bien sûr, — sans

que sa mère soit là, comme il l'avait souhaité, « entre hommes », — et qui sait même s'il ne va pas lui lire son testament?...

Mais Jaboune ne veut pas s'abandonner à réfléchir à « ce que ça peut être » : s'il réfléchissait il serait bien trop ému ; et déjà l'émotion lui coupe les jambes, et il est forcé de s'arrêter un moment avant d'entrer chez son père...

Tiens ! son père n'est donc pas seul ? On entend un bruit de conversation. Et même la conversation ne doit avoir rien de bien confidentiel, car la porte du cabinet de travail est demeurée entr'ouverte, et une voix s'élève, dont le timbre éclatant serait désastreux pour une confidence ; la voix dit :

— Deux personnes à la fois, n'est-ce pas, ça se reçoit presque toujours, ça intrigue, au lieu qu'une seule on se doute davantage de ce que c'est... Et, dame, voyez-vous, Monsieur, le commerce en général, et, en particulier, la représentation des vins, tout devient si difficile !...

Jaboune a poussé la porte, son père l'aper-

çoit, qui, tout de suite, l'accueille par ces mots :

— Eh bien ! Jaboune, tu en fais de belles ! C'est toi qui écris à ces Messieurs que tu veux les empoisonner !...

Jaboune, interdit, regarde son père qui n'a pas l'air trop mécontent, et les deux personnages assis en face de lui, qui ont même l'air très satisfaits ...

Pourtant Jaboune les a bien reconnus, ce sont eux : Albert Durastel, 144, rue Bleue, et Justin Bouscart, 71, rue des Dames.

Jaboune voudrait expliquer, il balbutie :

— Deux messieurs en chapeau haute forme... affaire personnelle et urgente... et les cartes, n'est-ce pas ?... alors, je croyais... j'avais cru...

Et le malheureux Jaboune s'est jeté, en sanglotant, dans les bras de son papa qui le prend sur ses genoux, lui caresse doucement les cheveux, et lui dit à l'oreille :

— Oui, je sais, tu es un bon petit, un bon Jaboune... seulement tu as un peu trop d'imagination...

Les deux messieurs assistent, sans nulle gêne, et avec la physionomie la plus bienveillante, à cette scène de famille. Puis l'un d'eux, — est-ce Bouscart, est-ce Durastel ? — après avoir toussé discrètement pour rappeler sur lui l'attention du papa de Jaboune :

— Indépendamment du fût de 125 litres dont vous voulez bien nous honorer de votre commande, je pourrais également vous procurer, si cela pouvait vous être agréable, à titre amical et par relations, une très jolie petite bicyclette, pour votre petit jeune homme, avec sacoche garnie, avertisseur et frein arrière, vendue au prix de fabrique, et garantie, 97 francs...



IV

LE PARAPLUIE DE VIVETTE

Jaboune trouve sa maman très jolie, et il n'a pas tort. Tant de fois on lui a répété, et cela le flatte et l'émeut, qu'il avait avec elle une ressemblance singulière...

Ce fut même une de ses principales préoccupations, jusqu'à quatre ou cinq ans, de savoir si, *quand il serait grand*, il deviendrait une dame comme sa maman...

Et il est bien vrai que, dans l'album de sa grand'mère, il y a une photographie de « Vivette » — une Vivette avec une petite frange de cheveux sur le front, une minuscule toque en velours, et une ceinture large, avec un gros nœud, comme en portaient les petites filles élégantes aux alentours de 1890, — cette Vivette, c'est tout à fait Jaboune.

Comme elle paraît fière aussi, la Vivette de la photographie, comme elle paraît fière de s'appuyer des deux mains sur un parapluie qui, vraisemblablement, avait dû réaliser alors une de ses ambitions les plus chères, et ne lui avoir été donné, peut-être, que parce qu'elle avait promis « en pour » de se tenir bien sage chez le photographe!...

On s'est moqué de Jaboune quand, à peine âgé de six ans, il avait voulu à toute force, s'offrant même à le payer avec de l'argent de ses étrennes, il avait voulu qu'on lui achetât son premier parapluie...

Et sans doute ce parapluie, pour Jaboune, fut pendant huit jours au moins — huit jours

où malheureusement il n'était pas tombé une goutte d'eau — ce parapluie fut, en lui-même, une source d'orgueil et de satisfaction infinie.

Et quand, le neuvième jour, le ciel clément se décida à se fondre en ondée, Jaboune qui, au plus fort de l'ondée, n'avait eu trève que de sortir, Jaboune témoigna d'une angoisse vive et se montra fort soucieux d'être renseigné sur ce point : est-ce que la pluie mouillait également son parapluie à lui, Jaboune, et celui de son institutrice, Mlle Andorre ?

Mais il ne faut pas que l'on s'y trompe : dans cette joie de Jaboune à se servir d'un parapluie, entrait, pour la plus grande part, la joie d'avoir un parapluie « comme Vivette ». Vivette ! c'est gentil, n'est-ce-pas, d'avoir une maman qui s'appelait Vivette ; et combien de fois n'est-il pas arrivé à Jaboune de dire « Vivette », au lieu de dire « Maman » ?...

Seulement cela ne lui arrive plus guère ou de plus en plus rarement, — on trouve qu'il

est trop grand, maintenant, et que ce n'est pas convenable qu'un grand garçon, qui va avoir neuf ans, se permette de traiter sa maman comme une petite fille...

Il aurait tant voulu connaître sa maman quand elle était une petite fille, en effet, quand elle avait sa toque en velours, sa ceinture avec un gros nœud sous la taille, et son beau parapluie!... Certes Jaboune s'amuse bien avec Ketty et avec Kitzi, mais comme il sent qu'il se serait amusé mieux encore avec cette Vivette!...

Malheureusement, c'est impossible, et c'est d'ailleurs une grande tristesse que les petits garçons ne puissent jamais avoir joué avec leurs mamans quand elles étaient petites...

— Maman, je t'aime!...

— Mais moi aussi, Jaboune, moi aussi je t'aime beaucoup!...

— Oui, mais moi, tu sais, maman, moi, *je t'aime!...*

L'amour de Jaboune, c'est, bien entendu, l'amour d'un petit garçon qui aime sa maman, mais qui aime en même temps tout ce qui

persiste et qu'il reconnaît en elle de la Vivette d'autrefois.

Et surtout Jaboune ne peut s'empêcher de songer avec mélancolie que la Vivette d'autrefois, il l'aurait eue bien plus à lui que la maman d'aujourd'hui, si occupée à des tas de choses, dans des tas d'endroits, où, paraît-il, les petits garçons n'ont que faire...

Mais maintenant voici qu'une grande occupation a surgi, précisément, où la présence de Jaboune va devenir indispensable aux côtés de sa maman : c'est une idée de la grand'mère, qui n'a pas voulu se contenter de mettre Jaboune dans son album, Jaboune après Vivette, — non, la grand'mère tient absolument à ce que l'on conserve, cette fois, dans la famille, un souvenir important de cette ressemblance précieuse de son petit-fils et de sa fille, la grand'mère a décidé que l'on allait demander à un peintre de faire un beau portrait de « Jaboune et sa maman ».

— Dans le même cadre ?... a interrogé Jaboune, le cœur battant d'émotion... dans le même cadre !

L'idée qu'il va bientôt être suspendu dans un cadre, au-dessus du piano sans doute, et que dans un siècle, dans dix ans, les gens le retrouveront là, immobile, comme il est maintenant, et avec sa maman, cette idée le remplit à la fois d'orgueil et d'angoisse.

C'est qu'il voudrait lui faire honneur, à sa maman si jolie, et il souffrirait si cruellement si on allait le trouver laid?

On le surprend maintenant devant toutes les glaces, qui prend des poses et se fait des mines ; lui qui ne consentait jamais de bonne grâce à se laisser peigner, et ne manquait jamais, avec Linda, de se livrer à cette occasion à mille comédies, c'est lui-même qui, le peigne et la brosse en avant, recommence vingt fois des raies victorieuses ; — et il passe le temps à se laver les mains...

— C'est vrai que ce gamin vous ressemble étonnamment, chère Madame, a dit le peintre ; il y aurait certainement une harmonie amusante à tirer d'un rapport de traits et de tons entre vos deux visages...

Ces paroles, tombées des lèvres du peintre, ont ravi d'aise les parents de Jaboune.

C'est que ce peintre n'est pas un peintre quelconque, c'est un grand peintre, — il est même, en l'absence de trois ou quatre autres qui occuperont la place, chacun de son côté, lorsque les autres ne seront pas là, il est *le* grand peintre...

On n'osait pas espérer qu'il accepterait, parce qu'il a, vous pensez bien, des commandes par-dessus la tête, et qu'il ne peint pas comme cela n'importe quoi pour n'importe qui ; — mais du moment qu'il y a « un rapport de traits et de tons » qui l'*intéresse*, une « harmonie amusante (il a dit *amusante*), — il est capable de tout lâcher, — et le portrait de « Jaboune et sa maman » sera peut-être un des clous du prochain Salon...

Cette perspective n'est point d'ailleurs pour calmer les impatiences et les inquiétudes de Jaboune ; il sait ce que c'est, le Salon, il y est allé : on est là au milieu d'un tas d'images, d'objets disparates, on le placera peut-être, lui Jaboune, à côté d'une mer en furie ou

d'un paysage de neige, ce qui n'est pas gai, ou, bien pis, auprès d'une nature morte, une de ces natures mortes pour les salles à manger, et où l'on aura l'air d'offrir quelque chose à manger, en effet, à Jaboune, et quelque chose dont il n'aura pas envie du tout, par exemple, comme un régime d'oignons crus, quelque chose qui lui fera lever le cœur.

Et puis, c'est très curieux, il est content, certes, qu'on sache qu'il a une jolie maman, et d'avoir l'occasion qu'elle le montre, et de se montrer là avec elle ; — et, en même temps, de songer que tous les visiteurs du Salon, que le premier venu pourra s'arrêter, aussi longtemps qu'il lui plaira, à apprécier, à constater comme sa maman est jolie, ça l'agace, oh ! mais, ça l'agace, à un point que, pour un peu, il aurait presque envie de pleurer...

Ce qu'il y a d'agréable, du moins, d'agréable et de délicieux, c'est que tous ces jours-ci, pour les séances de pose, voilà sa maman qui va bien être forcée de l'emmener avec elle, et il n'y a rien de plus délicieux,

de plus agréable au monde, que de sortir avec sa maman.

Sans compter que, lorsqu'on sort avec sa maman, on a cette supériorité de pouvoir dire à ses amis, de pouvoir dire à Kitzi et à Ketty, quand on les rencontre :

— Je suis tellement occupé en ce moment, nous avons tant de choses à faire, que je ne trouve décidément pas un instant pour aller jouer avec vous!...

Et, dame ! cela vous donne une importance...

Kitzi a demandé si le tableau serait joli?

Jaboune a levé les yeux au ciel, devant l'impertinence d'une question semblable ; joli ! le tableau d'un peintre qui vend ses tableaux vingt-cinq mille francs au moins !...

Jaboune a énoncé ce chiffre de vingt-cinq mille francs tout à fait au hasard, parce qu'il lui paraît énorme, et pour étonner Kitzi. Au juste, il n'a pas une idée très exacte de ce que peut valoir un tableau comme ça, mais on lui a dit cependant que ça valait très cher.

Ce respect du peintre et du prix de la peinture l'ont même déterminé à devenir peintre, le cas échéant. C'est un métier qui lui irait assez, en somme, un métier que l'on fait bien souvent en s'amusant : est-ce que ce n'est pas lorsqu'il veut s'amuser, lui, Jaboune, — un amusement calme, évidemment, mais on ne peut pas courir tout le temps, — n'est-ce pas alors qu'il prend sa boîte de peinture ou sa boîte de pastels, et qu'il « s'amuse » à colorier, de préférence, les catalogues des grands magasins? Eh bien! c'est cela que font les peintres, seulement, comme ils ont une plus grande habitude, alors ils arrivent à n'avoir plus besoin d'un catalogue pour leurs coloriages, et les messieurs et les dames des catalogues, ils les inventent à mesure qu'ils mettent de la couleur dessus...

Mais c'est un résultat auquel, avec de la patience et de l'application, peut très bien arriver Jaboune; sans doute, à l'heure actuelle, lorsqu'il improvise, le crayon ou le pinceau en main, il réussit de préférence

les locomotives ornées de leur panache de fumée, les maisons avec beaucoup de fenêtres, et principalement une espèce d'arbres très particulière, avec des branches tendues vers le ciel comme des mains ouvertes, et une grande quantité de feuilles réparties symétriquement de chaque côté de la branche à laquelle elles adhèrent suivant les lois d'une botanique spéciale, une botanique dont le produit le plus curieux est précisément cet arbre fort reconnaissable, et que, dans la famille, on a même accoutumé de désigner maintenant sous le nom de l' « arbre Jaboune »...

Jaboune apparaît surtout comme un peintre d'arbres et de locomotives, c'est entendu; — mais rien ne dit qu'il ne pourra pas se mettre « à la figure », — il s'y est déjà mis... L'autre jour il avait commencé un grand portrait de Kitzi; seulement le peintre a eu une contestation avec son modèle sur la façon d'interpréter les sourcils, et l'endroit exact où il convenait de les placer; et parce que Kitzi voulait à toutes

forces que les sourcils fussent représentés par des petites hachures qui auraient formé le « rond de l'œil », tandis que Jaboune estimait qu'ils devaient être traités à part, indépendamment et au-dessus de l'œil, cette discussion esthétique a empêché l'achèvement du portrait, et s'est même terminée par la mise en pièces du très beau carton à deux sous que Jaboune avait acheté tout exprès pour édifier cette œuvre définitive...

Heureusement que les morceaux de carton pourront toujours servir à confectionner des hélices d'aéroplane...

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le papa de Jaboune, qui revenait de voir des peintures d'un monsieur très célèbre qui s'appelle, comment donc, déjà ? un nom comme « Alice »..., le papa de Jaboune a affirmé que ces peintures-là, « on dirait des dessins de Jaboune », et il a même ajouté que « Jaboune dessinerait certainement mieux que ça s'il voulait s'en donner la peine » !...

Jaboune voudrait bien voir de la peinture de ce rival et confrère, de ce monsieur « Alice »...

Et il a décidé Mlle Andorre à l'emmener au musée du Louvre, où, ce qui l'intéresserait surtout, ce serait de voir un portrait de dame et de petit garçon comme sera celui, sans doute, de « Jaboune et sa maman »...

Mais n'est-ce pas une chose très curieuse que, dans ce musée du Louvre, ou bien les gens sont représentés tout nus, — ce qui est une bien drôle d'idée entre parenthèses, et pas jolie ma foi, et qui est bien gênante quand on se promène avec son institutrice, qui est une personne sérieuse, et devant laquelle Jaboune rougirait très fort de se montrer seulement en bretelles, — ou bien les gens qui ne sont pas nus sont revêtus de costumes extraordinaires comme au théâtre ou dans les cavalcades : bref il n'y en a pas un qui soit habillé simplement comme on s'habille maintenant, comme Jaboune et la maman de Jaboune.

Voyez-vous Jaboune et sa maman, par

exemple, portraicturés à la façon de cette dame de Van Dyck si grande, si raide, si empesée, et qui tient, par le bout des doigts, un petit garçon cérémonieux?...

Non, ce n'est pas comme cela assurément que Jaboune conçoit le portrait que l'on devrait faire de lui et de sa maman... Mais comment sera-t-il, ce portrait?..

Il y a déjà une chose qui ne plaît pas beaucoup à Jaboune, c'est l'arrangement général, la composition du portrait, telle que le peintre l'a imaginée : ou plutôt il n'a rien imaginé du tout, il peint une dame, et un petit garçon à côté de la dame ; et, sans doute, on devinera bien que cette dame est la mère de ce petit garçon, mais cela ne dit pas assez qu'elle l'aime, son petit garçon, cela ne dit pas assez, surtout, que le petit garçon aime la dame comme Jaboune aime sa maman...

Est-ce que le peintre n'aurait pas dû, au lieu de faire tant d'histoires pour la manière dont on devait coiffer Jaboune, pour la robe que devait mettre la maman, pour une

façon dont Jaboune doit se tenir en sorte qu'il ne risque pas de déranger un pli de cette robe, est-ce qu'il n'aurait pas mieux fait de se préoccuper, ce peintre, de fixer une attitude qui fût vraiment celle d'une maman et de son petit garçon, — ou plutôt il n'avait qu'à laisser faire Jaboune, Jaboune aurait pris sa maman par le cou, il aurait appuyé sa joue contre sa joue, comme lorsque sa maman est contente et qu'elle permet qu'il « fasse son câlin », — et alors, ça, ça aurait été un vrai portrait, ça, ça aurait été un vrai Jaboune, et une vraie maman de Jaboune !...

Mais il n'y a rien à lui dire, à ce peintre !... Il est si froid, si sévère, si sec, avec ses yeux bleus dont il vous fixe ; en voilà un qui ne doit pas aimer les enfants, — lui qui a cependant la grande spécialité, paraît-il, pour les peindre !... Et comme il est toujours élégant et propre !... C'est cela qui étonne le plus Jaboune qui, lui, quand il « fait de la peinture », se met immédiatement dans un état dégoûtant...

C'est absurde, mais, — plus sale, — il semble à Jaboune que son peintre lui serait infiniment plus sympathique...

Et faute de sympathiser avec son peintre, Jaboune, qui ne sait pas, qui n'ose pas demander à voir comment sera son portrait, en est réduit à chercher à l'imaginer d'après ses souvenirs, ou les peintures devant lesquelles il force maintenant à s'arrêter Mlle Andorre, à la vitrine des marchands de tableaux.

Les vitrines des marchands de tableaux ont, d'ailleurs, de quoi troubler Jaboune par la déconcertante variété des indications qu'elles lui peuvent fournir.

Il en existe de ces portraits qui ne déplaisent pas à Jaboune, — non, on ne peut pas dire qu'ils lui déplaisent, — mais vraiment il n'y a pas assez de différence avec les images, en plus grand, des catalogues qui lui ont servi pour ses premières études de coloriage : alors, ça l'ennuierait d'être ainsi un petit garçon très élégant, très distingué, très bien habillé, mais qui aurait l'air de n'être là que pour faire admirer aux

gens qui le regardent comme il est bien habillé, en effet, ou comme sa maman a une belle robe, — (occasions exceptionnelles !).

Et Jaboune n'aimerait pas beaucoup, non plus, qu'on le représentât dans une des attitudes si étrangement biscornues auxquelles se complaît cet autre faiseur de portraits ; il n'aimerait pas beaucoup que l'on fît de lui, auprès d'une maman-serpent, une espèce de petit garçon-serpent, dont on cherche pendant une heure où peuvent bien être passées les jambes, où peuvent bien s'allonger les bras, — et ces mains démesurément minces et longues ! — en sorte que, si l'on osait découper de tels portraits en mille petits morceaux, vous pensez si ce serait le roi des puzzles !...

Et il y a d'autres portraits où l'on croirait voir des familles d'équilibristes, qui ne conserveraient que par un miracle inconcevable leur équilibre, et toujours si près de tomber que cela vous en donne mal au cœur, quand on les regarde un moment ; — et ceux-là où

de pauvres messieurs, de tristes dames, de lamentables petits garçons semblent avoir pleuré pour qu'on leur redresse le nez, pour qu'on achève leur oreille, pour qu'on leur ouvre l'œil, et le méchant peintre qui les a laissés comme ça, sans rien vouloir entendre...

Et ces messieurs et dames, qui sont des messieurs et dames comme vous et moi, comme tous les passants, comment se fait-il qu'ils ne ressemblent à aucun passant, cependant, qu'il y a toujours en eux quelque chose de spécial et de figé, qui les caractérise nettement et les distingue comme « le Monsieur ou la dame de qui on est en train de faire le portrait » ?...

Pourtant, ce que Jaboune a vu de plus terrible, ce sont des portraits de ce monsieur « Alice ».

Mlle Andorre, qui a un vieux fond anarchiste, et qu'un féminisme outrancier, qu'elle dissimule avec soin, orienterait volontiers vers les théories les plus excessives, en art comme dans tout le reste, Mlle An-

dorre a beau morigéner Jaboune sur ce qu'il est trop jeune pour juger une peinture qu'il ne comprend pas, et qu'il faut bien croire que ce monsieur Alice est *quelqu'un*, « puisqu'il gagne cent mille francs par an, et que toute sa production est achetée d'avance par des Allemands et par des Russes », — le chiffre même de cent mille francs (encore que Jaboune se laisse influencer par les chiffres), et tout l'attrait de ces acheteurs mystérieux qu'on lui signale — des Russes !... — ne parviennent à balancer chez Jaboune l'horreur de penser qu'il pourrait être peint ainsi, en violet et en jaune et que ses petits-enfants, en voyant le portrait, croiront peut-être que son exquise maman, que « Vivette », avait ces traits décharnés, ces lèvres vertes, ces yeux lie de vin...

— Tu sais, maman, moi, ça m'est égal, on peut bien me faire n'importe comment, tout jaune et tout violet si on veut... Mais toi, ma maman, toi tu me promets que le peintre ne va pas t'« abîmer », tu me promets qu'il ne te

mettra pas des lèvres vertes et des yeux lie de vin ?...

La maman de Jaboune est si particulièrement gentille avec lui depuis quelque temps ! Songez qu'elle a autorisé ce caprice, que Jaboune, chaque fois maintenant qu'il va poser avec elle, emportât son petit parapluie.

Jaboune n'a rien dit au peintre, il n'aurait pas osé, vous comprenez ; mais si le peintre était intelligent, peut-être qu'il aurait l'idée de placer le parapluie dans son tableau, comme sur la photographie de Vivette : ça se fait très bien, dans les tableaux ; d'abord, quand on tient quelque chose à la main, on a toujours l'air moins gauche, moins emprunté, moins bête ; est-ce qu'il n'y a pas comme ça l'enfant à la pomme, l'enfant au chien, l'enfant à la rose ; le peintre aurait pu évidemment représenter Jaboune tendant une fleur à sa maman ; c'eût été assez du gré de Jaboune, c'eût été gracieux et poétique... Mais, avec le parapluie, ce serait encore bien mieux, — *l'Enfant au parapluie* : c'est cela

qui accentuerait encore la ressemblance entre Jaboune et Vivette !...

Justement le peintre en parle tout le temps de cette fameuse ressemblance ; il répète sans cesse à la maman de Jaboune que, plus il l'observe, plus il la « travaille », et plus ce qui lui apparaît en elle de caractéristique, c'est ce côté « petite fille ».

— Comment vous appelait-on, chère Madame, quand vous aviez l'âge de M. Jaboune?

— Vivette !

— Eh bien, madame Vivette, j'ai bien envie d'intituler ce tableau, sur le catalogue du Salon, non pas « M[me] de T. et son fils », mais « Vivette et Jaboune »... que dis-je ? « Les deux gosses » !...

Et voilà qui fait rire gaîment la maman de Jaboune, — mais pas Jaboune...

De quoi se mêle-t-il, ce peintre, et qu'a-t-il besoin de savoir que sa maman est Vivette ?

C'est sa Vivette à lui, Jaboune, et pas aux autres, et pas à n'importe qui, pas à ce grand poseur de peintre : et si c'est bien vrai

que sa maman aura toujours l'air d'une petite fille, c'est pour demeurer plus près de son petit garçon, et il n'y a que ce petit garçon qui a le droit de s'en apercevoir !...

Oui, Jaboune se sent mécontent et jaloux, — et c'est comme si on lui avait volé quelque chose, — que le peintre ait découvert son délicieux secret, que sa maman était tellement pareille à une petite fille, et qu'il se soit permis de le lui dire...

— Mais qu'est-ce que tu as, Jaboune, tu parais fatigué ?... Cher maître, je vais vous demander, à cause de Jaboune, d'écourter un peu notre séance d'aujourd'hui...

Et comme le peintre s'est retiré un instant pour se débarrasser au plus vite de ses pinceaux et de sa palette, Jaboune, fiévreux, interpelle sa maman d'une voix sourde et la prie :

— Maman, embrasse-moi tout de suite, dis, tu veux, là, tu sais à « ta place »...

La « place » de maman, c'est ce petit coin, dans le cou, sous l'oreille gauche...

Mais le peintre est revenu et s'est appro-

ché juste pour voir la maman embrasser sa « place »...

Et ne s'est-il pas avisé de demander, lui toujours si « distant », et qui n'avait l'air de s'apercevoir de la présence de Jaboune que pour trouver les enfants remuants, encombrants et insupportables, et souhaiter qu'il ne fût pas là, — ne s'est-il pas avisé de demander à Jaboune la permission de l'embrasser, en s'excusant de la séance un peu longue peut-être, qui l'avait ainsi fatigué ?... Et déjà il approchait ses lèvres, et n'allait-il pas les poser à l'endroit précis où la maman venait de poser les siennes, sur le petit coin du cou frais de Jaboune, sous l'oreille gauche?...

Jaboune s'est violemment et presque rageusement écarté.

Seulement, comme il avait déjà, prêt à partir, son petit parapluie sous le bras, la pointe du parapluie, au mouvement trop brusque, a heurté le coin du tableau sur le chevalet, puis, en glissant, est venue trouer la toile juste à la « place de maman ».



V

ENTRE HOMMES

Lorsque Mme Sarah Bernhardt, qui avait bien voulu accepter de venir, dans son costume des *Bouffons*, déclamer les couplets de *la brise*, — lorsque, gamine, câline, mutine, la taille svelte et le mollet provocant, Mme Sarah Bernhardt est entrée en scène, Jaboune a tiré Linda par la manche, et tout rouge, très haut, très fier, il affirma :

— Je LE reconnais !... Je LE reconnais !...

A côté, des voix ont crié : « *Chut !...* » cependant que, de la loge voisine, où il y avait toute une bande de petites jeunes filles très occupées à tendre la poitrine, à jouer négligemment avec leur écharpe, à faire bouffer leurs cheveux, — Jaboune ne peut pas sentir les petites jeunes filles, comme celles-là, qui, parce qu'elles ont quinze ou seize ans, affectent le plus vif mépris pour les « enfants » de l'âge de Jaboune : trop grandes, maintenant, pour les admettre à leurs confidences, et pas assez pour aimer à se montrer déjà avec eux presque maternelles, — eh bien ! de cette loge infernale, Jaboune a entendu des rires étouffés, et il a vu deux de ces impudentes qui se penchaient pour le regarder, et se moquer de lui, Jaboune...

Qu'est-ce donc qu'il avait dit de ridicule, et qu'est-ce qu'il y avait d'extraordinaire à ce qu'il reconnût cette personne, oui, en dépit du costume différent, qu'il reconnût très bien un élève, un grand, de Janson-de-Sailly, bien reconnaissable d'ailleurs, si gros pour son

âge, et qui habite à côté de chez eux, et qu'il rencontre bien souvent, revenant du lycée, quand il sort avec Mlle Andorre :

— N'est-ce pas, Mademoiselle ?

Mais Mlle Andorre, avec impatience, a grondé Jaboune :

—Voyons, taisez-vous et écoutez, vous ne savez pas ce que vous dites : c'est Mme Sarah Bernhardt !...

Jaboune est horiblement vexé ; il hausse les épaules et murmure qu'il savait très bien, d'abord, qu'un élève de Janson-de-Sailly ne pouvait pas venir dire des vers, là, dans un théâtre ; et puis il s'empare de la lorgnette et, les deux coudes sur le rebord de la loge, il s'efforce à distinguer, malgré tout, si c'est vraiment Mme Sarah Bernhardt ou le rhétoricien de Janson-de-Sailly.

Malheureusement Jaboune ne peut jamais arriver à mettre la lorgnette au point, et il voit beaucoup plus trouble avec une lorgnette que sans lorgnette...

Mais pour rien au monde il ne renoncerait cependant à se servir de cette lorgnette, qui

le pose auprès des petites jeunes filles d'à côté, qui lui donne une attitude, l'attitude du véritable habitué des théâtres...

C'est une matinée de bienfaisance, avec le concours, bien entendu, des principaux artistes de Paris; les parents de Jaboune, qui figurent naturellement au nombre des personnes bienfaisantes, avaient pris une loge, mais ils n'ont tout de même pas voulu pousser la bienfaisance jusqu'à venir passer leur après-midi à entendre l'Opéra, l'Opéra-Comique et la Comédie-Française débités par petits morceaux, — sans compter les autres...

Et voilà qui fera tout à fait l'affaire de Mlle Andorre « qui aime tant le théâtre », et de Linda, qui pourra écrire à son fiancé d'Allemagne qu'elle a vu tous les grands artistes français; — et pour Jaboune, car il a été décidé que Jaboune serait aussi de cette fête pour Jaboune quelle aubaine : un vrai théâtre, de vrais acteurs !...

Ceci le chiffonne bien un peu d'avoir pour compagnie son institutrice et sa gouver-

nante ; mais Jaboune a eu cette agréable surprise de voir Linda arborer à cette occasion un petit costume tailleur qu'il ne lui soupçonnait pas, et Mlle Andorre a coiffé sa tête d'un chapeau encore inédit, de telle sorte qu'elles n'ont pas trop l'air gouvernante, pas trop l'air institutrice...

Et Jaboune peut, en somme, comme il l'eût souhaité si fort, se donner l'illusion qu'il va au théâtre avec des dames qui ne seraient pas spécialement chargées, l'une de lui apprendre la grammaire, l'autre de le débarbouiller ; et il s'applique, surtout, à en donner l'impression aux autres...

Il a pour Mlle Andorre et même pour Linda des galanteries surprenantes, des prévenances inaccoutumées ; il a supplié Mlle Andorre de le laisser donner lui-même le pourboire à l'ouvreuse ; et tout à l'heure, pendant l'entracte, il voulait absolument emmener « ces dames » prendre une orangeade au buffet...

Pourquoi faut-il que cet incident Sarah Bernhardt lui gâte un peu son plaisir, avec

les observations déplacées de Mlle Andorre et les rires moqueurs de ses jeunes voisines?...

Et Jaboune s'immobilise, les yeux collés contre les verres de sa lorgnette, qu'il continue à appuyer de toutes ses forces, sans rien voir, ou presque...

Cependant le programme se poursuit, extrêmement brillant; c'est ainsi que des vers qui lui sont familiers parviennent maintenant aux oreilles de Jaboune : c'est une fable de La Fontaine.

— Vous reconnaissez cela, Jaboune? — demande Mlle Andorre.

— Bien sûr !

Les Deux Pigeons! On les lui a fait apprendre la semaine dernière. Ce n'est vraiment pas la peine de venir au théâtre pour entendre réciter des leçons; et Jaboune, qui regarde sournoisement par-dessus la lorgnette, Jaboune trouve même un peu ridicule et pénible, qu'une dame très bien habillée évidemment et qui n'est pas laide, mais qui

n'est plus une petite fille, récite des fables de La Fontaine :

— Est-ce que c'est une institutrice ?...

Ce qui frappe surtout Jaboune, c'est comme tous ces gens parlent fort, comme ils chantent fort, aussi : il y en avait un petit gros, à l'instant, qui, avec une figure méchante, et en serrant les poings de rage, semblait-il, et en frappant du pied comme s'il avait été très en colère, ouvrait une bouche énorme ; et ce qui sortait de là !... On aurait dit un phonographe emballé, a déclaré Jaboune.

Sans doute, parler fort et chanter fort, c'est ça le théâtre ; au fond c'est peut-être très difficile, mais ce n'est pas très amusant...

Par exemple, il y a quelqu'un qui a bien amusé Jaboune, quelqu'un qui avait un tout petit chapeau, de gros souliers délacés, les yeux blancs, le nez rouge, l'air tout à fait hilare et idiot, et qui chantait :

D'puis c'matin, je suis saoul comme un Polonais...

et tout un répertoire de choses également in-

compréhensibles, ou, quand on les comprenait, stupides, qui faisaient trépigner la salle.

Jaboune a participé à cet enthousiasme ; et, bien vite, il s'est emparé du programme pour y lire le nom de cet homme de génie :

— *Mounet-Sully !*

— Mais non, a dit Mlle Andorre, mais non, ce n'est pas le genre de Mounet-Sully...

— Puisque c'est lui qui a le nom écrit avec les plus grosses lettres et qui a le plus de succès...

Et Jaboune ressent quelque mépris pour Mlle Andorre qui est peut-être très instruite en calcul, très « capable » en grammaire et en géographie, mais qui n'a pas le moindre sens des choses du théâtre...

Aussi renonce-t-il à se faire expliquer par elle la petite pièce que l'on a jouée ensuite, — des artistes de la Comédie-Française, — et où il y avait un jeune Monsieur qu'un autre Monsieur, — tenez, encore un qui criait fort, celui-là ! — qu'un autre Monsieur surprenait confortablement installé dans une armoire, avec des livres, une petite table, une lampe :

cela a même donné l'idée à Jaboune que ce serait très amusant de s'installer de la sorte dans l'armoire à linge, mais bien sûr qu'on ne voudra jamais l'autoriser à avoir une lampe...

Mais ce Monsieur, le Monsieur de la pièce, pourquoi était-il dans l'armoire ? Une histoire de Sherlock Holmes, peut-être : un cambrioleur ? Oui, c'est pour cela que le Monsieur, celui qui criait le plus fort, a dit à la dame que l'autre Monsieur, celui de l'armoire, était son amant : les amants, ce sont des espèces de cambrioleurs...

Mais pourquoi ne l'a-t-on pas arrêté ? Ces pièces de théâtre, c'est bien obscur...

Le temps que la musique de la Garde, — car ce qui caractérise les manifestations artistiques de la bienfaisance parisienne, c'est que la musique de la Garde républicaine ne saurait manquer d'y participer, — le temps que la musique de la Garde, ou, plus exactement, les tambours de la musique de la Garde, exécutent la marche d'Austerlitz, écrite, comme on sait, pour tambours soli, — et la scène

a été occupée à nouveau par une personne en habit noir, qui n'avait pas l'air de se trouver le moins du monde intimidée de succéder ainsi, elle toute seule, à vingt-quatre tambours...

— Jaboune, voulez-vous me prêter la lorgnette? a demandé avec quelque empressement Mlle Andorre.

Jaboune a donné la lorgnette, mais en même temps, soucieux de prendre sa revanche de tout à l'heure, avec Mme Sarah Bernhardt, il a cligné de l'œil d'un air fin, il a tiré encore la manche de Linda, et il a déclaré, en hochant la tête :

— Allez ! cette fois, je sais bien que c'est encore une dame qui s'est habillée en Monsieur !...

C'était M. de Max.

Et d'ailleurs, même une dame qui parlerait très fort, comme toutes ces dames de théâtre, eût-elle jamais ébranlé la salle d'accents aussi sonores et puissants que ce M. de Max dont

la voix roule et gronde comme s'il y avait encore là tous les tambours de la Garde? Mais que le théâtre, décidément, est donc une chose décevante, que l'on ne puisse jamais prononcer à première vue et à coup sûr si la personne qui se présente sur la scène est bien une femme ou si c'est un homme?

Et Jaboune, tout à fait déconcerté et décontenancé par deux épreuves également désastreuses, renonce à émettre un avis sur l'identité exacte et certaine des personnages du divertissement chorégraphique par quoi le ballet de l'Opéra vient affirmer, à son tour et pour terminer, que Terpsichore, elle aussi, est une Muse bienfaisante...

Sans doute ces jeunes bergers grecs, lutinés par des nymphes, et qui courent si gracieusement jusqu'au fond de la scène, pour revenir par devant, en tenant dans leurs mains levées des guirlandes de roses, oui, ceux-là ont tout à fait l'air, sauf que, peut-être, ils sont vraiment par trop bien portants, ils ont bien l'air d'une troupe de collégiens de Janson, à la classe de gymnastique; mais sait-on ja-

mais ? hésite Jaboune; d'autant que les nymphes, elles, on voit bien qu'elles ont cependant dépassé l'âge de Kitzi, et même de Ketty, et pourtant elles portent des jupes courtes, — alors, quoi ?...

Il n'empêche que, précisément à cause de Ketty et de Kitzi, Jaboune prend un intérêt tout spécial à cette partie du spectacle, parce qu'il songe à l'étonnement émerveillé de ses amies quand il leur apprendra que la polka et la valse, dont elles sont si fières de connaître les pas, ce n'est rien du tout à côté de la vraie danse ; et il s'applique à fixer dans sa mémoire les évolutions et les mouvements les plus gracieux auxquels se livrent, en ce moment, les principaux sujets du corps de ballet, pour pouvoir les indiquer suffisamment à Ketty et à Kitzi, de façon à reconstituer avec elles les éléments essentiels du divertissement.

Par exemple saura-t-il se tenir ainsi et marcher sur la pointe des pieds ? Ça doit être passablement difficile, et d'ailleurs on n'en comprend pas très exactement la nécessité ;

ils essaieront, certes, lui d'abord, Ketty et Kitzi ensuite : mais ma foi, s'ils n'y peuvent réussir sans risquer de tomber, en marchant, en courant, en tournant, sur la plante des pieds, comme tout le monde, et non pas sur la pointe, ce sera plus pratique, on sera plus solide, et ça n'en sera pas beaucoup moins joli : car le joli, là dedans, c'est surtout de sauter légèrement et de bien arrondir les bras au-dessus de la tête, — et ça, les bras, Jaboune a bien vu comment il fallait s'y prendre, et il s'en charge...

En somme, avec les notions de chorégraphie qu'il vient de s'assimiler, sans oublier la chanson de Mounet-Sully :

D'puis c'matin, je suis saoul comme un Polonais...

une chanson qu'il a retenue tout de suite, et qu'il se propose bien de « lancer » demain aux Champs-Élysées, en somme Jaboune n'a pas lieu d'être mécontent, et il aura su tirer de cette matinée un ingénieux et indiscutable profit...

Il n'y a que ses moqueuses voisines, les petites jeunes filles de la loge ; ah ! celles-là, par exemple, à la sortie, ce qu'il a été heureux, vite, vite, en se faufilant derrière elles, après avoir, à la faveur de la bousculade, « semé » un instant Linda et Mlle Andorre, ce qu'il a été heureux de les pousser sournoisement dans l'escalier, comme s'il ne le faisait pas exprès, bien sûr, — Pardon, Mademoiselle !... — tant que l'une a failli trébucher de deux marches, et qu'une autre a accroché après la rampe et déchiré tout du long son écharpe liberty ; — ça leur apprendra !...

Et maintenant Jaboune, vengé, va pouvoir savourer à loisir le retour en omnibus ; car il a obtenu de Mlle Andorre que, pour revenir, on ne prendrait pas de voiture, et Jaboune a la passion de l'omnibus...

C'est d'abord parce que rien n'est plus amusant et varié que des voyageurs d'omnibus, surtout quand on sait se livrer sur eux

à la petite expérience que lui a enseignée son cousin Roger, — celui qui se prépare à l'École de Saint-Cyr, mais qui sera sûrement « recalé », mais ça lui est bien égal, et il s'engagera dans la cavalerie...

Donc Roger qui, tout grand garçon qu'il soit, est très gentil et ne dédaigne pas de causer librement et familièrement avec Jaboune, Roger a révélé à Jaboune le secret de faire tirer la langue aux voyageurs de l'omnibus qui sont assis en face de vous; il suffit d'en regarder un d'un air négligent et comme si on pensait à autre chose; mais en réalité, on ne pense qu'à une chose, et de toutes ses forces, on fronce les sourcils et on concentre sa volonté sur cette pensée unique: « Tirez-moi la langue!... » ou même — car, en pensée, et pour que l'ordre soit plus impérieux, il n'est pas défendu, et cela est préférable, de tutoyer le sujet : « Tire-moi la langue !... »

Et, au bout d'un instant, on voit le malheureux voyageur qui, tout angoissé et gêné sans savoir pourquoi, tortille la bouche,

remue les lèvres, et finit bel et bien, en effet, et en dépit qu'il en ait, par tirer la langue...

C'est de l'hypnotisme, a déclaré Roger, — ou encore de la « transmission de pensée », comme Jaboune l'a vu pratiquer, d'ailleurs, par un « docteur » du Nouveau-Cirque...

A la vérité, Jaboune n'a jamais réussi complètement cette expérience du « tirement de langue », soit parce qu'il lui fallait descendre, ou que le « patient » descendait lui-même, ou encore qu'une observation de Mlle Andorre troublait la volonté de Jaboune, avant parfaite réalisation...

Mais vous imaginez sans peine, avec une pareille occupation, s'il est agréable de voyager en omnibus, et que les voyages y sont toujours trop courts...

Sans compter qu'aujourd'hui, en apparaissant fièrement au seuil de la voiture avec sa lorgnette et son programme à la main, Jaboune a conscience d'éveiller la curiosité et l'admiration de tous les voyageurs, parce que tout le monde saura qu'il est « le petit garçon qui revient du théâtre »...

•

Voilà donc Jaboune installé dans toute sa joie et dans toute sa gloire, et, pour comble de bonheur, dans toute sa fière indépendance, car Linda a dû rester sur la plate-forme, et il n'y avait pas de place sur la banquette à côté de M[lle] Andorre.

Jaboune a commencé par compulser son programme d'un air important et affairé. Puis il s'est mis à inspecter ses voisins d'en face, pour choisir le « sujet » à qui il va faire tirer la langue...

Mais soudain, il tressaille; là, devant lui, ce Monsieur, qui est avec un autre Monsieur, et qui est habillé en Monsieur, ce n'est pourtant pas un Monsieur : on ne le trompe pas deux fois, — c'est Sarah Bernhardt !

Évidemment c'est Sarah Bernhardt qui revient comme lui du théâtre ; vous pensez bien que Jaboune ne va pas s'amuser à lui faire tirer la langue : non, mais, en dépit des petits signes qu'il lui adresse, amicaux et entendus, on dirait qu'elle affecte de ne pas le reconnaître, comme si elle ne l'avait pas parfaitement vu dans la loge, tout à

l'heure, même qu'en déclamant les vers de M. Zamacoïs, elle le regardait tout le temps...

Seulement, elle ne sait peut-être pas qu'il l'a reconnue, elle, ou elle ne veut peut-être pas qu'on la reconnaisse...

Or, Jaboune se souvient à propos d'un admirable moyen, que lui a encore indiqué son grand cousin Roger, pour démasquer une femme qui s'habille en homme : on lui jette un objet quelconque, une balle, une orange, sur ses genoux, quand elle est assise ; et alors qu'un homme, pour retenir l'objet ainsi jeté, rapproche instinctivement les genoux, la femme, au contraire, instinctivement les écarte, oubliant que ce mouvement, — par lequel elle a l'habitude de tendre la jupe qui offrira ainsi une surface plus large où elle recevra plus commodément la balle ou l'orange, — oubliant que ce mouvement, au contraire, si elle a usurpé le costume masculin, aura pour résultat fatal de laisser rouler l'objet entre les deux jambières du pantalon inaccoutumé...

Au théâtre, Sarah Bernhardt était trop loin, n'est-ce pas, et puis elle n'était pas assise : sans quoi, avec le procédé subtil et sûr du cousin Roger, Jaboune n'aurait pas fait cette confusion dont il a été si penaud, si humilié, et qui a failli lui gâcher toute sa matinée...

Mais maintenant, la personne est assise précisément, là, devant lui, et faut-il donc qu'elle le nargue encore, prend-elle Jaboune pour un benêt ?...

Jaboune n'a sous la main ni balle ni orange ; mais, avec son programme, il a fait une grosse boule de papier ; sans doute, c'est assez délicat et hasardeux de lancer une grosse boule de papier, dans un omnibus, sur une personne que l'on rencontre pour la première fois, et à qui vous n'avez jamais été présenté, et que l'on ne saurait dire que vous connaissiez, encore que vous la reconnaissiez, et qu'elle puisse et qu'elle devrait vous reconnaître...

Mais la tentation est trop forte : Jaboune fait sauter deux ou trois fois, machinalement, semble-t-il, négligemment, la boule de papier, et puis, tout à coup, comme s'il n'y pensait

plus, comme si la boule lui était échappée des mains, il la lance de façon à ce qu'elle retombe sur les genoux de Sarah Bernhardt.

Eh bien ! chose extraordinaire, cette personne, — ne serait-ce pas Sarah Bernhardt, serait-ce donc un vrai Monsieur ? — a parfaitement reçu la boule de papier sans bouger les genoux, comme si vraiment elle n'avait fait que cela toute sa vie de porter un pantalon d'homme...

Et pourtant l'autre Monsieur, qui l'accompagne, lui a dit d'une voix assez haute pour que tout l'omnibus l'entendît, et que ces paroles parvinssent jusqu'aux oreilles rouges d'indignation et de honte de Mlle Andorre :

— Décidément, ma chère amie, il y a des petits garçons bien mal élevés !...

Il l'a bien appelée « ma chère amie » !

Ce n'était pas Sarah Bernhardt, mais c'était tout de même Mme Dieulafoy.



VI

MADAME TALVANNES

Cela date d'un jour où Jaboune avait été puni et laissé seul à la maison, au lieu qu'on l'emmenât, avec l'automobile, chez sa grand'mère, puis au Bois, puis goûter au Pré-Catelan...

Jaboune a, par moments, de ces accès de folie, semble-t-il, où tout ce qu'on peut lui dire, toutes les privations les plus sévères

cependant dont on le puisse menacer, ne sauraient tenir contre le besoin impérieux qui l'agite de se montrer, à ces moments-là, franchement intolérable, criant, courant, comme une petite bête emprisonnée et enragée, et contre qui il n'y a rien à tenter, ni par la douceur, ni par la violence, ni par la menace, ni par le raisonnement...

Plus tard, quand il est calmé, il en convient d'ailleurs de bonne grâce, qu'il a été intolérable, en effet, insupportable, odieux, mais il ajoute que c'est plus fort que lui, et c'est ce qu'il appelle son « âge ingrat »...

Donc, Jaboune avait eu, ce fameux jour, son « âge ingrat » depuis le réveil, agressif avec Linda, insolent avec M[lle] Andorre, courant, sans vouloir s'arrêter, à travers l'appartement, claquant les portes, et surtout chantant continuellement, à tue-tête, des paroles sans queue ni tête : *C'est la ferme, — c'est la ferme, — c'est la ferme au père Bugeaud !...* — et cela vingt fois, cinquante fois de suite, sur un air qu'il invente à mesure...

Notez que Jaboune connaît très bien la promenade projetée pour l'après-midi, et qu'il sera tout à fait désolé et dépité si on ne l'emmène pas, et qu'il ne peut se faire d'illusion, avec une conduite pareille, — la sanction est imminente, et on ne l'emmènera certainement pas...

Maintenant que le voilà seul, comme il s'y attendait, — ses parents partis, Linda sortie, dont c'était « le jour », et Mlle Andorre qui, dans ces cas-là, sous prétexte de bibliothèque ou de leçons à la Sorbonne, court les magasins, puis, bavarde et gourmande, passe une heure exquise dans un petit thé de la rue de l'Échelle où la caissière la connaît, — Jaboune, tout seul avec la femme de chambre et la cuisinière, — et défense expresse, bien entendu, d'aller à la cuisine! — Jaboune erre mélancoliquement de pièce en pièce, sans plus courir ni chanter, tout à la douleur d'un destin injuste, — est-ce sa faute, encore une fois, puisqu'on

ne veut pas comprendre que c'est son « âge ingrat »? — et il se force à penser à des choses tristes, en fronçant le nez, pour sentir venir les larmes, — qu'il est un petit garçon abandonné, et proprement le plus malheureux des petits garçons...

Ce n'est pas, cependant, que cette solitude soit sans charme, ni que Jaboune n'apprécie l'agrément de pouvoir demeurer sans que personne le dérange, accroupi sur un tabouret, sous le piano à queue, ou encore de s'allonger par terre, à plat ventre, au milieu du petit salon, et de rester ainsi, immobile, la tête enfouie dans le creux du coude, sans rien entendre que les « tic tac » de la pendulette de Saxe, — les « tic tac » que l'on compte à mesure... 72, 73, 74... pour voir jusqu'où on pourra compter; et la difficulté, après la deuxième centaine, de prononcer assez vite *deux cent soixante-douze*, pendant que la pendule fait « tic», et *deux cent soixante-treize*, pendant qu'elle fait « tac », — alors on marque les centaines avec ses doigts, mais si on oublie, si on s'embrouille, il faut

qu'on recommence tout, — c'est très compliqué !...

— Comment, c'est Jaboune ! Oh ! vous m'avez fait peur : qu'est-ce que vous faites là ?...

La femme de chambre vient d'introduire dans le petit salon Mme Talvannes, qui, ne l'ayant pas trouvée, voulait écrire un mot à la maman de Jaboune.

Jaboune s'est brusquement redressé, doublement rouge, rouge de s'être, depuis un quart d'heure, frotté la figure contre le coude, mais rouge aussi et surtout d'être surpris en cette posture négligée par Mme Talvannes...

Et comme Mme Talvannes répète :

— Mais qu'est-ce que vous faisiez donc, mon petit Jaboune?... — Jaboune se dandine devant elle, gauchement, et, bêtement, c'est tout ce qu'il trouve à répondre :

— Rien, Madame, je m'amuse !...

Mais Mme Talvannes insiste :

— Allons, Jaboune, vous ne voulez pas vous

confier à moi ? Vous ne voulez pas me confier vos peines ? On vous a puni ? Vous êtes malheureux ?

Et, gentiment, elle lui a pris la main, gentiment, elle l'attire vers elle ; — Jaboune se sent ridicule, et puis qu'on le voie ainsi tout dépeigné, et barbouillé peut-être, et les mains pas très propres, et avec son tablier à carreaux, ses vilaines pantoufles de feutre, — il est humilié et furieux, mécontent de lui, mécontent de tout et des autres, et il se raidit, il voudrait s'échapper, brutalement presque il a retiré sa main, et frappe du pied, et, rageur, la voix méchante :

— Laissez-moi... d'abord, je veux qu'on me laisse !...

— Oh ! Jaboune... a murmuré Mme Tavannes d'un ton si triste, je ne suis donc plus votre amie, votre grande amie ?...

Alors Jaboune a senti tout l'énervement de cette journée mauvaise, toute son humeur, tout son dépit, toute sa honte, se fondre en une détresse infinie ; les durs reproches, la promenade manquée, la solitude, l'arrivée de

Mme Talvannes, le tablier à carreaux, les pantoufles, il revoit tout cela d'un coup, tout cela qui, cette fois, l'assure qu'il est décidément un petit garçon malheureux, il le comprend maintenant, oui, très malheureux ; oh ! il n'a plus besoin de se forcer pour pleurer : de grosses larmes lui montent aux yeux, et tout secoué, tout bouleversé, il se jette sur un fauteuil en sanglotant, en sanglotant...

Mme Talvannes s'est mise à genoux près du fauteuil, elle a pris dans ses bras le pauvre Jaboune, qui se débat encore et murmure entre deux sanglots :

— Non, laissez-moi, laissez-moi !...

Mais doucement elle lui appuie la tête contre sa poitrine, et Jaboune s'y blottit, avec un sentiment de bien-être, à la fois, et de désespoir, comme si tout devait finir en cette minute, comme si la vie allait pouvoir s'arrêter délicieusement, sa vie misérable de Jaboune...

Bien d'autres fois, cependant, Jaboune s'est trouvé de même le visage blotti contre

la poitrine de sa maman qui le consolait aussi quand il avait du chagrin : c'était la même chose, et pourtant ce n'était pas la même chose, parce qu'une maman, c'est toujours la même maman, — tandis que cette jolie dame (sa maman aussi est jolie, bien sûr), Jaboune sent peut-être confusément que la robe, d'abord, ne lui est pas familière, qu'il n'y a pas « sa place », comme avec sa maman, — et puis quand ce ne serait que l'odeur différente d'un parfum qu'il respire sur le mouchoir dont Mme Talvannes, avec précaution, sèche maintenant les yeux de Jaboune :

— Voyons, Jaboune, il faut être raisonnable ; vous allez vous abîmer les yeux, et ce serait dommage... Là ! ne pleurez plus, vous me promettez de ne plus pleurer ?... Là ! regardez-moi !... Mais ils ne sont pas à votre papa ni à votre maman ces grands yeux dorés !... Où les avez-vous pris ces beaux yeux, ces grands yeux dorés, Jaboune ?...

Et Mme Talvannes ayant posé ses lèvres sur les grands yeux dorés, voici que Jaboune,

sans savoir pourquoi, c'est extraordinaire, Jaboune, pour un peu, tout à coup, se remettrait à fondre en larmes...

— Mais c'est un flagrant délit!... — s'écrie gaîment la maman de Jaboune, qui rentre à l'instant; et, derrière elle, le papa de Jaboune s'avance à son tour, et renchérit :

— Vous savez, ma chère amie, si vous voulez nous débarrasser de ce garnement, nous vous le céderons volontiers, et pas cher !...

Ah ! les inutiles paroles, inutilement blessantes et cruelles, et qui font qu'en ce moment précis, Jaboune n'est pas certain de ne pas détester son père !...

Même sa maman, quel besoin a-t-elle d'ajouter que c'est, pour Mme Talvannes, une grande chance d'ignorer le souci d'avoir des enfants à élever!...

Mais Mme Talvannes caresse doucement la joue et les cheveux de Jaboune, et déclare d'une voix un peu mélancolique, mais sincère et chaude :

— Si j'avais un petit garçon comme Jaboune, moi, j'en serais folle !...

Jaboune exulte, et, dans l'ivresse de la revanche, il a saisi la main de Mme Talvannes et y met un baiser emporté, et parce qu'il ne veut plus, maintenant, risquer d'avoir sa joie gâtée par les réflexions désobligeantes que ses parents, sans doute, vont avoir encore le mauvais goût de faire à son sujet, Jaboune sort, dignement, en jetant sur eux un regard de triomphe et de défi...

Jaboune a regagné sa chambre dans un état de surexcitation singulière ; les derniers mots de Mme Talvannes lui chantent aux oreilles : « Un petit garçon comme Jaboune... » ; — et Jaboune songe que c'est bien heureux que Mme Talvannes n'ait pas de petit garçon, parce que lui, Jaboune, il n'aurait pas aimé à jouer, certainement, avec le petit garçon de Mme Talvannes ; et il songe que c'est bien heureux aussi, quoi qu'elle en puisse dire, que Mme Talvannes ne soit pas sa maman, parce qu'il ne veut pas changer de maman bien sûr, même quand elle est injuste, et

moqueuse, et méchante, comme elle l'a été, — mais surtout parce que Jaboune sent bien qu'il est tellement plus agréable d'avoir à la fois une maman, et, *en plus*, Mme Talvannes... Ainsi sa maman sait bien qu'il a de jolis yeux dorés, mais le lui a-t-elle jamais dit ? C'est pour qu'il ne soit pas orgueilleux sans doute, — mais ça n'a pas empêché Mme Talvannes de le lui dire, qu'il avait de jolis yeux dorés, tandis que ça l'aurait empêchée, peut-être, si elle avait été sa maman...

Et devant la glace, Jaboune bat des paupières et mire avec complaisance les yeux qui plaisent tant à Mme Talvannes ; mais sont-ils vraiment dorés ? Ce n'est pas déjà si facile de découvrir la couleur des yeux, et la reconnaissance de Jaboune se double d'émerveillement pour la dame qui a su discerner si vite que ses yeux étaient de couleur dorée...

Mais les yeux de Mme Talvannes, par exemple, de quelle couleur sont-ils ? Jaboune est bien forcé de s'avouer que, si elle le lui demandait, il ne pourrait répondre ; il s'en veut de cette négligence impardonnable, ridi-

cule, et bien vite il va s'embusquer dans l'antichambre, pour se trouver, comme par hasard, sur son passage quand elle s'en ira, afin de bien regarder, cette fois, de bien regarder la couleur des yeux de Mme Talvannes...

— Mais c'est la grande passion, ma chère ! — s'exclame, l'instant d'après, la maman de Jaboune, au moment où, sortant de son poste d'observation, il se précipitait au-devant de Mme Talvannes ; — décidément, tu as fait la conquête de mon fils !... je vais être jalouse !...

Et le papa ajoute entre ses dents, mi-plaisant, mi-sérieux :

— Le bonhomme nous donnera du fil à retordre, quand il aura vingt ans !...

Ce qui va obliger Jaboune, aussitôt Mme Talvannes partie, à prendre un air fanfaron, et à déclarer, en levant les épaules, et avec un petit rire forcé :

— Mme Talvannes, phuu !... je m'en fiche pas mal !...

A quoi le papa de Jaboune, qui l'avait entendu, a répliqué sèchement :

— Tu n'es guère poli, mon garçon ! Mais je crois, en effet, que Mme Talvannes ne t'attendra pas pour se remarier !...

Comme c'est malin !...

Jaboune, tout de même, n'est pas né d'hier, et il a passé l'âge où il se figurait, de bonne foi, que, quand il serait grand, il se marierait avec sa maman...

Jaboune sait bien que, pas plus que sa maman, il n'épousera Mme Talvannes, qui était en pension avec elle, qui est même plutôt un peu plus âgée qu'elle, — comme toutes les amies de pension, d'ailleurs, — qui, mariée avant elle, est devenue veuve presque aussitôt après son mariage, — et qui n'en a pas l'air, mais qui a peut-être bien trente ans.

Jaboune a huit ans et demi : par conséquent, lorsqu'il sera majeur, Mme Talvannes aura dépassé la quarantaine... Est-ce qu'il y a des femmes qui dépassent la quarantaine ? Sauf sa grand'mère évidemment, mais ce n'est pas une femme, c'est une grand'mère ; sauf aussi Mlle Andorre, mais ce n'est pas une femme non plus, c'est une institutrice : et encore,

Mlle Andorre affirme avec énergie qu'elle n'a pas plus de trente-six ans...

Hélas! quand Jaboune aura vingt ans, sans doute n'est-ce pas Mme Talvannes sera morte : alors à quoi bon lui dire qu'elle se sera remariée d'ici là, sinon pour faire enrager Jaboune, pour le faire enrager méchamment, tout exprès, pour lui causer de la peine?...

Eh bien! oui, ce n'est pas vrai qu'il « s'en fiche pas mal », Jaboune a de la peine, il ne sait pas au juste pourquoi, mais c'est de la vraie peine, à penser que Mme Talvannes, un jour prochain, pourrait se remarier...

Et c'est bien un jour prochain, en effet : les circonstances quelque peu romanesques du mariage font qu'il n'a pas laissé que d'en être question dans les pensionnats élégants, et naturellement, tout le premier, au cours des demoiselles Cambrone; en sorte que Ketty, bien informée, a pu rapporter la nouvelle à Jaboune, avec d'autant plus d'empressement, semble-t-il, que l'enthousiasme avec lequel,

depuis quelque temps, Jaboune s'appliquait à lui parler constamment des mérites et de la beauté de Mme Talvannes, avait fini par agacer Ketty...,

Donc, voilà : Mme Talvannes était aimée par un officier de chasseurs, qui montait en steeple ; mais Mme Talvannes ne voulait pas se remarier ; alors l'officier, de désespoir, a déclaré à Mme Talvannes qu'à la prochaine course il se ferait casser la figure par un cheval sauvage, — et il l'a fait, ou presque, comme il l'avait dit ; Mme Talvannes assistait à la course : tout à coup, elle a vu l'officier, désarçonné, tomber à terre la tête la première, et le cheval qui partait au galop, les flancs battus par les étriers vides ; Mme Talvannes n'en a pas vu davantage parce que, naturellement, elle s'est évanouie ; quand elle est revenue à elle, elle a appris que l'officier n'était pas mort sur le coup, mais qu'il n'en valait guère mieux, et que, s'il n'avait rien de cassé, la commotion avait été si forte que l'on ne savait pas s'il y résisterait ; alors Mme Talvannes a fait quelque chose qui, au

cours Cambrone, a rallié tous les suffrages et a été trouvé très « chic » ; simplement, résolument, sans souci du qu'en-dira-t-on, elle est allée s'installer au chevet de l'officier, et, pendant vingt et un jours et vingt et une nuits, elle l'a veillé, elle l'a soigné, elle l'a disputé à la mort ; après cela, par exemple, elle ne pouvait plus ne pas l'épouser ; l'officier est complètement rétabli, il court, en ce moment, les épreuves du Concours hippique, — ils se marieront après la dernière journée...

Jaboune, pendant tout ce récit, n'a pas soufflé mot ; et quand Ketty, sournoise, lui a demandé « ce qu'il en pensait », il s'est contenté de répéter sa locution favorite et familière, chaque fois qu'une déception le surprend, qu'il « s'en fiche pas mal »...

Et il faut dire que, rentré dans sa chambre, il a été très brave, il n'a pas pleuré ; seulement il a déclaré à Mlle Andorre qu'il ne serait jamais officier de cavalerie, que d'abord la cavalerie était appelée à disparaître d'un

jour à l'autre, qu'elle ne servait plus à rien, — n'est-ce pas, Mademoiselle ? maintenant qu'il y a des automobiles, des aéroplanes, — et qu'il ne comprenait pas qu'un homme intelligent montât à cheval, et, plus particulièrement, montât à cheval au Concours hippique, un homme intelligent et sérieux : en somme, le Concours hippique, c'est tout juste comme le petit manège des chevaux de bois des Champs-Élysées, avec cette différence qu'ici on gagne des sucres d'orge que l'on peut manger, tandis qu'au Concours hippique, ce sont des flots de ruban qui ne servent à rien...

— Mais je croyais que vous aimiez beaucoup ça, Jaboune, les chevaux, les cavaliers, même que vous aviez tant prié votre maman qu'elle devait vous y emmener demain, au Concours hippique...

C'est vrai, et Jaboune sourit amèrement au souvenir de toute la diplomatie qu'il avait dépensée, pour organiser cette journée où il savait que sa maman devait retrouver Mme Talvannes, — une fanatique du Concours hippique, Mme Talvannes, avait-il appris par

son cousin Roger, — ah ! oui, une vraie, une jolie fanatique !...

Et plus souvent qu'il va aller assister au triomphe de l'officier, le voir parader aux côtés de Mme Talvannes, et s'exposer à lui être présenté, lui, Jaboune, par quelque stupide plaisant, qui trouvera très spirituel de l'avertir de « prendre garde », que Jaboune est « très amoureux » de Mme Talvannes, et que c'est un « rival dangereux » !...

Quelle honte ! Dieu merci, d'ici à demain, Jaboune a largement le temps encore de se faire « priver » de Concours hippique...

Il n'a pas même eu cette peine.

Hier, en se couchant, il se plaignait un peu de la gorge, et il a toussé quatre ou cinq fois pendant la nuit; ce matin, le médecin est venu, et il a assuré que « ce n'était rien », mais qu'il était plus prudent que Jaboune gardât le lit...

Ce n'est rien, a dit le docteur; voilà bien sa chance, à Jaboune : si au moins il avait eu

une maladie grave, une maladie qui mît ses jours en danger, s'il mourait, — non ! — mais enfin s'il avait failli mourir à l'heure même où Mme Talvannes se serait remariée !...

Ah ! bien oui, trop heureux encore s'il ne va pas avoir une vraie maladie de bébé, une de ces petites maladies ridicules comme la rougeole, pas même, la roséole : c'est cela qui fera pouffer Mme Talvannes et son officier, quand ils sauront que Jaboune a la roséole !...

Ce n'est pas la roséole, non plus la rougeole, c'est bel et bien une superbe fièvre de croissance, avec des 39, et des 40, et même des 40 et 3 dixièmes propres à satisfaire, vraiment, et à rendre intéressant l'amoureux transi le plus dolent, le plus difficile, et le plus scrupuleux...

Et comme, le sixième jour, la fièvre commençait à tomber, et que Jaboune était demeuré seul un moment, pendant que Linda, qui le gardait, était allée lui préparer son orangeade, Mme Talvannes, tout doucement, est entrée dans la chambre, Mme Talvannes, qui venait « prendre de ses nouvelles »...

A la pensée que Mme Talvannes allait le voir ainsi avec sa petite chemise de nuit (et il y a un bouton qui a sauté, et que Linda n'a pas encore eu le temps de recoudre !...) Jaboune sent une inexprimable pudeur l'envahir, et tout plein de gêne et de confusion, il remonte la couverture jusqu'à son nez, il voudrait faire semblant de dormir.

Mais Mme Talvannes s'est approchée du lit.

— Eh bien! Jaboune, vous ne vous sentez pas bien, vous ne voulez pas me dire bonjour?

Et elle l'aide à s'asseoir, et, elle-même, tire le matelas, redresse l'oreiller ; — ah ! l'admirable garde-malade, qui, avec ses gestes légers et précieux de garde-malade — comme elle a bien dû le soigner, son officier !... — ranime toute l'angoisse jalouse de Jaboune, et sa tristesse, et sa rancœur.

— Vous savez, Madame, dit-il, ce n'est pas la rougeole que j'ai eue, ce n'est pas une maladie de bébé, c'est une grosse fièvre !...

Et, avec effort, avec une volonté de méchanceté et de colère, il précise :

— Une grosse fièvre, comme si j'étais tombé de cheval!...

Il se tait brusquement, surpris lui-même de son audace; Mme Talvannes a eu un mouvement imperceptible des lèvres, et elle regarde Jaboune curieusement, longuement, fixement; puis, après ce silence:

— J'espère, Jaboune, que vous serez tout à fait guéri pour assister à mon mariage?...

Jaboune a froncé les sourcils et, d'une voix sourde, brutale, très vite, il a répondu:

— Non.

Mais, du même coup, son courage l'abandonne, et le voici qui s'effondre en sanglotant, comme le premier jour, le fameux jour, dans le petit salon.

Et Mme Talvannes, comme ce même jour, l'a repris entre ses bras, la tête contre sa poitrine, et le câline doucement, et le berce, et sèche ses larmes, avec le petit mouchoir parfumé de cette même odeur qu'il reconnaît bien; et avec les mêmes paroles, elle lui fait

promettre de ne plus pleurer pour ne pas abîmer ses yeux qu'elle caresse, ses grands yeux dorés...

Jaboune, peu à peu, se calme, se ressaisit, se console, et d'une voix que secouent seulement de tout petits sanglots pressés, maintenant, et presque comiques :

— C'est bien vrai, demande-t-il, c'est bien vrai que vous les aimez, mes yeux, et que vous trouvez qu'ils ont une couleur dorée, vous ne dites pas ça pour me faire plaisir ?...

Alors, sous son oreiller, Jaboune prend une petite médaille d'or qu'il tend à Mme Talvannes :

— Voilà ! je n'irai pas à votre mariage, mais je voudrais vous donner ceci pour votre mariage ; et vous ne diriez jamais que c'est moi qui vous l'ai donnée, cette petite médaille en or, mais vous la porteriez toujours, et vous l'embrasseriez quelquefois, et, en la regardant, vous songeriez à la couleur de mes yeux...

— Mais si votre maman s'étonne que vous ne l'ayez plus, votre médaille ?

— D'abord elle est à moi, je peux en faire ce que je veux ; et je dirai que je l'ai perdue...

— Vous serez grondé, mon pauvre Jaboune !...

Mais Jaboune, les yeux brillants, et avec une ferveur extraordinaire :

— Oh ! Madame, murmure-t-il, je voudrais tant que l'on me gronde un peu à cause de vous !...



VII

LA QUESTION SOCIALE

Oh ! la drôle d'impression qu'a éprouvée Jaboune, la première fois qu'il a vu le nom de son père — son nom — écrit ainsi en grosses lettres, en lettres énormes, sur des affiches de toutes les couleurs, qui couvrent les murs !...

Car c'est décidé, le papa de Jaboune a cédé aux sollicitations des « honnêtes gens sans

distinction de parti », de tous les « vrais amis de l'ordre », désireux de soustraire cette circonscription, où sa famille est connue, estimée — et propriétaire — depuis tant d'années, à la tyrannie de l'odieux Moutonnet.

Et le papa de Jaboune a fini par accepter la candidature législative qui lui était si instamment offerte : lui seul peut débarrasser le pays de ce Moutonnet, Moutonnet le tyran...

Pour Jaboune, le premier résultat apparent et pratique de cette décision a été que l'on allait partir tout de suite s'installer « sur place », dans la vieille propriété de Ravisy, et y demeurer au moins cinq semaines, jusqu'aux élections ; et, à ce point de vue, Jaboune convient volontiers que la politique a du bon.

Jaboune a conservé un excellent souvenir de Ravisy, où il avait passé un été, quand il avait six ans, du temps que Ravisy était encore habité par la tante Honorine, qui n'était pas morte...

A Ravisy, ce qu'il y a surtout de délicieux,

ce sont des écuries immenses, avec, au-dessus, ce fameux grenier, grand comme une cathédrale, où Jaboune se rappelle avoir eu tant d'heures exquises, dans la bonne et chaude odeur de la paille et du foin...

Car, à la campagne, on n'est pas surveillé comme à Paris, naturellement, on est plus libre, on peut s'isoler davantage, ne pas sentir constamment derrière soi Linda ou Mlle Andorre, — Mlle Andorre ne monterait pas dans le grenier à foin, bien sûr, — c'est seulement la maman de Jaboune qui, deux ou trois fois, est venue l'y surprendre, mais qui ne l'a pas grondé, au contraire, parce que, petite fille, quand elle était en vacances chez la tante Honorine, il paraît qu'elle y faisait, elle aussi, de longues pauses, dans le grenier à foin, où l'on est si bien pour rêver, en surveillant d'un œil paresseux le patient et prodigieux travail des araignées, et en écoutant, avec quelque crainte, malgré tout, les galops sournois des mulots...

Et n'y eût-il à Ravisy ni écurie, ni grenier, ni l'agrément de cette liberté plus grande que

donne la campagne, — songez que l'on autorise Jaboune à sortir tout seul, à bicyclette, dans les rues du village, et même à aller, tout seul, porter des lettres à la poste !... — est-ce que la chose importante et charmante n'est point surtout dans l'événement exceptionnel, dans le départ imprévu, dans le fait de se trouver ainsi à la campagne à une époque de l'année où l'on n'y était jamais allé, d'être à Ravisy et de ne pas être à Paris : changer, être ailleurs, préoccupation essentielle et chère entre toutes au cœur de Jaboune et au cœur, ajoutons-le, de tous les Jabounes...

Malheureusement les circonstances particulières de cette villégiature ne laissent pas que d'en modifier sensiblement la libre jouissance.

Mon Dieu ! comme le papa de Jaboune se montre donc parfois énervé, soucieux et las, déclarant, en criant très fort, que, si on l'embête, il va tout envoyer promener, — tant

que Jaboune, dans ces moments détestables, ne reconnaît plus son papa !...

Au début, cependant, il avait semblé prendre si gaîment l'aventure !...

Même n'avait-il pas voulu instituer cette espèce de jeu avec Jaboune, — comme il n'est pas orateur (ce n'est pas son métier, n'est-ce pas ?) et que, surtout, il s'était aperçu que, lorsqu'il devait expliquer quelque chose en public, il avait la plus fâcheuse tendance à répéter, à chaque bout de phrase : *et par conséquent...* — or il ne faut pas que ses adversaires finissent par le remarquer, eux aussi, et s'en moquent, et que l'ignoble feuille de chou de Moutonnet le tyran s'empare de ce prétexte misérable pour le tourner en ridicule et pour le désigner, à tout propos, sous l'appellation grotesque du « Candidat Par Conséquent », — il avait été convenu avec Jaboune que, chaque fois que son papa, à table, en se promenant, n'importe où, chaque fois que le papa de Jaboune prononcerait ce malencontreux « par conséquent », Jaboune, s'il l'entendait, l'en pré-

viendrait tout de suite, et chaque fois le papa de Jaboune lui donnerait dix sous, — un gage !...

Vous pensez si c'était amusant, sans compter que Jaboune arrivait ainsi à se faire des journées de quatre francs, quatre francs cinquante, — ce qui n'est pas à dédaigner dans un pays comme Ravisy où l'on a, pour dépenser son argent, de si tentantes occasions !...

Que vaut, en effet, tout l'étalage des marchands de jouets du boulevard, et de nos bazars, et de nos grands magasins, auprès des trésors amoncelés dans l'arrière-boutique de l'épicier Gréjois ?

Ah ! l'émotion de pénétrer dans ce sanctuaire, d'y découvrir des boîtes de soldats de bois comme il n'en existe plus de toute évidence qu'à l'épicerie Gréjois de Ravisy, et des bergeries surprenantes, des décalcomanies inouïes, et quelles pipes en sucre !...

Eh bien ! l'autre matin, le papa de Jaboune a commencé par interdire formellement à Jaboune de mettre dorénavant les pieds à

l'épicerie Gréjois : Gréjois fait, dans la commune, et même dans les communes voisines, où il se rend trois fois la semaine avec sa petite voiture d' « épicerie fine », — Gréjois fait une campagne acharnée en faveur de la candidature Moutonnet, dont il est un des électeurs les plus irréductibles et les plus influents ; *et par conséquent...*

Jaboune, qui écoutait, la mort dans l'âme, cet avertissement désolant, a essayé de se ressaisir, et tirant son papa par la manche :

— Papa ! tu me dois un gage, tu as encore dit « par conséquent », — c'est dix sous !...

Or, croiriez-vous que le papa de Jaboune s'est fâché tout rouge, et avec une mauvaise foi par trop flagrante, vraiment, — serait-ce déjà l'influence néfaste des premières réunions publiques ? — le papa de Jaboune a prié Jaboune d'avoir à cesser cette plaisanterie de mauvais goût, il lui a déclaré sèchement et tout net que, lorsque le papa parle, un petit garçon bien élevé n'a pas à interrompre, que, d'ailleurs, depuis qu'on est à Ravisy, Jaboune

affecte des façons, des libertés, une attitude, auxquelles il est temps de mettre bon ordre, et que, s'il continue, on lui reprendra d'abord tout l'argent de sa tirelire, pour être bien sûr qu'il n'ira pas le porter bêtement à cette « fripouille » de Gréjois...

Mais pour qu'un homme du tempérament et du caractère du papa de Jaboune se laisse emporter à ces appréciations sans doute excessives, et à de tels accès d'injustice et de mauvaise humeur, c'est, apparemment, que des heurts imprévus se sont produits, des obstacles ont dû surgir, auxquels il ne s'attendait pas, et qu'en dépit de l'invitation pressante, sa candidature ne va pas comme sur des roulettes...

Et il est bien vrai que l'accord des honnêtes gens de tous les partis est une entreprise moins aisée que les mêmes honnêtes gens, pris chacun en particulier, ne se l'imaginent, et encore que, de l'aveu général, Moutonnet soit un tyran, il faut bien croire qu'il y a

toujours, dans chaque fief électoral, une partie de la population qui éprouve une jouissance singulière à se faire tyranniser...

A Ravisy même, le papa de Jaboune aura certainement, en sa faveur, une majorité imposante, mais ce n'est pas à dire que Moutonnet le tyran n'y compte aussi des partisans, et les partisans de Moutonnet, pour être les moins nombreux, ne sont pas, naturellement, — ainsi qu'il convient, d'ailleurs, à une minorité consciente, à une minorité qui se respecte, — ne sont pas les moins bruyants.

Presque tous les soirs, vers cinq heures, pour « embêter les gens du château », une bande de galopins, au sortir de l'école, passent à la queue leu leu, et stationnent devant la grande grille en braillant *l'Internationale*.

Oh ! ce ne sont pas, je vous l'accorde, des procédés d'opposition bien intelligents ni sérieux ; mais cela a le don d'agacer prodigieusement, quand il les entend, le papa de Jaboune...

Pour Jaboune, ce serait plutôt une dis-

traction; et puis, que des gamins de son âge, — il y en a de plus petits que lui, — prennent si résolument cette attitude révolutionnaire, il les envie un peu, et, en même temps, à lui-même, cela lui donne de l'importance...

Malheureusement il se rend bien compte que ceux-là le méprisent et se moquent de lui, qui ricanent quand ils l'aperçoivent trop bien peigné, trop « propre », avec son costume marin à pantalon long, et son canotier sur lequel il y a écrit, — pas de noms de bateaux anglais surtout, a recommandé le papa : ce serait en contradiction avec mes déclarations aux électeurs, et de l'effet le plus déplorable ! — il y a écrit simplement « Océan » en lettres dorées :

— Eh ! p'tit gars, tu viens donc de l'Océan?...

Jaboune souffre de ces marques d'ironie et de défiance, il souffre de ne pas être populaire...

Alors, pour montrer aux gamins de Ravisy qu'il n'est pas plus niais qu'un autre, qu'il est aussi hardi qu'eux, bref, qu'il les vaut bien, à force de leur entendre répéter *l'Inter-*

nationale, il n'a pas tardé à en retenir le refrain; il n'est pas parvenu à distinguer très exactement, par exemple, si *l'Internationale* « *sera* le genre humain », ou « *fera* le genre humain », — mais, à une nuance près, n'est-ce pas, qu'importe?

Et quand, à cinq heures, la petite bande est arrivée devant le château pour se livrer à sa manifestation journalière, les manifestants ont eu la surprise de voir et d'entendre Jaboune qui, rythmant sa marche enthousiaste à la musique du regretté Pottier, arpentait d'un pas agité l'allée qui longe la grande grille, et brandissait une branche de buis, qu'il avait cassée tout exprès, et chantait à tue-tête que *l'Internationale fera*, ou *sera*, *le genre humain!...*

Oui, les gamins de Ravisy ont été joliment étonnés; pas tant, toutefois, que le papa de Jaboune qui se promenait, au même instant, dans le parc, en grande conversation avec Ricaud, le vieux jardinier.

Le vieux Ricaud est un excellent jardinier, un très brave homme, mais une forte tête : il n'aime pas Moutonnet, il ne vote pas pour Moutonnet, parce que Moutonnet « promet plus de beurre que de pain », et qu'il le connaît, et qu'au demeurant ce n'est rien qu'un « profiteur », comme les autres, et un farceur, — n'empêche que dans ses idées, parfois, il y a du bon !...

Il faut savoir que le père Ricaud a un fils, orgueil de sa race, qui est instituteur adjoint dans une école de la Ville de Paris ; ce n'est pas de la petite bière !

Or on ne devient pas instituteur adjoint dans une école de la Ville de Paris sans avoir témoigné que l'on est un esprit libre, un théoricien d'avant-garde et de progrès.

Et l'admiration que son fils inspire au père Ricaud n'a pas tardé à faire de lui son disciple le plus obéissant, son meilleur élève...

Et vainement le papa de Jaboune s'efforce maintenant à convaincre son vieux jardinier, chez qui s'épanouissent les théories nou-

velles, avec la vigueur déconcertante du rameau nouveau que l'on aurait greffé sur un vieil arbre...

— Alors vous estimez, père Ricaud, que moi, père de famille, je n'ai aucun droit de contrôle sur l'éducation de mes enfants? Mes enfants ne m'appartiennent pas, ils appartiennent à l'État!...

— Pas plus à l'État qu'à vous, monsieur Maurice.

Et le père Ricaud ajoute sentencieusement la parole apprise, la parole du maître, du maître d'école de la Ville de Paris :

— L'enfant n'appartient qu'à lui-même.

Mais le papa de Jaboune s'échauffe et s'emporte :

— Comment c'est vous, père Ricaud, vous un homme de sens rassis, un homme intelligent, qui venez répéter des absurdités pareilles !... L'enfant s'appartient à lui-même! Qu'est-ce que ça veut dire ? Et à partir de quel âge s'appartient-il ? Après qu'il est sevré, ou avant? A l'âge de Jaboune ? A votre avis, père Ricaud, Jaboune s'appartient à lui-

même, sans doute Jaboune a le droit de s'élever comme il lui plaît?...

C'est à ce moment de la discussion qu'en débouchant d'une allée, ils se sont trouvés nez à nez avec Jaboune, sa branche de buis à la main, et qui chantait à tue-tête *l'Internationale*...

Pour le coup, ce n'est plus de l'emportement, ce n'est plus de la colère; le papa de Jaboune s'est arrêté net, plein d'une rage froide, d'une indignation concentrée, stupide.

— Bravo! Jaboune. Bravo! mon garçon! Chante *l'Internationale*, mets le feu au château! Je n'ai rien à y voir, tu es le maître, tu es ton maître. Ricaud t'approuve, n'est-ce pas, Ricaud? Jaboune s'appartient à lui-même, — chante, mon garçon!...

Qu'est-ce que vous vouliez que fît Jaboune, qu'est-ce que vous vouliez qu'il répondît à cela? Il n'y a rien compris, d'abord, et, dans son cher grenier à foin, où il s'est aussitôt esquivé sans bruit, et sans demander son

reste, il a beau se répéter qu'il « s'appartient à lui-même », il n'arrive pas à s'expliquer en quoi cela consiste, si c'est un inconvénient ou un avantage, ni pourquoi surtout son père lui a déclaré qu'il s'appartenait à lui-même, en effet, en prenant un air si furibond ?...

Oh ! mais c'est décidément très désagréable d'avoir un papa qui se présente aux élections !... Bien sûr, ce doit être encore à cause de ce Moutonnet que son papa avait ces yeux mauvais et cette voix méchante ; c'est la faute de Moutonnet, de Moutonnet le tyran, — et c'est sur Jaboune que ça retombe !... Oh ! ce Moutonnet !...

— Tyran, est-ce que ça s'écrit avec un *t*, dites, Mademoiselle ?

— Mais naturellement, Jaboune, comment voudriez-vous l'écrire : *t*, *y*...

Ce n'est pas de ce *t*-là que parlait Jaboune, et ce n'est pas ainsi qu'il l'a compris...

Cela s'est très bien trouvé, d'ailleurs.

Car le lendemain, le papa de Jaboune, qui était allé faire sa tournée chez quelques élec-

teurs influents, est revenu tout à fait enchanté et gaillard : plusieurs affiches de Moutonnet, de celles qui ont été posées un peu à l'écart principalement, sur les dernières maisons du village, sur la cabane du cantonnier qui est à l'entrée de la grand'route, — eh bien ! ces affiches portent écrit en travers, au crayon, d'une grosse écriture malhabile mais volontaire :

A bas le tyrant!

— *Tyrant*, avec un *t!*... insiste joyeusement le papa de Jaboune ; on ne dira pas que ces inscriptions sont de moi !... Qui a écrit cela, c'est évidemment un ignorant, un simple, un de ceux-là qui n'osent pas se prononcer ouvertement, que je ne connais même pas, et que Moutonnet dégoûte... Ah ! les braves gens !...

Et dans l'ivresse du triomphe entrevu, le papa de Jaboune ajoute même :

— Avec un *t!*... *Tyrant*, — comme « tirant de botte » ! Eh ! pardieu oui, c'est bien à coups

de botte que nous allons chasser du Parlement cette fripouille de Moutonnet!...

... Ce qui indique suffisamment comme quoi la pratique de la politique a tôt fait d'émousser le goût des plus délicats et les jette rapidement, d'une emphase vaine et vulgaire, aux plaisanteries les moins relevées, voire à ces calembours un peu pénibles...

Du moins Jaboune pourra se féliciter, cette fois, de n'avoir pas perdu son temps, lorsque, sous prétexte d'aller à la poste, il a opéré, en un tour de bicyclette, cette inspection hâtive et cette revision heureuse et efficace des affiches de Moutonnet le tyran, ou, plus exactement, le *tyrant!...*

Par exemple, songez à ce qui fût advenu, si Jaboune avait été surpris, dans tout le feu de ses exercices calligraphiques, par un électeur de Moutonnet!...

On a beau n'être qu'un petit garçon, et un petit garçon qui « s'appartient à lui-même », c'est alors que ses adversaires se fussent chargés de montrer au papa de Ja-

boune que, si le père de famille n'a pas le droit d'exercer un contrôle sur les actes de son enfant, cela ne signifie nullement, par contre, qu'il puisse échapper à la responsabilité de ces actes.

On l'a bien fait voir au papa de Jaboune, non pas avec l'histoire des affiches, que le garde champêtre, spécialement commis, cependant, à cette recherche, par une lettre impatiente et impérative du sous-préfet, n'arriva jamais à tirer au clair, — non pas, donc, avec l'histoire des affiches, mais avec celle, autrement grave et presque tragique, avec l'histoire du chapeau.

Eh ! oui, le chapeau de la maman de Jaboune : ah ! ce fut un beau scandale !

Mais il faut rappeler les faits.

A mesure que la période électorale avançait, vous savez que la maman de Jaboune avait pris le parti de sortir de moins en moins de Ravisy.

Et dire que c'est elle qui avait insisté pour

accompagner son mari, comme à une partie de plaisir, ou presque :

— Ce sera si amusant, si passionnant, et très utile aussi pour ta candidature ; je verrai les femmes des électeurs, j'embrasserai les mioches, je « ferai de la popularité ».

Ah! bien oui ! les femmes des électeurs n'ont rien voulu savoir, persuadées que la dame du château ne venait que pour se moquer d'elles, et puis est-ce qu'elle se figurait qu'elles avaient du temps à perdre, comme les désœuvrées de Paris, pour recevoir ses visites?

Et les mioches hurlaient quand, après une recherche laborieuse, sur leurs grosses joues multicolores, d'un endroit à peu près propre, on voulait en profiter pour les embrasser.

La maman de Jaboune a été, comme il se conçoit, vivement dépitée en constatant que « faire de la popularité » était une entreprise plus malaisée qu'elle n'eût pensé, et qu'elle y réussissait moins bien apparemment que Moutonnet, sans doute, ou, qui sait, même Mme Moutonnet...

Et, devant l'échec de ses tentatives malheureuses, son action électorale a dû bientôt se restreindre à entreprendre la conversion du vieux Ricaud, en le chapitrant à domicile, à aider son mari dans ses pointages, et à recopier ses professions de foi...

L'autre après-midi, pourtant, par ce joli soleil d'avril, la maman de Jaboune s'est dit que c'était par trop bête de rester ainsi prisonnière, que, tout de même, les gens de Ravisy n'étaient pas pour lui faire peur, et qu'ils ne la mangeraient pas, et n'en voteraient ni plus ni moins ou pour Moutonnet ou pour son mari, — et, décidée à faire à pied l'exquise promenade du Calvaire, elle a mis son chapeau et elle est sortie avec Jaboune.

Son chapeau : vous pensez bien que ce chapeau était un chapeau tout à fait ordinaire, un chapeau tout ce qu'il y a de plus simple, un petit chapeau de rien du tout, — une toque de paille bien enfoncée, sans autre garniture qu'une plume couteau...

Eh bien ! croiriez-vous qu'ils n'avaient

pas fait deux cents mètres, Jaboune et sa maman n'avaient pas tourné le coin de l'épicerie Gréjois, et déjà il y avait des commères aux portes qui, sans se gêner, avec des regards narquois ou franchement hostiles, échangeaient sur leur compte des remarques désagréables, des propos blessants.

Naturellement, la maman de Jaboune ne voulait pas avoir l'air de s'apercevoir de quoi que ce fût ; simplement, elle hâtait le pas :

— Jaboune, dépêchons-nous, ne te retourne pas, donne-moi la main !...

Mais voici que tout à coup la bande des galopins, les mêmes qui chantent *l'Internationale*, ont aperçu, de loin, Jaboune et sa maman ; ils sont arrivés en courant, et, faisant la haie sur leur passage, ils se sont mis à les interpeller grossièrement :

— Oh ! là ! là ! ce chapeau !... Passe-moi le pot de fleurs !...

Jaboune serrait le poing, il sentait le bout de ses oreilles qui piquait à force d'être rouge :

— Ne quitte pas ma main, Jaboune, ne te retourne pas !...

Et au même instant le chapeau de la maman a été effleuré par une petite balle en caoutchouc, que venait de lancer, à pleine volée, le plus hardi de la bande.

Cette fois, c'en était trop ; sa maman n'a pas eu le temps de le retenir ; Jaboune s'est précipité vers l'effronté garnement, qui s'élançait pour ramasser sa balle, et comme il se baissait pour la ramasser, en effet, Jaboune l'a poussé rudement, si rudement qu'en tombant son visage a frappé le sol, et qu'il s'est relevé en saignant du nez...

Mais déjà, aux cris poussés, les commères avaient abandonné le pas de leurs portes et entouraient Jaboune et sa maman ; la mère de l'intéressante victime faisait entendre sa protestation véhémente :

« Cette petite brute, ce petit voyou, qui avait voulu assassiner son fils, son fils qui ne lui avait rien fait — osez dire que ce n'est pas vous qui avez frappé le premier ! — Si ce n'était pas malheureux de voir des enfants

qui se croient supérieurs parce qu'ils sont bien habillés, et qui n'ont pas d'autre plaisir que de cogner sur les enfants des pauvres, et de les défigurer !... »

Et elle prenait les autres commères à témoin : ça ne se passerait pas ainsi, elle allait écrire à la justice, à M. Moutonnet, — à ce bon M. Moutonnet, un qui n'est pas fier, lui, un qui défend les ouvriers, au lieu de les humilier et de les faire humilier constamment par sa femme ou par son fils, — non, ça ne se passerait pas ainsi !...

Et, en effet, ça ne s'est pas passé ainsi.

Le journal de Moutonnet, avisé sans retard, — *On nous écrit de Ravisy...* — n'a eu garde de laisser échapper une telle aubaine et s'est emparé de l'incident.

Dans un long et vengeur article intitulé LACHE AGRESSION, Jaboune a été représenté comme un *jeune énergumène*, qui passait le temps à « rosser les manants » et n'avait d'autre rêve que de restaurer à son

profit « les odieux privilèges seigneuriaux et les mœurs barbares de la féodalité ».

Bien entendu, le papa de Jaboune a fait répondre dans son journal, pour remettre les choses au point.

La « lâche agression » s'est ainsi transformée instantanément en une CORRECTION MÉRITÉE, et de « jeune énergumène », Jaboune est passé au rang de *vaillant garçonnet*.

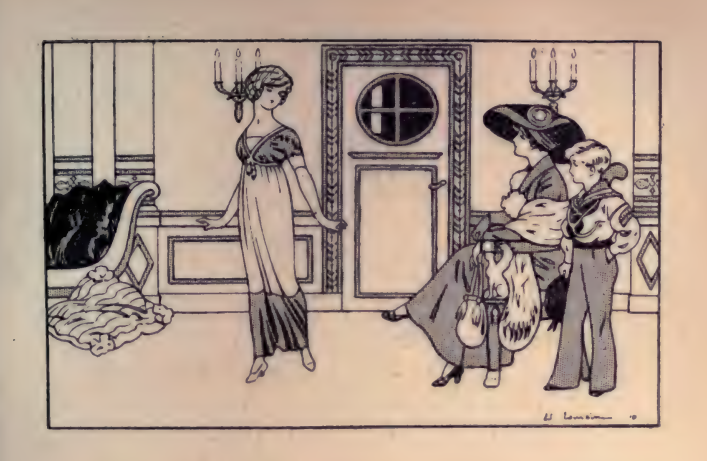
Quoi qu'il en soit, correction méritée ou lâche agression, le papa de Jaboune a semblé uniquement préoccupé de savoir si la chose pouvait avoir un bon ou un mauvais résultat pour son élection.

Et, ce qu'il y a d'admirable, c'est que, pour un peu, il aurait pris parti contre sa femme, en l'assurant que « tout ce qui arrive, c'est de ta faute ! » et qu'il est absurde de « provoquer la population de Ravisy par des chapeaux extravagants ».

Là-dessus, naturellement, la maman de Jaboune n'a pas été contente, et elle a ré-

pliqué vivement qu'il n'allait tout de même pas la forcer à porter des bonnets, parce qu'il avait eu l'ambition saugrenue de se présenter à la députation...

Et c'est ce soir-là que le jeune énergumène, c'est ce soir-là que Jaboune, en voyant sa maman encore toute frémissante et irritée, lui a juré solennement que, lui Jaboune, il ne voudrait jamais être député.



VIII

ROBES ET MANTEAUX

La maman de Jaboune dit parfois qu'elle aurait « tant voulu que Jaboune fût une petite fille!... » — et cela surprend d'abord, parce que les mamans, en général, c'est bien connu, préfèrent les garçons, qui ne sont pas constamment auprès de vous, comme un « témoin » indiscret des années qui passent, — au lieu que les filles — « Votre fille,

chère Madame !... Mais, à vous voir ensemble, on jurerait les deux sœurs... » — oui, oui, on dit ça, c'est très gentil, mais en attendant, il faudra veiller à ce que la « petite sœur » ne porte pas trop tôt des jupes longues, et garde, au delà même de toute convenance et de toute vraisemblance, ses cheveux sur le dos...

La maman de Jaboune ignore ces soucis, ces complications, et l'on conçoit du reste que la menace de l'âge, encore, ne l'inquiète guère ; c'est de très bonne foi et très sincèrement qu'il lui arrive de regretter ainsi que Jaboune soit un garçon : et non point parce qu'un garçon, c'est toujours plus tapageur et moins caressant, — Jaboune est caressant comme une fille !... — mais cela l'aurait tant amusée, passionnée, d'avoir une petite fille à habiller, à pomponner à sa fantaisie...

Un garçon, il n'y a rien à imaginer, rien à innover, avec le vêtement d'un garçon : c'est toujours le même costume marin, n'est-ce pas, avec le pantalon à pont, la ceinture, et le béret bien enfoncé, qui sont très seyants, certes, et pas laids, et pratiques, mais qui

font que rien ne ressemble tant à un Jaboune élégant que n'importe quel autre élégant Jaboune.

Et la maman de Jaboune désespère de dégager sa personnalité, d'affirmer, grâce à lui, un goût qui ne serait qu'à elle, — car, tout de même, elle aime trop son Jaboune pour l'affubler de vestes de velours avec des cols en dentelle, ou pour l'obliger à sortir, qui sait, avec un petit chapeau haute forme...

Mais une fille, toutes les excentricités, toutes les hardiesses sont permises dans l'habillement d'une petite fille ! La maman osera, pour elle, des couleurs, des formes, qu'elle déplore de ne pouvoir porter elle-même : ah ! si Jaboune était une petite fille, ce qu'il en aurait des robes éclatantes, de satin liberty, jaune ou vert empire !...

Mais on n'habille pas un petit garçon en satin vert, ou en satin jaune !...

Et les coiffures ! croyez-vous qu'elle se « régalerait », la maman de Jaboune, à lui faire des grosses boucles, à sa petite fille,

avec un ruban très large, vous savez bien, noué sur le côté, — ou encore une petite frange sur le front, et tantôt des petites nattes roulées sur l'oreille, et tantôt un vrai chignon, comme une dame, un vrai chignon qui découvre la nuque, l'adorable nuque des petits...

Et c'est avec ces façons-là, dites-vous, qu'il n'y a plus d'enfants, plus de petites filles, rien que d'insupportables coquettes...

Vous ne croyez peut-être pas si bien dire : tenez, l'autre jour, la maman de Jaboune a rencontré Marie-Rose, la fille d'une de ses amies ; Marie-Rose est une jeune demoiselle qui a, tout juste, quatre ans ; et comme la maman de Jaboune demandait à Marie-Rose si elle la reconnaissait, si elle reconnaissait la maman de Jaboune, chez qui elle était venue, le mois dernier, avec sa maman, — la jeune demoiselle a réfléchi un instant, puis sa figure s'est éclairée au souvenir brusquement réveillé :

— Oui ! C'est une fois qu'on m'avait mis ma tunique gris-fumé...

Elle a dit « gris-fumé », — à quatre ans ! Alors vous vous exclamez, vous vous indignez presque, et vous haussez les épaules, parce qu'une petite fille de quatre ans parle délibérément d'une « tunique », sait ce que c'est que le « gris-fumé », et ne se souvient et ne se préoccupe que de sa tunique gris-fumé...

La belle affaire !...

Puisque toujours, infailliblement, petite fille, jeune fille ou femme, elle doit en arriver là, — un peu plus tôt, un peu plus tard !...

Tout garçon qu'il soit, il y a ceci, du moins, pour consoler sa maman, que Jaboune n'est pas du tout indifférent aux questions d'élégance, et qu'il se pique même de « s'y connaître très bien en toilettes ».

Oui, Jaboune déclare volontiers et d'un ton péremptoire que la baronne Moutot, par exemple, ne « sait pas s'habiller » ; et, évidemment, s'il l'a déclaré, d'abord, c'était pour l'avoir entendu dire ; mais, peu à peu,

il arrive à démêler un certain mauvais goût dans le détail trop lourd, trop somptueux, trop riche, un assemblage de couleurs trop crues, un étalage excessif de paillettes et de dentelles, et maintenant, quand il distingue tout cela chez des dames, des dames d'apparence, en général, copieuse et un peu mûre, qu'il a rencontrées à la pâtisserie, dans la rue, ou qu'il aperçoit au jour de sa maman, il n'hésite pas à affirmer qu'elles ont « le genre Moutot ».

Où la maman de Jaboune n'a pas laissé que d'être un peu inquiète, cependant, c'est quand Jaboune est venu lui confier en grand mystère qu'il ne voulait plus sortir avec Mlle Andorre, parce que Mlle Andorre prétendait s'habiller maintenant « comme une petite grue ».

Et c'est avec un véritable soulagement qu'elle a pu comprendre, après se l'être fait expliquer par Jaboune, que les « petites grues », c'étaient « des personnes qui se promenaient sur le boulevard, à pied, avec des corsages rouges », et que tel était justement

le cas de Mlle Andorre, depuis que l'occasion d'un « coupon » extraordinairement avantageux, — et rouge, — lui avait fait abandonner brusquement, violemment, — à nous les modes printanières ! — la modestie accoutumée d'une discrète et classique étoffe bleu marine...

La maman de Jaboune a simplement observé alors, que « s'habiller comme une petite grue » était une expression impropre et qu'il n'était pas convenable de répéter, en aucun cas, et plus particulièrement en parlant de son institutrice, — et comme Jaboune objectait qu'il s'était contenté, en somme, d'emprunter le mot « grue » au vocabulaire de son oncle Adolphe, il lui a été répliqué, une fois pour toutes, que « ce n'était pas une raison »...

Alors Jaboune prend conscience que ce n'est pas cela, bien certainement, que doit signifier le mot « grue », que ce n'est pas du tout ce qu'il se figure, — mais quoi ?

Si vous croyez que c'est commode, pour un jeune garçon, de se perfectionner dans la

langue française, ou, seulement, de s'y reconnaître, avec la mauvaise volonté des grandes personnes à vous renseigner, leur mauvaise volonté, pour ne pas dire, trop souvent, leur mauvaise foi!...

Et Jaboune se rappelle, à ce propos, comme on l'a berné, comme on s'est moqué de lui, avec « madapolam »...

Madapolam? eh bien! oui; comme il a cette réputation, que sa maman s'est plu à lui faire, de « s'y connaître très bien en toilettes », — Mais, parfaitement, ma chère! je consulte toujours Jaboune, Jaboune a beaucoup de goût, et il me conseille très bien, n'est-ce pas Jaboune? — Jaboune, qui prend toujours les choses au sérieux, et qui tient à être digne d'une réputation si flatteuse, s'applique à acquérir une science digne de sa réputation.

Pour cela, il compulse avec soin les catalogues, il note dans sa mémoire des noms impressionnants, mohair, homespun...

Or, entre tous, « madapolam » lui est

apparu magnifique; il y a bien le « satin merveilleux », — il y a bien aussi la « charmeuse », — mais quel charme sera comparable, quelle merveille pourrait s'égaler, sans doute, au suprême et souverain mystère du « madapolam » ?...

Et comme Jaboune sait que sa maman est précisément très perplexe pour une robe qu'elle doit se faire faire, une robe pour aller au dîner de première communion de sa petite nièce, Jaboune prend un air supérieur, et décide avec autorité :

— Maman, tu devrais te faire faire une robe en madapolam !...

C'est entendu, il a commis là une erreur saugrenue, une confusion ridicule : mais il fallait le lui dire tout de suite, au lieu d'aller raconter cela à tout le monde, si bien qu'il n'y a plus une amie de sa maman qui, en le rencontrant, ne lui demande s'il a toujours le goût forcené, la passion du « madapolam », — et avec des rires !..

Cela peut arriver à n'importe qui, cependant, que l'on se trompe, et je vous garantis

que Jaboune juge cette insistance bien peu spirituelle, allez ! il ne trouve pas ça drôle...

Et sa maman, qui finit par s'en rendre compte, et qui n'est pas méchante, oh ! non, et qui ne veut plus qu'il prenne cet air malheureux, sa maman lui promet que c'est avec lui, avec lui Jaboune, qu'elle ira choisir sa robe.

Aussi bien, n'est-ce pas une chose excellente que de former le goût des petits garçons, de les accoutumer à s'intéresser à ce qui, par-dessus tout, intéresse les femmes, et, par conséquent, pour plus tard, leur femme ?...

Oui, Jaboune ne sera pas de ces hommes indifférents, ignorants, et frivoles, qui sont peut-être capables d'apprécier si une robe est jolie, mais à qui l'on demanderait vainement d'expliquer pourquoi elle est jolie, l'harmonie des tons, la fluidité des tissus, et ce qui est susceptible de rendre une silhouette vraiment « allurale »...

Songez que le papa de Jaboune a pu dîner, parfois, à côté de Mme Talvannes, et lorsque

sa femme, empêchée d'assister au dîner, s'informait, au retour, « comment Mme Talvannes était-elle habillée? », c'est tout juste si elle arrivait à apprendre que Mme Talvannes portait une robe verte, — verte? ou bleue? non, je dis bien, verte...

Sa maman a trop souffert de ce manque de compréhension du papa de Jaboune, — qui est pourtant un homme intelligent, élégant, et à qui l'on ne saurait refuser un certain goût pour certaines choses : mais quoi, c'est bien la peine! — la maman de Jaboune ne veut pas que sa « bru », plus tard, ait à souffrir comme elle; Jaboune saura de bonne heure, jamais trop tôt, — ne croyez-vous pas que c'est autrement important pour un homme, que la musique vocale ou le dessin d'imitation inscrits, cependant, eux, aux programmes scolaires? — Jaboune saura distinguer, je vous le garantis, en quoi consiste une silhouette vraiment allurale!...

Pour l'instant le voilà, comme bien vous

pensez, tout à la joie d'accompagner sa maman chez « Mahon, sœurs ».

Mahon, sœurs! Cela a quelque chose de sonore et d'un peu mystérieux, qui l'a toujours intrigué, — si souvent cela se répétait,— Mahon, sœurs! — dans la conversation de sa mère, — oui, intrigué à la façon d'une affiche du Nouveau-Cirque, comme « les sœurs Franzi », par exemple, « les sœurs Franzi, équilibristes »...

Oh! Jaboune sait bien que l'on ne fait pas des robes comme on fait des tours de force, et que les « Mahon, sœurs » ne vont pas exécuter, là, devant lui, une robe allurale comme les sœurs Franzi leurs sauts périlleux...

Mais, d'abord, combien sont-elles de sœurs, Mahon, sœurs?

Quelquefois, rue Royale, quand il fait très beau et que, sa leçon finie, on l'envoie se promener une demi-heure aux Tuileries, avant le déjeuner, quelquefois, en rentrant, rue Royale, ou dans le faubourg Saint-Honoré, il rencontre des bandes de petites ouvrières, qui barrent le trottoir en se serrant joyeuse-

ment par le bras : et, certes, Jaboune conçoit aisément qu'elles soient joyeuses; ne lui a-t-on pas dit que, pour leur déjeuner, elles s'en allaient acheter n'importe quoi, chez le charcutier, et, à la pâtisserie, un gâteau de deux sous?

Jaboune aussi serait joyeux, parbleu, sans cette perspective que, tout à l'heure, à table, il faudra qu'il se tienne, et qu'il se tienne bien, et que c'est même rare si on ne l'oblige pas à manger, — pour sa santé ! — des choses qu'il n'aime pas du tout (parions qu'il y aura encore des herbes cuites, qu'il a en horreur !), et il faudra pourtant qu'il se force, « pour faire plaisir à sa maman », et, si ce n'est pas pour faire plaisir à maman, cela n'empêchera pas qu'il faudra qu'il se force tout de même, et qu'il « finisse ce qu'il a dans son assiette »...

Ah! si Jaboune pouvait faire comme ces heureuses petites ouvrières, si on le laissait choisir son déjeuner à sa fantaisie, à la pâtisserie et chez le charcutier, avec aussi les marrons, l'hiver, et, en été, les glaces du

marchand de coco, — et l'on déjeune ainsi en continuant à se promener, à s'amuser, sans qu'on s'en aperçoive, sans avoir à finir ce qu'on a dans son assiette, puisqu'on n'a pas d'assiette : quel rêve!...

Eh bien! parmi celles-là, dont Jaboune envie si ardemment les déjeuners improvisés en plein air et rapides, il y en a certainement de chez Mahon, sœurs, car elles ont salué Mlle Andorre, qu'elles reconnaissent pour l'avoir vue, sans doute, quand elles apportaient, pour la maman de Jaboune, quelque carton impatiemment attendu. — On commençait à désespérer, Mesdemoiselles — mais alors sont-elles sœurs? se demande Jaboune, — et il est bien vrai que toutes se ressemblent un peu, avec une façon à peu près semblable de s'habiller et de se coiffer, et un même air décidé et « qui n'a pas peur », — mais sont-elles les sœurs Mahon?

Dans le salon de Mahon, sœurs, où on l'a fait entrer avec sa maman, Jaboune a eu

d'abord cette désillusion de chercher des yeux, autour de lui, mais sans les trouver, les joyeuses petites ouvrières des déjeuners de la rue Royale.

Par exemple, ces jolies personnes qui étaient là, si étrangement vêtues d'un fourreau de satin noir, n'aurait-on pas cru tout à fait qu'elles s'apprêtaient à faire des tours, précisément, comme les sœurs Franzi, du Nouveau-Cirque!

Mais ce n'étaient pas non plus, pourtant, les fameuses, les mystérieuses, les insaisissables et déconcertantes sœurs Mahon...

Non, il paraît que Mahon, sœurs, n'est autre que ce grand monsieur mince, à la barbe blonde un peu trop longue, mais si admirablement peignée, qui, après avoir honoré Jaboune d'une sèche petite tape sur la joue, et d'un distrait : « Bonjour, jeune homme! » (comme il eût dit d'ailleurs : « Qu'est-ce que vous faites là?») a entamé avec la maman de Jaboune une conversation d'une importance telle que le pauvre Jaboune a tout de suite compris que sa maman était

bien gentille, mais que certainement elle ne songerait plus à le consulter, et que ce devait être tout juste si elle se souvenait qu'elle l'avait amené avec elle...

On avait fait venir une dame avec des étoffes, une dame « genre Moutot », — car c'est la chose qui paraît inexplicable et monstrueuse, qu'en de pareils endroits, « temples du goût et de la mode », et où l'on habille si joliment, si délicieusement, disons le mot, si « alluralement » de jolies dames comme la maman de Jaboune, les personnes mêmes qui contribuent à guider le goût, à diriger la mode, ces véritables fées, puisqu'il est entendu que les fées ont quitté maintenant les forêts enchantées pour élire des demeures plus rapprochées de la place Vendôme, ces fées modernes, les dernières fées, réservent pour leurs clientes les robes couleur de jour et les robes couleur d'aurore, et conservent le plus souvent par devers elles, et pour leurs besoins propres, une prédilection singulière et jalouse pour le « genre Moutot ».

Cependant Jaboune s'est diverti un moment à constater que cette dame « genre Moutot », pour se tenir prête à indiquer aussitôt, sur les draperies apportées, les « mouvements » que l'inspiration allait faire jaillir de l'admirable barbe de Mahon, sœurs, la dame « genre Moutot » avait des épingles plein la bouche.

Et comme c'est un phénomène bien connu de Jaboune que les personnes qui avalent des épingles, — et quand on a ainsi constamment des épingles plein la bouche, on finit toujours fatalement, n'est-ce pas, par en avaler, — les épingles ainsi avalées se fraient un passage et sortent par où elles peuvent, et principalement par le bout des doigts : alors Jaboune fixait avec une vive insistance et une très grande curiosité le bout des doigts de la dame aux épingles, dans l'espoir qu'il allait sans doute voir une épingle, ou mieux plusieurs épingles, sortir tout à coup; et, entre parenthèses, il n'eût pas été fâché d'apprendre, à cette occasion, ce que l'on avait négligé de lui dire, si ces épingles

sortaient des doigts la tête la première, ou par la pointe...

Mais les épingles se sont obstinées à ne pas sortir, lassant, décidément, la patience observatrice de Jaboune ; et, puisque personne ne faisait attention à lui, et que sa maman, en particulier, était bien trop occupée entre Mahon, sœurs, la dame « genre Moutot » et une demoiselle en satin noir, Jaboune, qui s'ennuyait, et que tenaillait, en outre, l'âpre curiosité de découvrir où Mahon, sans doute, cachait ses sœurs, Jaboune a quitté le salon discrètement, il a poussé une porte, il a grimpé un escalier, poussé une autre porte, et voici qu'il s'est trouvé dans le vaste atelier tout bourdonnant et rempli d'ouvrières, — des petites ouvrières que Jaboune ne connaît pas, ce qui n'a pas empêché que, tout de suite, il les a reconnues : oui, ce sont elles, ce sont bien elles, avec qui il aurait tant envie de déjeuner gaîment dans les pâtisseries de la rue Royale, dans les charcuteries du faubourg Saint-Honoré !...

Au bruit de la porte ouverte, les têtes penchées sur l'ouvrage se sont levées brusquement, et, devant tous ces jeunes et hardis visages maintenant tournés vers lui, Jaboune demeure un peu décontenancé, sur le seuil, son béret à la main, et murmure :

— Je vous demande bien pardon, Mesdemoiselles!... Bonsoir, Mesdemoiselles!

Et déjà il serait parti...

Mais une grande rousse, près de la porte, l'a retenu, et l'attire :

— Voulez-vous bien ne pas vous sauver comme ça ? Est-ce qu'on vous fait peur? Comment vous appelez-vous?

— Je m'appelle Jacques, mais on m'appelle Jaboune...

— Jaboune! Voilà un joli nom : vive Jaboune! — a crié une apprentie, à peine plus grande que Jaboune, ma foi, et si comique avec son air, pourtant, déjà, de petite bonne femme...

Et après elle, ce sont toutes les ouvrières qui ont répété : « Vive Jaboune! » — et Jaboune, un peu surpris, tout de même, un

peu ahuri d'un tel succès auquel il ne s'attendait guère, Jaboune passe, de bras en bras, d'un bout à l'autre de l'atelier :

— Je vous présente mon fiancé!... a commencé par déclarer effrontément l'apprentie.

Et Jaboune a rougi très fort, et il trouve qu'elle exagère, il s'est senti mécontent, d'abord, gêné, mal à l'aise, on s'occupe décidément un peu trop de lui, et il voudrait bien s'en aller...

Mais, — ploc! ploc! — la même effrontée lui a posé deux gros baisers sur les joues, et c'est maintenant tout l'atelier qui l'embrasse, et, chose singulière, Jaboune a été bien souvent embrassé, parbleu ! et pas seulement par sa maman, pas seulement par des gens de sa famille, par d'autres dames, par des tas de dames... Eh bien! même quand c'était Mme Talvannes, sa grande amie Mme Talvannes, il ne se souvient pas d'avoir jamais été embrassé comme ça, oui vraiment, « ça lui fait » tout drôle, et c'est lui, à son tour, qui embrasse, qui embrasse, et il se rend seulement et tout au plus compte

qu'il ne sait plus au juste ce qu'il fait...

— Crois-tu qu'il est mignon!... Crois-tu qu'il est bijou!...

— Celui-là, quand il aura dix ans de plus!... a murmuré la grande rousse.

— Et quels yeux! — toujours ses yeux, ses yeux qui plaisaient tant à Mme Talvannes...

C'est que les yeux, ce ne sont pas des yeux de petit garçon, les yeux, ça n'a pas d'âge...

— De vrais yeux de femme!... — elles disent cela, naturellement, parce qu'elles sont femmes : mais ce qui les attire, dans les yeux de Jaboune, et qui les surprend étrangement et les charme, c'est que ce sont de beaux yeux tout simplement, et les mêmes yeux qu'il aura plus tard, quand ce sera sérieux, quand il aura l'âge d'homme...

— De vrais yeux de femme!...

Et, soudain, toutes ont eu la même pensée qu'il serait délicieux, ce gosse, habillé en femme, oh! oui, tellement plus délicieux que quelque baronne Moutot, leur cliente...

La grande rousse, d'autorité, a pris Jaboune

sur ses genoux, d'autres, autour de lui, s'empressent, — et ce ne serait pas la peine que Jaboune fût avec des fées, si, de leurs doigts de fées, avec le premier bout d'étoffe venu qu'elles avaient là, sous la main, avec le corsage « en train », dont elles lui ont aussitôt passé les manches, elles n'improvisaient sur lui, industrieuses et ravies, une toilette aussi allurale que la plus allurale des toilettes de Mahon, sœurs...

Et savez-vous que notre Jaboune, maintenant, se laisse bel et bien faire, avec, seulement, des petits rires énervés, mais de plaisir, quand il se sentait un peu chatouillé par la molle caresse des étoffes soyeuses...

Il a perdu conscience de l'endroit, de l'heure, c'est bien cela, il est chez les fées, — et il regarde au loin, devant lui, les yeux vagues, tout au fond de l'atelier...

Et c'est là que, machinalement, son regard s'est arrêté tout à coup sur la seule ouvrière qui ne se soit pas approchée pour lui faire

fête, et qui est demeurée assise à sa place, tout au fond, près de la fenêtre ; à son tour, elle, comme elle le regarde...

Et puis elle s'est levée, et elle le regarde toujours, fixement, éperdument ; personne ne fait attention à elle, on est tout à Jaboune ; personne ne la voit, que Jaboune...

Et puis elle s'est approchée de la fenêtre, et puis, tout doucement, elle l'a ouverte, et puis, tout doucement, elle a enjambé, — et puis...

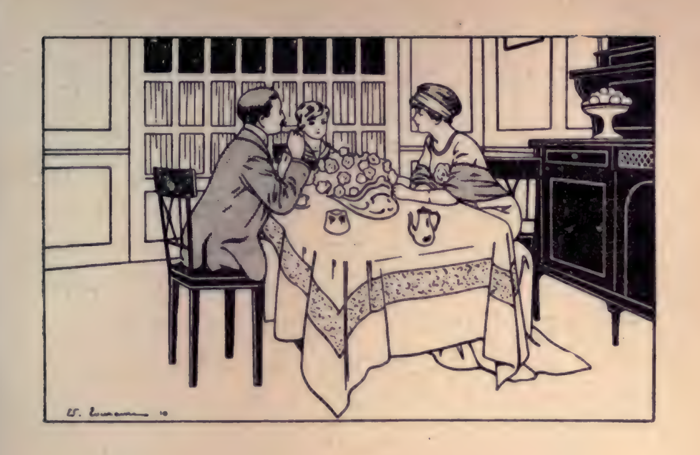
Et puis Jaboune ne sait plus rien, il n'a plus rien vu, il a entendu seulement un grand cri, il aurait voulu crier aussi, mais le son s'est arrêté dans sa gorge, et il n'a pu que tendre ses petits bras vers la fenêtre, dans un geste d'horreur et de détresse...

Et maintenant, au milieu du brouhaha, ce sont des mots qu'il distingue à peine, — *plaquée*, *grossesse*, *avortement*, — et qu'il ne comprend pas du tout ; la voix, aussi, qu'il reconnaît, de « Mahon, sœurs », Mahon,

sœurs, qui déplore surtout le procédé de mauvais ton, qui appréhende le préjudice du scandale, et maugrée que ça ne s'est jamais vu, que ces choses-là ne se font pas dans une maison distinguée, honorable, et que tant qu'à faire, la colonne Vendôme n'était pas si loin...

Cependant la maman, bouleversée, a retrouvé Jaboune qu'elle serre dans ses bras, — a-t-il dû avoir peur ! — qu'elle serre dans ses bras, bien fort : « Mon petit, mon cher petit!... » — comme si un malheur, d'où qu'il vienne chaque fois qu'il passe, vous disait toujours : « Je suis là ! » — et qu'il les eût frôlés tous deux...

Pauvres fées, pourtant!... C'est donc seulement dans les livres que leurs histoires finissent toujours bien?...



IX

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Parce qu'on ne manquait pas de le lui répéter chaque fois qu'il avait un de ces brusques désespoirs d'enfant, auxquels, sous prétexte que le motif en est futile, on refuse, à tort, d'attacher l'importance d'un chagrin sérieux, d'une tristesse vraie, — parce que, chaque fois qu'il se désolait d'un jouet cassé, d'une promenade manquée, d'une leçon trop dif-

ficile à apprendre, d'une tache d'encre qui « ne veut pas » s'en aller, ou encore lorsqu'il était tombé, et que ce n'était pas grave, sans doute, mais qu'enfin, tout de même, il avait un noir au genou ou une bosse au front, — ou encore lorsqu'il s'était brûlé avec son potage, ou qu'il fallait avaler, d'un trait, une cuillerée de quelque chose d'amer dont, seuls, les médecins, — on voit bien qu'ils ne sont pas dans la cuiller ! — affirment toujours (qu'est-ce qu'ils risquent)? que « ça se prend très facilement et que, d'ailleurs, c'est excellent », — parce que jamais on ne manqua de lui répéter, à chacune de ces occasions, qu' « il ne s'en souviendrait pas le jour de ses noces », — le *jour de ses noces* occupe, dans l'esprit de Jaboune, une place singulière et prépondérante.

Oh ! il sait bien que ce ne sera pas demain, le jour de ses noces, et l'éloignement, et la date incertaine, ne font d'ailleurs qu'ajouter au mystérieux attrait de ce fameux jour.

Mais ce n'est pas sans impatience qu'il attend d'être « nubile » ; parce que le premier

point aussi, paraît-il, pour se marier, c'est qu'on soit « nubile ».

Il tient le renseignement de Mlle Andorre elle-même, à qui il avait précisément répondu de façon assez impertinente, alors qu'elle le menaçait d'une mauvaise note pour son obstination, en dépit d'observations répétées, à se balancer constamment sur sa chaise pendant la leçon,— Jaboune avait, à son tour, répondu, avec légèreté, qu' « elle pouvait bien lui donner des mauvaises notes et qu'il *ne s'en souviendrait certainement plus le jour de ses noces* », — et Mlle Andorre irritée, mais toujours, malgré tout, un peu pédante, avait répliqué que, pour parler de la sorte, il faudrait, au moins, qu'il fût « nubile ».

Jaboune voudrait bien être nubile le plus tôt possible, mais qu'est-ce qu'il y a à faire pour cela ? — et ce n'est pas le moment de le demander à Mlle Andorre...

D'abord, et elle, Mlle Andorre, elle n'est donc pas nubile, qu'elle ne l'a jamais vu

luire, le jour de ses noces, qu'elle ne s'est jamais mariée ?

Mais si Mlle Andorre n'est pas nubile, comme, pourtant, elle est très savante, c'est que c'est une chose, sans doute, qui ne doit pas s'apprendre dans les livres : alors, quoi ?

Est-ce que c'est un métier, d'être nubile ?

Est-ce que l'on devient nubile comme on achète une charge d'agent de change, comme on est nommé député ou comme on sort de l'École Polytechnique ?

En tous cas, et puisque, avant tout, c'est cela qui apparaît le plus nécessaire, et le point décisif, *être nubile*, Jaboune est bien décidé à y consacrer tout son effort.

Aussi, quand il est arrivé qu'on l'interrogeait sur ses ambitions, sur ses rêves d'avenir, sur le genre d'existence qu'il comptait mener, sur la carrière qu'il lui plairait d'entreprendre, Jaboune n'a pas eu l'ombre d'une hésitation, et c'est très résolument, très nettement aussi, qu'il a affirmé son choix et ses préférences :

— Moi, ce que je veux être, *je veux être nubile.*

Mais Ketty est mieux informée : autrement, serait-ce la peine de suivre le cours des demoiselles Cambrone ?

Et c'est Ketty qui a appris à Jaboune qu'il aurait beau faire et beau s'y appliquer, elle serait nubile avant lui, de même que toutes les filles, d'ailleurs, sont nubiles avant les garçons, que c'était une loi, et qu'à quinze ans, elle, Ketty, serait nubile, tandis que, lui, Jaboune, il devait y renoncer avant dix-huit ans.

Si Ketty a dit vrai, si vraiment c'est une loi, il faut convenir que la loi est bien mal faite, et Jaboune enrage, et Ketty l'excite :

— Je serai nubile avant toi !... Je serai nubile avant toi !...

Cependant que Jaboune court après elle, pour la faire taire...

Mais, même s'il l'attrape, même s'il parvient à la faire taire, en effet, ou bien en la

pinçant très fort ou bien en menaçant de la décoiffer toute, ce n'est pas cela, n'est-ce pas? qui le rendra nubile plus vite, ce n'est pas cela qui modifiera la loi!

Il n'y a que le chef de l'État qui puisse, sur ce point, modifier la loi, qui puisse accorder les « dispenses nécessaires », et permettre que Jaboune soit nubile avant dix-huit ans : la question, comme on voit, a été étudiée à fond au cours des demoiselles Cambrone, et Ketty daigne, pour le calmer, et aussi pour qu'il laisse ses cheveux tranquilles, Ketty daigne offrir à Jaboune l'espoir consolant d'un recours toujours possible auprès du chef de l'État.

Mais Jaboune ne témoigne à Ketty aucune gratitude pour son attention bienveillante; avec ça qu'il ne savait pas qu'elle mentait, parbleu! quand elle voulait lui faire croire qu'un garçon n'était pas nubile avant une fille!...

C'est-à-dire que, naturellement, comme les filles ne sont jamais bonnes à rien, et qu'il faut toujours que ce soient les garçons qui

les nourrissent, alors le chef de l'État veut être sûr, quand un garçon se marie, qu'il est en mesure de gagner l'argent du ménage, — et de le gagner lui-même, bien entendu, sans plus être forcé de le demander à son papa, à sa maman, ou à sa grand'mère...

Et il est possible que la majorité des garçons soient incapables de gagner l'argent eux-mêmes avant dix-huit ans ; mais Jaboune a un moyen pour être riche quand il voudra, et par conséquent, s'il lui plaisait de se marier demain, il n'aurait qu'à aller le dire au chef de l'État, son moyen, et le chef de l'État s'empresserait de le nommer nubile tout de suite...

Ketty affecte de demeurer sceptique :

— Je le connais ton moyen !... Tu vendrais ta collection de timbres?

— Je vendrais ma collection de timbres, si je veux ! Elle vaut trois cent soixante-quatorze francs, d'abord, ma collection de timbres ! J'ai fait le compte, avec les prix du dernier catalogue, le catalogue officiel de la Bourse, ainsi !... Toi, tu n'as peut-être pas trois cent

soixante-quatorze francs, ma petite, — et dix-sept francs dans ma tirelire, ma petite, dix-sept francs qui me restent, sans compter ce qu'on va bientôt me donner encore pour ma fête. Mais, va, je sais bien que ce n'est pas assez pour nourrir une femme, et pour lui payer des toilettes, et des beaux bijoux, ma petite, et le théâtre, et les voyages, et tout, enfin, quoi, pour être nubile... Seulement, voilà, moi, j'ai mon moyen...

Et c'est le tour de Ketty de hausser les épaules, à la façon de Jaboune, et d'être, au fond, très dépitée, tandis que Jaboune saute autour d'elle, en psalmodiant avec insistance et sur un rythme particulièrement monotone et agaçant :

— J'ai un bon moyen, — tu n'en sauras rien, — tu n'en sauras rien, — j'ai un bon moyen !...

Car Jaboune n'est jamais si content que lorsqu'il peut donner à toutes les manifestations de sa pensée une forme rythmique...

— *J'ai un bon moyen, — tu n'en sauras rien !...*

Le moyen de Jaboune, c'est d'inventer un aéroplane, parce que, par le temps qui court, et tout le monde vous le dira, il n'y a pas de meilleur moyen, ni plus rapide, pour devenir millionnaire...

Et ce n'est pas seulement à tout le monde, en effet, que Jaboune l'a entendu dire, mais à son papa qui, combien de fois, à table, a répété que la fortune allait nécessairement et irait de plus en plus aux inventeurs et aux constructeurs de moteurs nouveaux, et que l'avenir était à eux.

Or ce qui, dans tout ceci, a particulièrement frappé Jaboune, c'est que son papa ajoutait que les plus grands inventeurs n'étaient pas les plus grands savants, et que l'aviation, après l'automobilisme, était en train d'enrichir et de couvrir de gloire des gens qui, peut-être, mettaient à peine l'orthographe.

Vous pensez si Jaboune a dressé l'oreille : la façon dont il « accorde » les participes n'est-elle point précisément, entre Mlle Andorre et lui, un sujet de désaccord constant ?

Alors si, pour être un aviateur célèbre, il suffit de ne point mettre l'orthographe, — ah ! ça, par exemple, c'est papa qui l'a dit! — Jaboune, à n'en point douter, manifeste pour l'aviation des dispositions extraordinaires...

Donc, voilà qui est décidé une fois pour toutes : entre l'orthographe et l'aviation, Jaboune n'hésite pas ; d'abord à quoi cela mène-t-il, l'orthographe ? à quoi cela a-t-il mené Mlle Andorre, qui donne des leçons d'orthographe, et qui n'a même pas pu arriver à être nubile !...

Et Jaboune, maintenant, passe son temps à combiner et à dessiner des appareils et des moteurs, dans les marges de ses cahiers tout remplis de ce que Mlle Andorre appelle des « gribouillages »...

— Jaboune, vos cahiers sont dégoûtants ! Vous arrachez les pages, vous fourrez partout des gribouillages incompréhensibles...

Gribouillages... Va donc, marchande d'orthographe, va donc, femme pas même nubile !...

Les gribouillages de Jaboune s'égalent aux

épures les plus soigneusement étudiées et les plus savantes, et c'est par eux qu'il compte bien, un jour prochain, affirmer son génie inventif.

Très sagement, raisonnablement, il a commencé par s'appliquer à imaginer une « forme d'automobile », parce qu'il a estimé qu'avant de s'élancer à la conquête des airs, le constructeur ingénieux, sérieux et pratique, devait établir d'abord ce qu'il était capable de faire simplement sur les routes, sans quitter le sol, pour qu'on ne l'accusât pas de vouloir se montrer, tout de suite, imprudent, fanfaron, trop ambitieux...

Et après beaucoup de « gribouillages », c'est-à-dire après de consciencieux essais, et de nombreuses méditations, car il ne veut rien laisser au hasard, et ne s'embarque pas à la légère, Jaboune s'est arrêté à cette description, dont il n'est pas médiocrement fier, on le comprendra, et qui lui paraît définitive :

FORME D'UNE AUTOMOBILE

Dans le machin long qui est par devant, on place une chaudière remplie d'eau. La vapeur passe dans un tuyau, et se comprime dans une petite case. La vapeur ressort encore dans des tuyaux, où, au bout, est placée une roue percée par un trou. La vapeur, pour passer par le trou, fait tourner la roue qui est attachée à une courroie qui fait tourner les roues de la voiture. Le guidon correspond aux roues.

Pour mettre en mouvement, on allume le feu (sous la chaudière).

Pour ralentir, on appuie sur un bouton qui fait boucher les tuyaux.

Pour arrêter complètement, on éteint le feu ou on retire l'eau de la chaudière.

L'appareil s'appelle Jabounoroule ou Jabouroule.

Mais, je vous l'ai dit, si consciencieusement qu'il ait été étudié, établi, agencé, et

quelque satisfaisant que, sans fausse modestie, il lui paraisse, le *Jabounoroule*, ou *Jabouroule*, ne saurait constituer pour Jaboune autre chose qu'une étape, une simple étape, dans sa carrière d'inventeur-constructeur.

L'intérêt est tout entier aux aéroplanes, et c'est aux aéroplanes que Jaboune entend bien se consacrer de préférence, aussitôt que l'état de ses travaux lui permettra d'aborder la construction de ce genre de machines nécessairement plus délicates, mais tellement plus passionnantes !...

Jaboune, d'ailleurs, n'a pas perdu son temps ; et le voici déjà à la tête de deux projets d'aéroplanes, — le *Jabounivole* ou *Jabovole n°* 1 et le *Jabounivole* ou *Jabovole n°* 2, dont le détail s'expose comme suit :

JABOVOLE N° 1

1° *Une chaise de paille.*

2° *Un élastique de* 0m,80 *de longueur environ.*

3° *Bâton servant de guidon, enfoncé dans*

une planche, et, quand on fait tourner le bâton, cela fait tourner la planche.

4° *Une hélice accrochée après le caoutchouc (ou élastique).*

5° *On attache le caoutchouc après la chaise, on tourne pendant longtemps, puis on s'assied, on lâche, — et l'aéroplane s'élève gracieusement dans les airs.*

JABOVOLE N° 2

1° *Une caisse.*

2° *Accrochez après la caisse un tuyau creux, recourbé, et ouvert dans le bout.*

3° *Mettez un élastique dans le tuyau et attachez après une hélice qui sort par le trou du haut.*

4° *Un bâton, qui traverse la caisse, et qui est enfoncé dans une planche : quand on fait tourner le bâton, on fait tourner la planche et l'aéroplane va du côté où on a tourné.*

5° *Même système de mise en marche que pour le Jabovole n° 1.*

On voit que Jaboune ne se vantait pas lorsqu'il affirmait à Ketty qu'il avait un moyen, un bon moyen, de faire fortune, et, par conséquent, de se faire, séance tenante, proclamer nubile par le chef de l'État : ne lui suffirait-il pas, en effet, de porter à la connaissance du chef de l'État les merveilleux secrets des *Jabovoles* 1 *et* 2, sans compter le *Jabounoroule ?*... Ce n'est donc pas un moyen, c'est trois moyens qu'il a, Jaboune, de se montrer apte aux plus grands desseins, et prêt pour les plus hautes destinées...

Seulement Jaboune n'est pas un « enfant » ; il ne se dissimule pas qu'il n'est si belle invention qui n'ait besoin, d'abord, d'être mise en œuvre ; et tant que le *Jabounoroule* demeurera sur le papier, et aussi les deux *Jabovoles* ou *Jabounivoles*, il n'y aura rien à en espérer, rien à en tirer, et le génie de Jaboune restera dans l'ombre.

Qui voudra, qui saura comprendre la réelle valeur des *Jabovoles* et du *Jabouroule*, qui

témoignera suffisamment de confiance à Jaboune pour le placer à même de faire exécuter ses mécanismes, et d'en expérimenter toute la valeur ?

Car ce n'est pas Jaboune tout seul, bien entendu, qui pourra rassembler les éléments d'un *Jabovole :* tenez, rien que les 80 centimètres d'élastique, croyez-vous que cela soit si commode à trouver ?

Et puis quoi, ce n'est pas affaire à l'inventeur : il est le cerveau qui crée, il n'est pas le bras qui exécute, et on doit le lui procurer...

Vous me direz : « Pourquoi Jaboune ne s'adresse-t-il pas à son papa ? »

Comme s'il n'était pas notoire que les papas n'entendent jamais rien aux inventions de leurs petits garçons, et, bien pis, ne les accueillent, en général, qu'avec des ironies et des rebuffades !

Lisez les récits des « enfances célèbres » et vous ne manquerez pas de faire cette constatation attristante, que la plupart de ces célèbres enfants avaient eu les débuts de leur

carrière entravés et contrecarrés par des parents défiants et aveugles.

Non ! Jaboune, pour ses inventions, n'attend rien des encouragements ni de l'initiative de sa famille : en fait d'encouragements, vous verriez que son père ne trouverait rien de mieux que de lui conseiller d'apprendre, de préférence, ses « verbes irréguliers », et de ne plus déchirer les pages de ses cahiers, de ne plus surtout les couvrir de ces « gribouillages » dont se plaint amèrement Mlle Andorre !... Merci bien !...

Un instant, Jaboune a songé à prendre plutôt pour confident Gaspard, le valet de chambre, qui est un garçon actif, intelligent, débrouillard, susceptible de le comprendre, celui-là, d'aller de l'avant...

Jaboune avait eu l'occasion déjà de lui en toucher deux mots lorsqu'il voulait construire lui-même un *Jabovole n° 2* et qu'il s'enquérait d'une caisse, — Gaspard lui en avait procuré une fort convenable, une grande caisse à bouteilles d'eau minérale, qu'il était allé chercher tout exprès à la cave,

très complaisamment, et c'est encore Gaspard qui, pour le même *Jabovole*, s'était mis également en quête, vainement, cette fois, il est vrai, mais toujours avec une égale complaisance, d'un « tuyau creux recourbé, et ouvert dans le bout »...

Mais tout de même, Jaboune n'est pas assez sûr de Gaspard, — avec les domestiques, par le temps qui court, sait-on jamais ? — pour lui confier un secret de cette importance : et s'il allait, en effet, lui « chiper » ses inventions, et en garder pour lui, ça s'est vu, tout le bénéfice ?

Et puis, quoi? Ce n'est toujours pas Gaspard qui dispose des moyens d'action nécessaires pour mettre ces inventions en œuvre, en valeur, comme il le faudrait, c'est-à-dire avec le premier argent indispensable, et la réclame, et les relations...

Et Jaboune se désespère à penser que la moindre entreprise, quand on n'est qu'un petit garçon, se hérisse aussitôt de difficultés insurmontables, et que ce serait pourtant, on en conviendra, une chose douloureuse et

inique, que d'avoir, à huit ans et demi, inventé un *Jabouroule* et deux *Jabovoles*, et de ne pouvoir seulement pas en profiter, précisément parce qu'on a huit ans et demi...

C'est quand il était plongé dans ses réflexions décourageantes et déplorables que cette annonce, au beau milieu du journal qui traînait sur la table, cette annonce, tout à coup, est tombée sous les yeux de Jaboune, où il était dit qu'un PHILANTHROPE « disposant de capitaux importants, s'intéresserait à toute affaire industrielle ou autre », et consentait des « prêts et avances aux commerçants, fabricants, inventeurs », — oui, il y avait bien *inventeurs*, et « inventeurs » se détachait même en lettres capitales, INVENTEURS, au même titre que PHILANTHROPE, et que cette promesse d'ARGENT TOUT DE SUITE qui complétait l'annonce, avec l'adresse du philanthrope :

MONSIEUR ALEXIS, 313, RUE D'ABOUKIR.

Vous pensez bien que Jaboune n'a eu garde de négliger un avertissement aussi opportun et providentiel, et, le jour même, il écrivait à M. Alexis l'état actuel du *Jabouroule* et des deux *Jabovoles*, sans omettre de joindre à sa lettre, ainsi que cela était recommandé, la somme de « un franc en timbres-poste », pour « réponse, frais d'étude et correspondance ».

Et, sans doute, Jaboune ne se dissimule pas que, lorsque la réponse du philanthrope lui parviendra, lorsque le facteur viendra dire qu'il y a une lettre recommandée, chargée même, probablement, pour lui, Jaboune, — oui, il ne se dissimule pas que l'évènement soulèvera quelque émotion dans sa famille, qu'on l'interrogera, que, sans la moindre discrétion, son papa ouvrira la lettre, et qu'il faudra que Jaboune explique...

Mais les termes de cette lettre, et l'envoi d'argent que le philanthrope n'aura pas manqué d'y joindre, — *argent tout de suite*, — montreront bien que « c'est sérieux » et que Jaboune n'est plus le simple petit garçon, à qui l'on fait des remontrances, mais l'inven-

teur prodige et prodigieux dont un père ne saurait s'empêcher d'être fier : la réponse du philanthrope, ce sera, pour Jaboune, avec son premier pas vers la fortune, le commencement de la gloire.

Malheureusement, elle n'arrive pas vite, cette réponse du philanthrope ; deux jours, trois jours ont passé, durant lesquels Jaboune dissimulait avec peine une nervosité singulière, principalement aux heures du courrier.

Est-ce que, par hasard, le papa de Jaboune aurait reçu la lettre et ne voudrait pas le lui dire ? Non, c'est impossible, le papa de Jaboune ne ferait pas de ces choses-là...

Ou alors est-ce que c'est Jaboune, de qui la lettre ne serait point parvenue au philanthrope ?...

Il faudrait pouvoir aller le voir, ce philanthrope, et le lui demander ; mais aussi l'inventeur du *Jabounivole* ne risque-t-il point de perdre quelque peu de son prestige, lorsque le personnage qui, au numéro 313

de la rue d'Aboukir, dispense des capitaux importants, lorsque ce personnage constatera que le correspondant qui lui a proposé de l'intéresser à ses entreprises d'automobiles et d'aéroplanes, est un petit bonhomme de huit ans et demi?

Eh bien! Jaboune ne s'embarrassera pas pour si peu, il se fera passer pour son propre fils, voilà tout, et il déclarera, payant d'audace, que c'est son papa qui l'a envoyé pour demander à M. Alexis s'il avait bien reçu sa lettre, — son papa, l'inventeur du *Jabounivole*...

Cette difficulté ainsi aplanie, il en reste une seconde qui est de savoir comment Jaboune persuadera Linda ou Mlle Andorre de l'accompagner, 313, rue d'Aboukir : la rue d'Aboukir n'est pas, en effet, le but ordinaire de ses promenades...

Mais Linda lui doit une « discrétion » ; n'a-t-elle pas, l'autre semaine, traîné Jaboune du côté du faubourg Poissonnière pour voir une compatriote à elle qui arrivait d'Allemagne ?

On lui a, c'est entendu, en échange de son silence complaisant, fourré des tas de grosses pâtisseries dont la Fraülein apportait plein sa malle.

Mais ce n'est pas tout, et maintenant, si Linda ne veut pas que la maman de Jaboune connaisse l'excursion du faubourg Poissonnière, maintenant Jaboune exige qu'elle l'accompagne rue d'Aboukir, — 313, rue d'Aboukir, chez un marchand de timbres, explique-t-il, un marchand de timbres dont on lui a parlé à la Bourse, et qui liquide, dans des conditions exceptionnelles, une collection unique du Guatemala...

L'imprudente Linda a bien été forcée de se laisser convaincre, et voici Jaboune arrivé à ses fins, voici Jaboune chez la concierge de la rue d'Aboukir, et s'informant d'une voix qu'il voudrait assurée, mais qui tremble un peu, « si c'est bien ici que demeure, et à quel étage, M. Alexis ? »...

Mais la concierge n'a pas répondu ; elle n'est pas dans sa loge, la concierge ; à sa place il y a deux sergents de ville, et c'est l'un

d'eux qui, aussitôt, interpelle Jaboune :

— Et peut-on savoir, mon garçon, peut-on savoir ce que tu lui veux, à M. Alexis ?...

Pour le coup, Jaboune se trouble tout à fait :

— Moi... mais rien, Monsieur... c'est-à-dire... c'est mon papa... D'ailleurs, nous nous en allons, nous nous en allons...

Et Jaboune a pris la main de Linda et la tire vers la porte.

Mais l'autre agent s'interpose :

— Mais non, justement, vous n'allez pas vous en aller comme ça ; vous, Mademoiselle, répondez-nous ! Et d'abord, n'est-ce pas, donnez-nous vos noms et adresse ?...

Linda s'arrête, désemparée ; elle n'y comprend rien :

— Enfin, Monsieur, ce n'est donc pas ici qu'habite le marchand de timbres ?...

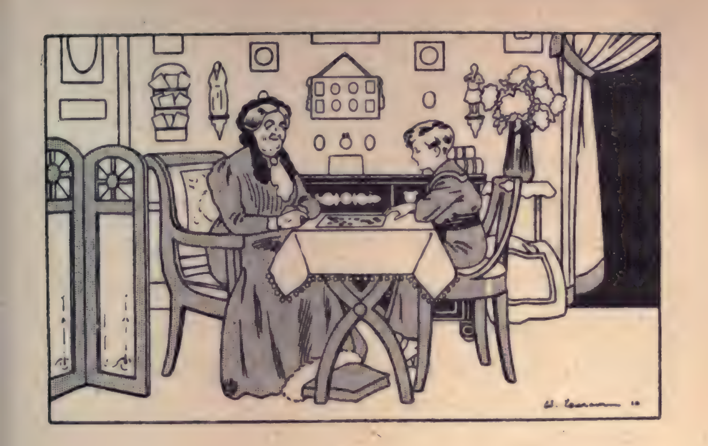
Cette fois, les agents s'impatientent :

— Le marchand de timbres ? Ah çà, ma petite, nous sommes polis ; alors il faudrait voir à ne pas chercher à vous ficher de nous...

Cette simple remarque porte à son comble

la stupeur de Linda et son désarroi ; et, comme il lui arrive toujours en pareil cas, lorsqu'un incident importun la bouleverse, lorsqu'elle est, soudain, très émue, elle ne trouve plus ses mots, elle s'embarrasse dans des phrases moitié françaises, moitié allemandes, — cependant que Jaboune, qui ne sait pas ce qui va arriver, qui a très peur et qui, depuis un moment, se contractait de toutes ses forces pour ne pas pleurer, Jaboune n'y peut plus résister et éclate en larmes...

— Enfin, tout ça, c'est très joli, dit le premier sergent de ville ; en attendant, asseyez-vous toujours là, et M. le commissaire vous interrogera et verra ce qu'il aura à faire, quand il aura fini de perquisitionner chez votre connaissance, le nommé Alexis, qui vient d'être conduit au dépôt, pour escroquerie et abus de confiance...



X

LE MÉDAILLON

Certes Jaboune aime bien sa vieille grand'-mère Amélie, mais elle lui inspire moins encore d'affection, peut-être, que d'orgueil.

La grand'mère Amélie, c'est plus exactement la grand'mère de sa maman, l'arrière-grand'-mère de Jaboune : et elle a quatre-vingt-sept ans, et l'on conviendra que c'est une circonstance qui n'est pas banale, et qui vaut bien

que l'on s'en montre fier, en effet, que d'avoir, dans sa famille, une vieille grand'mère de quatre-vingt-sept ans !...

Évidemment ce n'est pas aussi beau qu'une centenaire, mais enfin, c'est un commencement, et c'est le grand et secret espoir de Jaboune que sa grand'mère Amélie « ira bien jusqu'à cent ans », ou même, qui sait, les dépassera, et ainsi de suite, — car, somme toute, quand on est arrivé déjà à quatre-vingt-sept ans, il n'y a pas de raison pour que ça s'arrête...

Et c'est bien là-dessus que Jaboune compte, à part lui, c'est que ça ne s'arrêtera jamais, — comme lorsqu'on joue à rattraper une balle, et que l'on commence à la lancer en l'air, et qu'on l'a rattrapée une fois, deux fois, vingt fois, alors on s'imagine que, peut-être, ça va continuer ainsi, longtemps, toujours, sans plus jamais manquer, et que l'on est « parti » pour rattraper la balle des billions de fois, et des trillions, et des quatrillions...

Le seul ennui, c'est que ça soit si long, une année, — ça traîne, ça traîne...

Pour bien faire, il faudrait que, chaque matin, en se réveillant, on pût se dire : « La vieille grand'mère Amélie a encore une année de plus... Quatre-vingt-huit, —quatre-vingt-neuf, — quatre-vingt-dix... »

Oui, comme ça, ça vaudrait la peine, et ça serait vraiment intéressant...

Jaboune a bien essayé de compter l'âge de la grand'mère Amélie semaine par semaine, pour que ça aille plus vite. Mais d'abord il a eu une extrême déception à constater le peu de semaines que cela représente, en réalité, quatre-vingt-sept ans...

A vue de nez, avant de poser les chiffres, il se figurait, et, si on le lui avait demandé, il aurait certainement répondu, que sa vieille grand'mère Amélie avait déjà vécu cent mille semaines, au moins.

Et voici qu'en multipliant 87 par 52, — puisqu'il y a 52 semaines dans l'année, n'est-ce pas, Jaboune, et que Madame votre arrière-grand'mère a 87 ans, — Jaboune s'aperçoit que la vieille grand'mère Amélie n'a pas seulement cinq mille semaines, — ça n'est

pas possible !... — 4.524, exactement et après avoir fait la preuve par 9 !...

Alors, quel intérêt y aurait-il à noter, tous les dimanches, comme Jaboune s'était proposé de le faire, que la vieille grand'mère Amélie a 4.524 semaines, puis 4.525, puis 4.526... Non, comme cela, ça a presque l'air plus lent encore, — est-ce que ça se remarque : 4.527 semaines, — c'est insignifiant!...

Mais on aurait tort de croire, cependant, que la vieille grand'mère Amélie ne présente pour Jaboune que ce genre d'intérêt et d'attrait en quelque sorte mathématiques.

Et Jaboune est très sincère, et ce n'est pas du tout affectation ni flatterie, lorsqu'il lui déclare que c'est un de ses meilleurs plaisirs, quand on consent — Il va vous fatiguer, bonne maman, Jaboune est si turbulent, si insupportable !... — quand on consent à le laisser aller déjeuner chez elle.

D'abord, ce n'est pas vrai, Jaboune n'est ni turbulent, ni insupportable, chez sa vieille

grand'mère Amélie ; au contraire, il se montre là d'un raisonnable, d'un sérieux qui, presque, effarent la vieille dame.

La grand'mère Amélie n'avait eu qu'une fille, qui, elle-même, ne lui a donné qu'une petite-fille, la maman de Jaboune.

Jaboune, c'est le garçon, c'est l' « homme » de la famille, et l'on comprend que la grand'mère Amélie en a conçu pour lui, avec un faible particulier, une admiration attendrie.

Jaboune a parfaitement conscience de cette admiration qu'il inspire, et l'on sait que Jaboune, volontiers un peu poseur, n'est pas insensible aux hommages qui sont ainsi spontanément et ingénument rendus à sa « prodigieuse intelligence » et à sa science déconcertante et précoce :

— Cet enfant est surprenant !... s'exclame tout haut devant lui, à tout propos, en joignant les mains d'extase et un peu d'effroi, la bonne grand'mère Amélie.

Et Jaboune, sûr de toujours trouver en elle un public idolâtre, Jaboune s'applique et ne

néglige rien pour porter à son comble l'étonnement émerveillé de la vieille dame.

De vous à moi, je ne saurais cacher que les moyens employés par Jaboune ne sont pas toujours d'une correction irréprochable.

Je ne parle pas de l'autorité avec laquelle Jaboune raconte à sa grand'mère des histoires d'aéroplanes ou des histoires d'apaches, — il a remarqué, en effet, que les apaches et les aéroplanes sont les deux sujets de conversation qui apparaissent à la vieille dame comme les plus représentatifs du temps présent, ceux, par conséquent, qu'il lui semble le plus extraordinaire de voir aborder par Jaboune avec cette désinvolture : or, quand Jaboune va déjeuner chez sa grand'mère, il vient toujours de voir, comme par hasard, un aéroplane qui évoluait tranquillement au-dessus du jardin des Tuileries, — Oui, bonne maman, je l'ai vu comme je vous vois!... — et il indique comment était placée l'hélice, et que c'était un biplan, ou un monoplan, et que le moteur ronflait, de telle ou telle façon, et que ce devait être un moteur, par consé-

quent, de tant ou tant de chevaux, — et il emploie des termes techniques !...

Ou bien ce qu'il a « vu » encore, c'est un apache que l'on venait précisément d'arrêter au coin du pont de la Concorde, un apache qui voulait dévaliser un député, et qui avait un grand couteau, même qu'il avait laissé son couteau tomber par terre, et que c'est lui, Jaboune, qui l'a ramassé, et qui l'a donné à un sergent de ville...

Mais où Jaboune exagère un peu, et ce qui, je le répète, n'est sans doute pas très correct, c'est quand il déclame, devant sa grand'mère Amélie, des vers qu'il affirme avoir composés tout exprès pour elle.

Si Jaboune, en effet, cache autant qu'il le peut à son père et à sa mère ses travaux poétiques, parce qu'il n'est pas assez assuré qu'on les accueillera sans ironie, avec sa grand'mère il est tranquille, l'ironie n'habite point l'âme candide de la bonne dame, et il peut « y aller carrément ».

Il lui a fait seulement promettre qu'elle n'en dirait rien chez lui, que c'est un secret pour tous les deux, dont elle est doublement émue et touchée ; non qu'elle n'ait, cependant, pris un jour, à part, sa petite-fille, la maman de Jaboune, pour lui confier que « Jaboune travaille peut-être trop de la tête, et qu'elle a peur que ça ne le fatigue »...

Mais la maman de Jaboune l'a si catégoriquement rassurée, en lui donnant d'ailleurs, sur ce point, l'avis autorisé de M[lle] Andorre qui juge au contraire que « Jaboune a le travail très facile, et que si l'on peut craindre quelque chose, au contraire, c'est qu'il n'abuse de cette facilité pour ne pas travailler du tout, ou le moins possible », — la grand'mère Amélie peut donc savourer et admirer sans scrupules les « compositions » de son petit-fils.

Et Jaboune « y va carrément », comme je vous l'ai dit, d'autant plus que, maintenant, c'est un tarif établi, chaque poème nouveau lui est payé dix sous par sa grand'mère Amélie.

Oh ! dix sous, ça n'est pas énorme, je vous l'accorde, et Jaboune, non plus, ne trouve pas que ce soit énorme. Seulement, n'est-ce pas, la grand'mère Amélie est restée d'une époque où l'argent avait, sans doute, beaucoup plus de valeur que maintenant, et quand, par exemple, elle donne une pièce de vingt francs à Jaboune pour sa fête, et vingt francs pour son anniversaire, elle croit sincèrement que c'est une somme, — pauvre chère grand'-mère Amélie !

Un louis!

Certainement les petits garçons de son temps n'appelaient pas vingt francs un louis, comme Jaboune...

Mais quoi, un louis, c'est toujours vingt francs, et dix sous c'est toujours dix sous !

Et Jaboune ne manque jamais, quand il va chez sa grand'mère Amélie, de lui apporter un petit poème, un petit poème de dix sous.

Or il est arrivé qu'un jour, il s'était trouvé pris de court, et bien qu'en général son ins-

piration soit rapide, il n'avait eu le temps de rien composer du tout.

Alors, pour ne pas donner à sa grand'mère une marque de paresse ou de fatigue cérébrale, elle qui a toujours peur qu'il se fatigue, justement, — et pour les dix sous aussi, à ne le point celer, — Jaboune s'est avisé soudain que Mlle Andorre lui avait fait apprendre, la veille, dans son recueil de « morceaux choisis », un certain « Repos des Moissonneurs », dont l'auteur, le poète Porchat, encore que très célèbre évidemment, puisqu'on le citait dans les « Morceaux choisis », avait chance, peut-être, de n'être pas extrêmement familier à la grand'mère Amélie, — et puis, à quatre-vingt-sept ans, on ne doit pas se rappeler en détails toute l'œuvre du poète Porchat...

Et, ma foi, Jaboune, d'une voix d'abord un peu hésitante, mais qui se renforçait à mesure, a constaté que, décidément, la grand'mère n'établissait point de différence entre le Porchat et le Jaboune, — cyniquement, d'un bout à l'autre, Jaboune a présenté

comme siennes les strophes gracieuses du poète Porchat...

Et voilà-t-il pas que, non seulement la grand'mère ne s'est aperçue de rien, mais, bien au contraire, d'une façon toute particulière, elle a félicité Jaboune sur ce que ces vers-là traitaient d'abord d'un sujet plus relevé, plus poétique que ceux dont sa Muse toujours un peu hâtive se contentait généralement, — Jaboune met en vers n'importe quoi : tandis que ce « Repos des Moissonneurs »...

Et puis les vers de Jaboune ne s'astreignent que rarement, et au petit bonheur, aux règles de la métrique rigoureuse du consciencieux Porchat :

— Tu es très en progrès, mon petit Jaboune, très en progrès !...

Et la grand'mère Amélie, pour en témoigner, n'a pas hésité à payer vingt sous le « Repos des Moissonneurs »...

C'est peut-être affreux et honteux à penser, mais Jaboune a bel et bien empoché les vingt sous de grand'mère Amélie; et ce qu'il

y a de pire, c'est qu'à partir de ce jour-là, presque tous les « Morceaux choisis » y ont passé, à raison de vingt sous la pièce : c'est merveille à quel point le choix ingénieux des morceaux que l'on donne à apprendre à leurs petits-fils peut n'évoquer aucun souvenir dans la mémoire des grand'mères !...

Tout de même, le matin où Jaboune a annoncé à sa grand'mère qu'il avait composé une « Prière » à son intention, — une Prière, mon Jaboune, comme le Bon Dieu va être content !... — et qu'il a commencé, imperturbable :

> O Père qu'adore mon père
> Toi qu'on ne nomme qu'à genoux...

tout de même, cette fois, la grand'mère Amélie a légèrement « tiqué », si l'on peut s'exprimer ainsi pour une vieille dame de quatre-vingt-sept ans, — et, interrompant le poète :

— Mais, dis-moi, Jaboune, dis-moi ? Il me semble que je connais déjà ces vers-là ?...

Jaboune a un peu rougi, oh ! très peu, et, sans se démonter :

— Oui, c'est-à-dire que j'ai pris l'idée dans un livre, a-t-il répondu : et les vers, au lieu de les inventer tout à fait, je les ai seulement arrangés...

Puis il a ajouté légèrement :

— Bien entendu, comme ce n'est qu'un arrangement, *je ne veux pas* que vous me donniez vingt sous, grand'mère, — enfin vous me donnerez seulement ce que vous voudrez...

Après cela, il semble bien que Jaboune ait témoigné, quand on s'est mis à table, d'un entrain un peu forcé, d'une certaine exubérance un peu fictive...

Mais au bout d'un instant il n'y paraissait plus, toute contrainte s'était dissipée, et le petit malaise était oublié, tant on éprouve, aussitôt assis à la table de grand'-mère Amélie, une sensation de bien-être définitif et de complète béatitude.

Et ce n'est pas seulement en raison de ce phénomène bien connu que ce que l'on mange

chez les grand'mères, fût-ce exactement la même chose cependant (et pour cela, la maman de Jaboune est très stricte, très sévère, pas d'extra : — Badette, je vous recommande, n'est-ce pas, des œufs, des herbes cuites, sinon Jaboune serait malade, et je ne pourrais plus l'envoyer déjeuner chez vous !... — et vous pensez que Badette se garderait de désobéir, qui était déjà cuisinière chez grand'mère Amélie du temps que la maman de Jaboune avait précisément l'âge de Jaboune...) — eh bien ! est-ce que cela empêche que les œufs et les herbes cuites que l'on mange chez grand'mère Amélie soient tellement supérieurs aux œufs et aux herbes cuites que l'on vous sert partout ailleurs et, en particulier, dans votre maison !...

Et puis il y a ceci d'exquis et de rare, que, comme grand'mère Amélie suit, depuis des années, un régime tout à fait spécial, rien que des pâtes, et préparées d'une certaine façon, Jaboune a son déjeuner servi complètement à part, son menu à lui, — comme au restaurant !...

Enfin, pour doubler encore le charme du repas extraordinaire, c'est le surtout qui est toujours posé au milieu de la table, un lourd surtout d'argenterie avec, à l'intérieur, une boîte à musique qui joue la valse de *Giselle* !...

Ce n'est pas chez son papa que l'on voit, — et que l'on entend, — de telles merveilles, son papa qui n'admet rien, dans la salle à manger, qui ne vienne de Londres en droite ligne !...

Ah ! chez grand'mère Amélie, on ne sacrifie pas à ce style anglais ! Il y a notamment des verres et des carafes, — on a dû en casser quelquefois, depuis le temps, et pourtant la grand'mère Amélie a toujours les pareils, et les pareils ne se voient que là !... — ces verres et ces carafes, notoirement contemporains de Louis-Philippe, font l'admiration de Jaboune.

Et quand vient le dessert, Jaboune ne se lasse pas d'admirer encore le service que Benjamin, le vieux valet de chambre, mari de Badette, ne manque jamais de sortir à son intention, un service où des person-

nages et des paysages peints en couleurs violentes figurent des « devinettes » propres à exercer la perspicacité des convives : et c'est avec une satisfaction jamais blasée que, sur son assiette, toujours la même, Jaboune se plaira à reconnaître, dans l'improbable nuage de gauche, le bicorne et les moustaches du garde champêtre...

Il faut dire que la grand'mère Amélie était mariée à un excellent homme d'un mauvais goût définitif, et, ce mauvais goût, la grand'mère Amélie ne s'en est jamais départie, sans que l'on puisse prononcer si elle le partageait par piété conjugale, ou pour son personnel agrément...

Ce qui est certain, c'est que l'appartement de la grand'mère Amélie est encombré d'horreurs, et ce qui est non moins certain, c'est que Jaboune éprouve pour les pires de ces horreurs une prédilection sans bornes, — et combien ne déplore-t-il pas, en effet, que sa maman n'ait, dans son salon, rien de comparable, par exemple, aux deux Chinois de grand'mère Amélie, la paire de Chinois en

porcelaine, qui, au moindre mouvement, agitent en cadence la tête et les mains, et, raffinement suprême, tirent la langue...

Mais, évidemment, ce sont là de ces chefs-d'œuvre étonnants, qui ne sont plus dans le commerce, et que, ni pour or, ni pour argent, personne plus ne parviendrait à se procurer.

Et c'est bien ce caractère exceptionnel, unique, de tout ce qu'il voit chez la vieille grand'mère Amélie, c'est cela qui inspire à Jaboune son respect enthousiaste.

Rien, vous entendez bien, rien de ce que l'on trouve chez sa grand'mère ne saurait se trouver ailleurs.

Ainsi, les bonbons de réglisse, oui, même les bonbons de réglisse...

Jaboune est allé chez des épiciers, il est allé chez des confiseurs, — eh bien ! nulle part, il vous le dira, nulle part on n'a pu lui donner des bonbons de réglisse comparables à ceux qui sont enfermés dans le premier ti-

roir du petit coffret à secret de sa vieille grand'mère Amélie!...

Ah! ce coffret!...

Mais il existe ici des rites immuables, au sujet desquels il est indispensable de fournir quelques éclaircissements.

Un déjeuner chez grand'mère Amélie ne se termine jamais sans que, la grand'mère ayant fait à Benjamin un signe mystérieux, on n'apporte sur la table une bouteille d'« eau de noix », — tenez, une liqueur, encore, que je vous défie bien de déguster ailleurs que chez la grand'mère Amélie, ou, à supposer même que vous découvriez de l'eau de noix en quelque vétuste boutique, vous pouvez être assurés que ce ne sera pas de celle-là...

— Surtout, recommande alors la bonne dame à Benjamin, surtout Badette et vous, n'allez pas raconter cela à ma petite-fille, et toi, Jaboune, tu me promets de n'en rien dire à ta maman !...

Vous devez bien penser, d'ailleurs, que la maman de Jaboune n'ignore rien de cette clandestine orgie d'eau de noix, car, à huit

ans et demi, elle sablait déjà l'eau de noix de grand'mère Amélie avec les mêmes recommandations et dans le même mystère... Mais Jaboune qui, au fond, n'aime pas ça, et qui, même, s'il était absolument forcé d'en prendre, ferait sans doute la grimace, Jaboune n'apprécie vraiment l'eau de noix que pour cette assurance d'accomplir ainsi, et avec la complicité de sa grand'mère, quelque chose d'inaccoutumé et de défendu...

Après quoi, savourée la dernière goutte d'eau de noix, c'est alors que grand'mère Amélie demande à Jaboune « s'il consent à lui donner sa revanche aux dames »...

L'enjeu, ce sont les fameux bonbons de réglisse, excellent enjeu parce qu'il profite au perdant aussi bien qu'au gagnant : et comme la partie est toujours sérieuse, que la grand'-mère Amélie qui est une joueuse — une joueuse de dames, s'entend, — passionnée, (c'est elle qui a appris à Jaboune à jouer aux dames, et c'était peut-être autant pour elle que pour lui!...) — la joueuse passionnée qu'est grand'mère Amélie ne pourrait se con-

traindre à jouer mal, exprès, pour faire gagner Jaboune, — il se défend, d'ailleurs, Jaboune, et la grand'mère peut être fière de son élève: quand je vous disais que cet enfant est prodigieux!... — du moins qu'il gagne ou qu'il perde, les bonbons de réglisse apparaîtront toujours, soit comme gage de la victoire, soit en guise de consolation.

Mais il y a mieux encore, peut-être, que les bonbons eux-mêmes, c'est le coffret dans lequel ils sont enfermés, et quand, la partie terminée, grand'mère Amélie permet que l'on aille chercher le coffret dans son armoire, et qu'on le pose sur la table, et qu'elle donne la clé à Jaboune, pour qu'il puisse « tripoter » à loisir, — qu'est-ce qu'il peut exister de supérieur, je vous le demande, avec un bonbon de réglisse dans la bouche, un de ces bonbons inégalables et inégalés, — que peut-il exister de supérieur à l'agrément de « tripoter » en effet toutes ces reliques dont chaque tiroir du coffret est rempli, des rubans, un carnet de bal, des broches avec des miniatures, les décorations du grand-père, des daguerréotypes,

qui rappellent un peu les devinettes du service à dessert, car c'est seulement en les tournant et en les retournant d'une façon particulière et sous un certain angle, que l'on parvient à distinguer, non pas « où est le garde champêtre », mais où est le général, où la demoiselle en robe blanche à ceinture bleue, où le premier communiant avec son cierge, où le chanoine...

Tout cela n'est rien pourtant : le plus émouvant, c'est le médaillon doré, dont le fermoir est surmonté d'un petit aigle en émail, ce médaillon qu'une amie intime de l'impératrice, qui était aussi son amie intime, a donné à la grand'mère Amélie, et dans lequel il y a des cheveux du petit prince impérial !...

La grand'mère a confiance dans Jaboune, il a trop l'amour, qu'elle a su lui communiquer, de toutes ces chères vieilles choses, pour rien abîmer, et quand il arrive que, tandis qu'il « tripote », elle somnole légèrement, elle sait qu'elle peut dormir tranquille...

Hélas ! c'est pendant qu'elle était ainsi assoupie que le malheur est arrivé.

Jaboune avait ouvert le médaillon doré, et l'envie l'a pris d'en sortir les cheveux du petit prince pour en comparer de plus près la couleur avec les siens.

Mais à peine les avait-il touchés qu'ils sont, instantanément sous ses doigts, tombés en poussière...

Heureusement Jaboune a pu retenir son cri ; en une seconde, il a eu la vision du chagrin immense que causerait à sa vieille grand'mère la catastrophe irréparable, — elle en mourrait peut-être !... Et comme, plutôt que de la faire mourir, mieux valait encore, n'est-ce pas, essayer de la tromper, sans hésiter Jaboune a coupé une petite mèche de ses propres cheveux qu'il a glissés à la place des cheveux du prince impérial...

Quand sa grand'mère s'est éveillée, il a fait bonne contenance, et il a même pu terminer, — oh, avec bien des distractions, par exemple, — une dernière partie de dames.

Mais le secret était trop lourd et, aussitôt rentré chez lui, Jaboune s'est jeté dans les bras de sa maman pour lui avouer cette chose affreuse, et l'impie mais nécessaire subterfuge.

Et voici qu'à mesure que Jaboune lui contait l'horrible aventure, sa maman avait d'abord pincé les lèvres, puis, n'y pouvant tenir, s'était mise à rire tout à coup, à rire, et riait encore, sans s'arrêter...

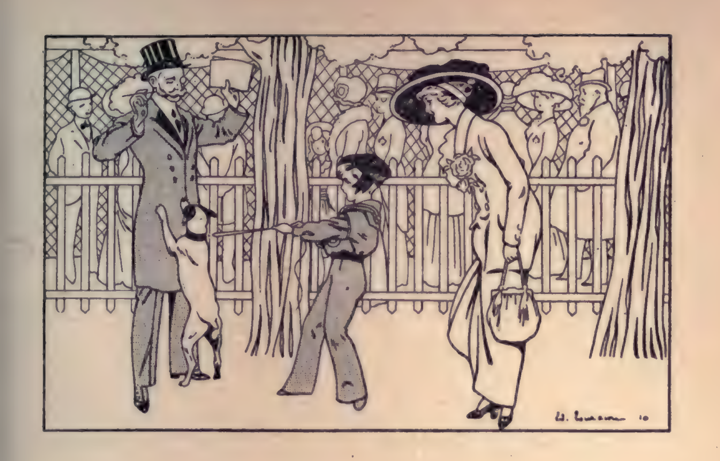
Et Jaboune apprenait enfin que ce qui venait de lui arriver, sa maman en avait fait autant vingt ans auparavant, exactement de même, — en sorte que les cheveux de Jaboune avaient tout simplement, dans le médaillon du petit prince impérial, remplacé les cheveux de la maman de Jaboune :

— Hein ! crois-tu, Jaboune, que c'est une chance que nous ayons les cheveux de la même couleur !...

Mais Jaboune, qui a tout de même ce poids en moins, et qui est bien content certes de

n'avoir commis aucun sacrilège, Jaboune s'attriste et s'inquiète, à songer que l'on puisse aussi aisément « tricher » avec le passé...

Et qui garantit alors que la grand'mère Amélie ne triche pas, elle aussi, — et peut-être qu'elle n'a pas du tout l'âge qu'elle dit, l'âge qu'on lui prête, — peut-être que Jaboune n'a jamais eu et n'aura jamais une vraie grand'mère, une grand'mère authentique, de quatre-vingt-sept ans?



XI

FLICK

Comme la baronne Moutot pénétrait dans le petit salon, des harmonies vagues, amorphes et fluides, qui parvenaient de la pièce voisine, l'ont arrêtée sur le seuil, une main à la poitrine, toute enthousiaste et palpitante :

— Ah ! ce Debussy !...

Il convient de remarquer que, pour la baronne Moutot, toute musique un peu étrange

et exceptionnelle, et qui « ne ressemble pas aux autres musiques », c'est-à-dire dont on ne saurait préciser tout de suite si c'est une valse lente ou le grand air de *Paillasse*, — il n'en faut pas davantage pour que la baronne Moutot proclame aussitôt, d'autorité, mystérieuse et pâmée, que « c'est du Debussy »... Pauvre Debussy !...

Ceci n'a pas laissé, d'abord, que d'inquiéter un peu la baronne, lorsqu'elle a vu la maman de Jaboune, qu'elle croyait surprendre à son piano penchée sur quelque partition étonnante et divine, — la maman de Jaboune, à qui l'on venait d'annoncer sa visite, qui entrait derrière elle dans le petit salon, et le piano cependant continuait à vibrer, à côté, des mêmes harmonies inattendues, sous les doigts de quel virtuose?...

Hélas ! ce n'étaient pas des doigts !...

Non moins intriguée, faut-il le dire, que la baronne Moutot elle-même, la maman de Jaboune a ouvert brusquement la porte du grand salon, et ce fut le spectacle le plus déconcertant de Jaboune et de son chien

Flick, Jaboune, très occupé, en effet, à donner à Flick sa première leçon de musique, et qui, pour cela, n'avait rien trouvé de mieux que de couvrir tout le clavier avec du sucre en poudre : alors, assez difficilement maintenu, au demeurant, par son maître, Flick promenait un museau diligent sur les touches d'ivoire, qu'il s'empressait à lécher, de-ci, de-là, d'une langue agile...

Il ne faudrait pas trop se hâter de conclure d'un genre d'exercices aussi inaccoutumé, auquel voilà Flick contraint à se livrer ainsi par l'ingénieux Jaboune, il n'en faudrait pas conclure trop vite et tout de go que Flick est un fox-terrier prodige, ni non plus un fox-terrier martyr.

Car Flick est, bien entendu, un fox-terrier ; sans quoi, serait-il le chien de Jaboune ?

Il n'y a que les fox-terriers pour avoir cette gaîté, cette jovialité, cette exubérance un peu hurluberlue, qui les désignent natu-

rellement et essentiellement comme compagnie aux jeunes garçons.

Jaboune ne serait pas Jaboune s'il n'avait pas un fox-terrier.

Il n'y a pas très longtemps, d'ailleurs, que Jaboune s'est si heureusement doublé, ou mieux, complété de Flick.

Les parents de Jaboune s'étaient, fort longtemps, montrés rebelles à cette sorte d'adjonction, sous prétexte que Jaboune, par lui-même et tout seul, était déjà suffisamment difficile à tenir, et faisait suffisamment de bruit, et que, lorsqu'il faudrait, en plus de Jaboune, supporter le surcroît d'un chien, la maison ne serait décidément plus tenable.

Mais le père de Jaboune a une tante, qui joue, dans la famille, un rôle important, de toute l'importance que son mari, de son vivant, a jouée dans la diplomatie; c'est la femme de « notre oncle l'ambassadeur »...

La femme de « notre oncle l'ambassadeur » a la passion des bêtes, elle appartient à cette catégorie de personnes qui « ne comprennent

pas » que l'on n'aime pas les animaux, et que l'on n'en ait pas toujours son appartement rempli ; elle considère notamment que les tristesses du régime que nous subissons sont dues, pour la plus grande part, à ce que la génération actuelle, toute occupée de « machines », se désaffectionne des chevaux, des chiens, des chats, et que, perdant peu à peu l'habitude d' « être bons avec les animaux », nous ne songeons plus à être bons avec les hommes.

Et elle a résolu de faire sur ce point l'éducation de son petit-neveu Jaboune et d'empêcher qu'il tombât dans ce travers du siècle.

Évidemment les théories de la femme de « notre oncle l'ambassadeur » ne laissent pas d'apparaître comme celles d'une vieille dame un peu fatiguée ; mais on ne va pas le lui dire, n'est-ce pas ? Et quand elle a annoncé, en grande cérémonie et comme une chose considérable, que, la prochaine fois que sa chienne Fricka ferait des petits, le plus beau serait pour Jaboune, on n'allait pas lui

répondre brutalement que c'était un cadeau dont on se passerait volontiers, et qu'elle pouvait bien le garder pour elle...

Simplement les parents de Jaboune firent alors, à part eux, les vœux les plus fervents pour la stérilité de Fricka.

Mais Fricka, si lourde et quasi impotente que l'aient rendue l'âge et l'excès de la félicité, Fricka continue à témoigner d'un tempérament sans retenue ; et, dans les délais les plus rapprochés, un coup de téléphone triomphal annonçait aux parents de Jaboune que l'heureuse promesse pourrait être réalisée et que leur famille ne tarderait pas à s'enrichir d'un jeune et brillant fox-terrier.

Tout au plus la « bonne tante » laissa-t-elle écouler le temps que Flick eût atteint sa majorité de chien qui ne tette plus sa mère.

Et un beau jour, avec mille recommandations, — Vous pouvez être tranquille, ma tante, il sera aussi bien soigné que chez vous, c'est tout dire !... — la protectrice des animaux venait solennellement elle-même

remettre à Jaboune son nouveau et précieux compagnon.

C'est un des traits du caractère de Jaboune que tout ce qui lui appartient emprunte généralement à cette circonstance de lui apparaître immédiatement comme ce que l'on peut, dans le genre, posséder de plus rare.

Jaboune a été très content qu'on lui donnât un chien, mais c'est surtout parce qu'il a envisagé aussitôt que ce chien allait devenir le plus extraordinaire entre les chiens.

Et d'abord, il a décidé que, pour commencer, il lui apprendrait à parler. En somme, ça ne doit pas être plus difficile d'apprendre à parler à des chiens qu'à des petits enfants : ils ont une bouche, des dents, une langue ; seulement on ne songe pas à leur montrer...

Et Jaboune, toute une matinée, a tenu Flick devant lui, et gravement, lentement, en s'appliquant, il prononçait « Pa-Pa ! » pour que Flick voie bien ce qu'il y avait à faire et fasse comme lui...

Par exemple, Jaboune n'a pas beaucoup de patience, ni d'esprit de suite ; au bout de deux à trois leçons, il ne lui a pas semblé que les progrès de Flick fussent assez rapides, il y a renoncé...

Mais il n'a pas renoncé à trouver le moyen de converser couramment avec Flick.

Il s'est dit simplement que comme lui, Jaboune, était l'aîné, et qu'il avait nécessairement une intelligence plus formée, il apprendrait sans doute plus facilement et plus rapidement à parler « chien », plutôt encore que Flick s'assimilât le langage de l'homme.

Et, avec une conscience et une application remarquables, Jaboune s'est mis à essayer toute une série de petits aboiements différents, en prenant bien soin de noter que, quand il faisait : « Ouâ, ouâ ! », par exemple, Flick, aussitôt, sautait à bas de la chaise où Jaboune l'avait installé : par conséquent, n'est-ce pas, « Ouâ, ouâ ! », en langage de chien, cela signifie : « Descends de ta chaise ! » ou « Descendez de votre chaise ! » — suivant

que l'on se tutoie ou non : mais à quoi bon s'embarrasser de ces nuances ?...

Malheureusement, quand Jaboune prononçait « Ouâ, ouâ ! » Flick s'empressait à répondre « Ouô ! ouô ! » — Je descends de ma chaise !... (probablement) la forme *ouâ*, étant impérative, et *ouô* désignant la première personne de l'indicatif présent, — oui, mais malheureusement, ces *ouâ* et ces *ouô* mélangés rendaient la leçon tellement bruyante, que le papa de Jaboune, qui passait à ce moment devant la porte de la salle d'études, est entré pour déclarer à Jaboune que, quels que soient ses respectueux égards pour la donatrice de Flick, si Jaboune avec ledit Flick continuait à mener ce train d'enfer et à révolutionner la maison, on trouverait bien un moyen pour se débarrasser de Flick, d'une façon ou d'une autre, quitte à l'expédier à lacampagne, quitte à le donner à n'importe qui, — et, ma foi, tant pis, on dirait à la tante qu'on l'a perdu, ou qu'il a été volé...

Cette menace prête à réfléchir à Jaboune

qui songe, d'autre part, qu'avant d'avoir établi un vocabulaire complet, surtout du train dont semblent devoir aller les choses, si l'on entre dans les détails des conjugaisons, et que Flick pousse le scrupule jusqu'à lui répondre par l'indicatif présent lorsqu'il l'interpelle à l'impératif, — oui, Jaboune et Flick ne sont pas près de pouvoir se communiquer un grand nombre d'impressions en langage de chien.

Et c'est que Jaboune aurait des choses très importantes et très pressées dont, sans plus tarder, il voudrait entretenir Flick.

D'abord Jaboune estime qu'un chien qui n'a pas de métier, ça n'est pas intéressant, un chien qui n'est qu'un chien en somme, un fox-terrier qui ne serait qu'un fox-terrier...

Donc Jaboune voudrait voir Flick adopter une carrière qu'il lui aurait choisie, mais qu'il s'appliquerait bien entendu à lui choisir d'après ses aptitudes et ses goûts particuliers.

Pour Jaboune, les deux carrières auxquelles il songe à première vue, d'après ses souve-

nirs et ses lectures plutôt, naturellement, que par expérience, c'est la carrière de chien de berger et celle de chien d'aveugle.

Il y a, dans les livres, tant d'histoires attendrissantes dont le héros est toujours un chien d'aveugle, quand ce n'est pas un chien de berger.

Chien de berger, à Paris, dans un appartement, ça n'est guère commode, ni pratique, et même aux Champs-Élysées, et même au bois de Boulogne.

Cet été, à la campagne, Jaboune se réserve d'expérimenter s'il y a quelque chose à faire avec Flick, comme chien de berger.

Il ne paraît pas, non plus, que Flick ait de grandes dispositions à devenir chien d'aveugle.

Pour s'en rendre compte, Jaboune s'assoit sur un tabouret, il place Flick à côté de lui, et il ferme les yeux, comme un aveugle naturellement : eh bien! quand il rouvre les yeux, neuf fois sur dix, il aperçoit l'inconstant Flick qui a abandonné son poste et qui est en train de se rouler à l'autre bout de la

chambre ; — ou bien encore, s'il attache Flick avec sa laisse, et qu'il veuille se faire guider par lui, toujours en fermant les yeux, bien entendu, tantôt Flick se prend à tourner et à entortiller la laisse autour de ses jambes, au risque de le renverser sur le tapis, tantôt il cherche à l'entraîner sous un meuble ou dans la cheminée, — ça n'est pas sérieux !...

Il y a un métier très bien, par exemple, que Jaboune serait extrêmement fier de voir exercer par Flick : c'est celui de chien policier.

Vivre dans l'intimité quotidienne d'un chien policier, voilà qui vaut la peine d'avoir un chien, voilà qui serait flatteur pour le propriétaire de Flick et qui rehausserait singulièrement l'importance de Jaboune !...

Jaboune ne se dissimule pas que la taille de Flick ne le prédestine point précisément à terroriser les apaches, et que Flick, à proprement parler, n'a rien du redoutable molosse qui saute à la gorge du cambrioleur et le paralyse de ses crocs puissants.

Mais ce n'est pas tout que d'arrêter les apaches, Flick peut être la bête au flair subtil, à l'intelligence ingénieuse et supérieure, qui du premier coup les reconnaît et les dépiste.

Tenez, il y a une chose certaine, c'est que Flick n'est pas méchant, et pourtant, s'il se trouve à la cuisine en même temps que le garçon boucher ou le garçon laitier, il faut voir avec quelle fureur il se met à japper après eux, sans discontinuer, — Vas-tu te taire, sale cabot!... — et comme il leur saute aux jambes!...

Cette circonstance n'a pas été sans frapper Jaboune, qui se dit que Flick est peut-être, sans qu'on le sache, — et comment voudriez-vous qu'il vous le déclarât autrement, et formellement, officiellement, — un chien policier, en effet; et Jaboune est allé trouver sa maman en grand mystère, pour lui demander d'un ton confidentiel et grave si elle était bien sûre que le garçon boucher et le garçon laitier ne fussent pas des apaches déguisés.

Et comme, d'autre part, Jaboune n'ignore

pas, pour se l'être entendu expliquer un jour qu'il avait demandé ce que c'était qu'un « amant », comme Jaboune sait très bien que les amants sont une espèce de cambrioleurs :

— Tu sais, dit-il à sa maman, moi, je crois que le garçon boucher et le garçon laitier, c'est les amants de la cuisinière...

Mais Jaboune a bien tort de tant se préoccuper pour Flick, de lui chercher un métier, fût-ce dans la police.

Flick a de quoi réussir dans la vie comme fox-terrier, tout simplement, et il est bien vrai qu'il suffit de le voir pour proclamer qu' « avec un physique comme celui-là », il ne sera jamais embarrassé...

Ah ! il n'y a pas à dire, la femme de « notre oncle l'ambassadeur » a bien fait les choses, ou, si vous préférez, et plus exactement, Fricka : fin, élégant et déluré, tout blanc avec cette seule tache noire qui semble d'un monocle à son œil, un petit bout de queue

qui frétille, et des oreilles dont l'une se redresse de temps en temps d'un air interrogateur et décidé tout à fait comique, Flick est vraiment un amour de fox-terrier, ou bien alors il faut renoncer à jamais comparer les fox-terriers et les amours...

Et puis il « va » si bien avec Jaboune, il est tellement le Flick de Jaboune, comme son compagnon est le Jaboune de Flick!...

Oui, l'on comprend que cette dame se soit arrêtée pour les admirer tous deux, comme ils faisaient une partie de « course » tout au bout du Sentier de la Vertu, — une très jolie dame, ma foi, très élégante et si blonde, et qui, avant de remonter dans sa voiture, a si gentiment causé avec Jaboune, et lui a demandé « si c'était à lui, cet amour (vous voyez!) cet amour de petit chien », — et Jaboune n'était pas du tout intimidé; — et quand Linda, que Jaboune et Flick, en courant, avaient laissée à plus de cent mètres en arrière, quand Linda s'est enquise auprès de Jaboune de cette dame qui venait de le quitter après une caresse à Flick et, à lui, une

poignée de main, Jaboune a répondu carrément :

— C'est une dame que je connais !

Et voici que la dame que « connaissait » Jaboune s'est encore trouvée là le lendemain, en sorte que cette fois elle était déjà et vraiment pour lui une « connaissance » ; et, comme la veille, on a échangé quelques mots très gentils, presque affectueux ; il semble pourtant à Jaboune que l'attention de la jolie dame blonde va davantage encore à Flick, plutôt même qu'à lui Jaboune ; la jolie dame a pris Flick dans ses bras, on dirait qu'elle l'ausculte, elle lui soupèse tous les membres, fait jouer les articulations, regarde la mâchoire, — et voyez-moi ce Flick qui, béatement, se laisse faire... — et elle s'informe de son âge, de ce qu'on lui donne à manger, et si Jaboune connaît sa mère, — la mère de Flick, — et si c'est aussi un amour de chienne comme son fils Flick est un amour de chien ?...

Jaboune avait donc raison de répondre à Linda, quand elle est arrivée, comme la

veille, alors que la conversation était terminée et que la dame, de sa voiture, adressait, en repartant, à Jaboune et à Flick, un amical petit salut, Jaboune a répondu avec quelque impatience :

— Puisque je vous dis que c'est une dame que je connais, et nous avons parlé de chiens...

L'impatience de Jaboune venait de l'importance excessive que la dame élégante accordait à Flick au détriment, je le répète, de Jaboune lui-même ; ainsi je vous ai dit qu'elle avait demandé l'âge de Flick, croyez-vous qu'elle s'est inquiétée de l'âge de Jaboune?

Or c'est une dame très élégante, Jaboune s'y connaît, une très jolie dame, et il y est sensible, — et ceci l'intrigue de savoir si elle lui parle si gentiment parce qu'elle trouve qu'il est un joli petit garçon, ou si ce n'est qu'un prétexte, parce qu'elle trouve qu'il est un petit garçon qui a un joli petit chien?

Et, — ce n'est pourtant pas la faute de Flick,

mais c'est toujours comme ça, — c'est sur Flick que Jaboune va passer à l'instant son énervement et l'espèce de mauvaise humeur que lui cause l'énigme, le petit problème sentimental, de la dame du Sentier de la Vertu : il s'élance en avant comme une flèche, suivi de Flick, qu'il excite à courir de toutes ses forces, encore plus fort, puis, brusquement, il s'arrête, s'empare du malheureux Flick tout essoufflé, et le roule par terre, lui saisit les deux pattes de devant et le force à danser sur ses pattes de derrière, puis le laisse retomber tout à coup, et se reprend à courir, et, lorsque Flick l'a dépassé, il le rappelle, et le force, avec des gifles, à se rouler à nouveau à ses pieds, et chaque gifle scande même, cette fois quelque épithète peu flatteuse et malsonnante :

— Vieille bête!... Imbécile!... imbécile!...

Et tout cela, n'en doutez pas, pour l'amour d'une dame blonde...

Vous pensez si Jaboune a été dépité, à sa

prochaine promenade, de ne point rencontrer la dame blonde à sa place habituelle, lui qui, précisément, avait pris soin de courir devant comme un fou, — Jaboune, Jaboune, n'allez pas si loin, n'allez pas si vite!... — va, je t'en souhaite : et Linda avait beau allonger le pas, l'avance gagnée était si considérable que Jaboune se disait que, comme cela au moins, et sans risquer d'être dérangé, il aurait le temps de parler d'un tas de choses avec la dame blonde, d'un tas de sujets de conversation auxquels il avait réfléchi, de ses poésies, de ses inventions, du *Jabounoroule* et du *Jabounivole*, — et la dame, captée, charmée, séduite par l'agrément de sa parole et le palpitant intérêt de tout ce qu'il saurait ainsi si bien lui raconter, la dame ne regarderait pas seulement Flick, elle ne s'occuperait pas plus de Flick que s'il n'avait jamais existé...

Et puis imaginez-vous cette malchance : juste la dame qui n'est pas là!...

Jaboune, du coup, — vous savez ce que c'est quand on a dressé des beaux projets, pour lesquels on a fait une admirable dépense

de résolutions et d'énergie, et que l'on s'aperçoit soudain qu'il n'y a rien à réaliser, rien à tenter, et que les belles résolutions prises, toute l'énergie dépensée, le furent en pure perte, et que « ça n'a pas d'avenir », — du coup Jaboune s'est senti très las, sans plus même le courage ni la force de chercher à divertir son ennui, à tromper sa peine, en « embêtant » un peu le pauvre Flick, — Jaboune ne songeait plus qu'à abréger cette promenade absurde et manquée, et tout de suite il a demandé à rentrer.

Alors je vous laisse à imaginer la joie de Jaboune, — une joie d'autant plus forte qu'elle revient de plus loin, — cependant qu'il remontait mélancoliquement l'avenue du Bois avec Flick que semblait avoir gagné la mélancolie de son maître et, ce n'est pas pour le vanter, mais rien n'a l'air bête et réellement saugrenu comme un fox-terrier mélancolique, — lorsque tout à coup, de très loin, à peu près à la hauteur de la rue Pergolèse, Jaboune et Flick ont aperçu la jolie dame blonde qui allait traverser l'avenue.

Jaboune a cru un moment que l'émotion l'empêcherait de courir; mais quand il a vu Flick partir « à toute vapeur » pour aller le premier, évidemment, se faire caresser par la dame, la jalousie a secoué et surmonté son émotion, et lui aussi il a planté là Linda, et il est parti à son tour « à toute vapeur » auprès de la dame.

Seulement il courait si bien, l'esprit, aussi, préoccupé peut-être des paroles qu'il allait dire, des éloquents discours et des histoires merveilleuses qui devaient retenir l'attention de la belle promeneuse et assurer définitivement sa conquête, tout à coup, en arrivant près d'elle, a-t-il ou buté ou glissé, — on ne sait presque jamais d'ailleurs comment on tombe, mais ce qu'on sait bien, n'est-ce pas, c'est qu'on est tombé, — bref Jaboune s'est étalé de tout son long, et même il s'est étalé assez malencontreusement, car il a la lèvre qui saigne un peu, et les mains tout écorchées...

Oh! ça n'est pas grave, bien que Flick, quand il a vu tomber son jeune maître, et

jusqu'à ce qu'il se soit relevé, Flick, affairé et fatal, se soit mis à aboyer sur un mode tout à fait lugubre, et déjà, les pattes de derrière solidement arc-boutées, il s'était installé près de Jaboune comme pour défendre son cadavre contre les vautours...

Linda aussi, par exemple, a eu peur, quand elle l'a vu tomber, de loin; et elle s'est mise à courir, ce qui est rare; mais comme, lorsqu'elle est arrivée, Jaboune était déjà relevé, son angoisse a cédé la place immédiatement à la voix de l'expérience, qui tenait à exprimer sans plus tarder, par sa bouche autorisée de gouvernante allemande que « c'était fatal ! » et qu' « elle le lui avait bien dit ! »...

Et encore heureux qu'il s'en tirât avec aussi peu de dommage !...

Mais Jaboune ne se souciait guère de ce que pouvait rabâcher en ce moment l'assommante Linda; il était tout au charme exquis de se sentir soudain intéressant, certes plus intéressant que Flick, aux yeux de la jolie dame blonde, qui s'inquiétait si doucement, si délicieusement, de savoir s'il ne ressentait

plus aucun mal, et qui, tout de suite, pour essuyer son front et étancher le sang de sa lèvre, lui avait donné son mouchoir parfumé, d'un parfum différent du parfum de Mme Talvannes, comme le parfum de Mme Talvannes est différent déjà du parfum de sa maman...

Et voici qu'il entend la jolie dame dire à Linda qu'elle habite là, tout à côté, rue Marbeau, qu'elle a chez elle du diachylon, du taffetas d'Angleterre, enfin que ce serait peut-être plus prudent de faire tout de suite un petit pansement à Jaboune, et que peut-être aussi il aurait besoin de boire quelque chose tout de suite pour se remettre de la secousse...

Linda remercie déjà en protestant qu'elle va prendre une voiture, et que ce n'est pas la peine ; mais l'invitation de la dame blonde a eu pour effet immédiat de redoubler, semble-t-il, la douleur de Jaboune, et de provoquer de sa part de tels gémissements étouffés, que Linda est bien forcée de convenir que « ce ne serait pas raisonnable de

rentrer comme ça », — et Jaboune, avec Flick et Linda, va bientôt faire, rue Marbeau, une entrée impressionnante dans le petit hôtel de la dame blonde.

Jaboune n'a plus mal du tout, et d'ailleurs, songerait-il à avoir mal, tant l'événement de cette visite inouïe chez la dame blonde le charme et le transporte d'un délice extraordinaire ?...

D'abord, c'est vrai, sa jalousie l'a un peu repris contre Flick, à constater que, dans le vestibule de l'hôtel, est arrivé tout de suite en dégringolant l'escalier un fox-terrier que l'on eût juré être le frère de Flick, ou mieux sa sœur, car c'était une demoiselle fox-terrier.

Et la dame blonde s'est empressée de lui présenter, en lui faisant mille fêtes, non pas Jaboune, mais Flick :

— Hein ! ma Poupée, la Poupée à sa maîtresse, croyez-vous que je lui ai amené un beau petit ami, pour la belle petite Poupoute ?...

Et, au valet de chambre, vraiment confortable et majestueux, qui, depuis qu'il avait ouvert la porte, n'avait cessé d'examiner Flick d'un œil connaisseur :

— C'est ce fameux petit chien dont je vous avais parlé, a dit timidement la dame blonde ; qu'est-ce que vous en pensez, Germain?

Germain a fermé un œil, son œil connaisseur, claqué la langue, et prononcé cette phrase sibylline :

— Je pense qu'il n'y a qu'à les laisser cinq minutes ensemble quelque part à l'office ou à l'écurie, et que ça fera la rue Michel !...

Et, ma foi, Jaboune n'a été nullement fâché de voir que pendant un moment, du moins, il ne serait plus question de Flick, puisque le robuste et mystérieux Germain venait de disparaître en emportant Flick avec Poupée, un sous chaque bras...

C'est très joli, ce petit hôtel de la dame blonde, mais, c'est curieux, ça ne ressemble à nulle part où Jaboune soit déjà allé, et pas seulement chez sa grand'mère Amélie bien

sûr, mais ni chez lui non plus, ni chez la baronne Moutot, ni chez Mme Talvannes, ni chez la maman de Ketty...

Il y a notamment un cabinet de toilette, où on l'avait fait entrer d'abord pour ui laver ses écorchures, et pour le diachylon, — c'est extraordinaire surtout ce qu'il y a des glaces, dans ce cabinet de toilette, et dans la chambre même qu'il a aperçue derrière une tenture entre-bâillée : tenez, le lit était juste en face, eh bien ! il y a une grande glace du haut en bas, juste à la tête du lit, est-ce drôle !...

Ce qui est drôle aussi, d'ailleurs, c'est la dame blonde; oh ! elle a été parfaite avec Jaboune, elle a voulu lui donner à boire, elle-même, quelque chose qu'elle avait préparé dans une coupe à champagne, quelque chose d'un peu fort, mais d'excellent; et elle a même découvert à son intention, — il me semble bien qu'il y en a encore qui doivent traîner quelque part, je ne sais où !... — en cherchant un peu, dans une bonbonnière, la dame a fini par découvrir un « fond de choco-

lats », qui n'avaient aucun rapport évidemment avec les bonbons de la vieille grand'mère Amélie, mais qui n'en ont pas moins, dans leur genre, paru à Jaboune de tout premier ordre.

Mais ce que Jaboune ne comprend pas, c'est que, si gentille et attentionnée, elle avait cependant constamment l'air d'être obligée de faire un effort pour se rappeler qu'il était là, l'air, oui, préoccupée, « absente »...

Mais, quand Germain, suivi de Flick, qui, sans avoir l'air absent ni préoccupé, n'en avait pas moins, lui aussi, maintenant, un air assez singulier, quand Germain est entré délibérément dans la salle à manger où Jaboune, qui « se rattrapait alors sur la nourriture », était installé devant son assiette de chocolats et sa coupe de champagne, la dame blonde a eu vers lui un grand élan de tout son corps, tandis que Germain, tout de suite, a fait un geste de la main pour témoigner qu'il savait ce qu'elle allait demander, qu'il n'y avait pas besoin qu'on l'interrogeât, et fermant à nouveau son œil connaisseur et à

nouveau claquant la langue, il s'est contenté d'affirmer en deux mots :

— Et comment !...

Alors la jolie dame blonde, au comble apparemment de l'émotion la plus joyeuse, n'a pu s'empêcher d'embrasser Jaboune, — et quant à Linda, par exemple, elle ne s'est pas expliquée pourquoi la dame blonde lui avait donné vingt francs; elle n'a d'ailleurs pas cherché à se l'expliquer.

Ce n'est que deux mois plus tard, à l'Exposition canine, que Jaboune, qui devait présenter Flick pour faire honneur à la femme de « notre oncle l'ambassadeur », Jaboune, à la séance du jury, a entendu appeler « Mme Emma d'Ajaccio », et Mme Emma d'Ajaccio ne venait pas, puis enfin a fait une entrée sensationnelle avec son loulou de Poméranie.

Mais la plus forte sensation a encore été pour Jaboune qui venait de reconnaître la dame blonde ; cependant les commissaires s'empressaient galamment et s'informaient auprès d'Emma d'Ajaccio si elle avait re-

noncé aux fox-terriers, et prenaient des nouvelles de Poupée ; et la jolie dame blonde confiait, en rougissant un peu, que Poupée allait être mère :

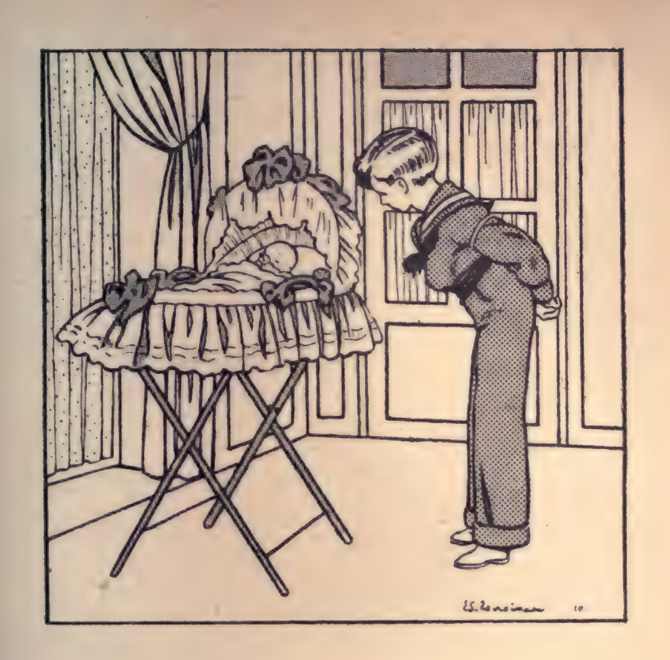
— Mais, au fait, voilà son beau-père !... s'est-elle écriée gaîment en avisant Jaboune, qui aurait voulu être loin, mais que Flick, plus reconnaissant et qui avait ses raisons pour l'être, tirait de toutes ses forces, au bout de sa laisse, vers sa belle-maman.

Emma d'Ajaccio a caressé gentiment, comme la première fois, comme toujours, gentiment Jaboune, gentiment Flick, et elle a dit à ses amis du jury :

— J'espère que vous allez lui donner une belle médaille au premier mari de Poupée !...

Et vous pensez bien que Flick, après cela, ne pouvait manquer d'avoir une très belle médaille...

Encore un, n'est-ce pas, qui est arrivé par les femmes !...



XII

L'AUTRE JABOUNE

— Eh bien ! Jaboune, à qui trouves-tu qu'il ressemble, à papa, ou à maman ?

A la vérité, Jaboune trouve qu'il ne ressemble à rien, ni à personne, ce petit être absurde et mystérieux qui vient de faire,

dans le monde, il y a quelques heures à peine, une entrée si singulière et bruyante, et qu'on lui présente comme son frère.

Son frère !

Bien des fois, parbleu ! et ces derniers temps, plus particulièrement, Jaboune s'est entendu poser la question de savoir « s'il serait content d'avoir un petit frère ou une petite sœur » ; — et Jaboune répondait que oui, bien sûr, mais sans y avoir autrement réfléchi, au hasard, pour dire quelque chose, pour être poli, et parce qu'il n'y attachait pas la moindre importance.

Et voici que le petit frère est arrivé, et pour tout de bon, puisqu'il est là, encore qu'il soit impossible à Jaboune de discerner exactement ni d'où il vient, ni comment il est venu.

C'est bien, d'ailleurs, le premier point qui trouble Jaboune, et qui, en dépit qu'il en ait, ne manque pas de l'irriter un peu, ce problème de la naissance auquel il se heurte d'abord, pour lequel il n'imagine aucune solution satisfaisante, pour lequel il se rend

compte cependant qu'il ne doit, — et il s'en garderait bien, mais pourquoi ? — demander aucune explication...

Oui, les choux, le bouquet de roses, le petit garçon qui tombe de la lune. . On lui a raconté cela jadis, qu'il était dans la lune avec des tas d'autres petits garçons, et que c'est sa grand'mère qui l'a aperçu le premier, en regardant avec une lorgnette, et, comme elle savait que ses parents avaient envie d'un petit garçon, et qu'il lui avait semblé que Jaboune « ferait l'affaire », elle lui a fait signe ; — oui, c'est très gentil, mais, n'est-ce pas, il est bien évident que ça ne supporte pas l'examen.

D'abord, comment en serait-il descendu, de la lune ? A la façon dont le petit Noël descend dans les cheminées, sans doute ?

Or Jaboune est arrivé à un âge où l'on n'ignore plus, hélas ! que le petit Noël s'appelle en réalité papa et maman...

Vous savez que Jaboune ne croit plus au petit Noël, et vous voudriez qu'il crût encore au petit garçon dans la lune ?...

Il y a aussi l'histoire de ce magasin merveilleux où il suffisait d'adresser les commandes pour que l'on envoyât immédiatement un bébé au choix !

Ça vous inspire beaucoup de confiance, ce magasin ? Mais qui est-ce qui le tient, et où est-il situé ? En Chine ? Et comment cela s'approvisionne-t-il, un magasin de bébés, qui les fabrique, ces mioches, avec quoi, comment ?

Non, décidément, n'approfondissons pas, ça vaut mieux ; et Jaboune, en effet, pour la première fois peut-être, préfère ne pas approfondir, demeurer au seuil du mystère qu'il se sent impuissant à comprendre, qu'il ne tient pas à comprendre, d'ailleurs, — mais ce à quoi il tient, maintenant, et il y met une sorte de pudeur orgueilleuse, c'est à éviter les pauvres et humiliants mensonges que l'on se croirait obligé de lui faire sur un tel sujet...

— Jaboune ! tu as un petit frère !

Voilà la chose essentielle, certaine, et qu'il n'y a pas à discuter.

Cette nouvelle, c'est vrai, n'était plus une surprise ; même que, depuis quelques jours, on envoyait Jaboune coucher chez sa grand'mère parce qu'il paraît que, quand les bébés qu'on a « commandés » voient qu'il y a déjà un autre enfant dans la maison où ils sont attendus, ils refusent énergiquement, par jalousie ou par caprice, de « descendre », ou de « s'arrêter »...

Enfin, soit !...

Jaboune aurait-il préféré une sœur ? Il y a du « pour » et du « contre » ; c'était évidemment flatteur de rester le seul garçon de la famille ; mais d'un autre côté, n'est-ce pas une supériorité que, chez Jaboune, il n'y ait que des garçons : ainsi son amie Ketty a une sœur, elle n'a pas de frère, — avoir une sœur, par conséquent, c'est banal ; Jaboune, avec un frère, pourra garder l'avantage sur Ketty :

— J'ai un frère, toi tu n'as qu'une sœur, — une sœur, phuu, si j'avais voulu avoir une sœur ! — mais jamais je n'en aurais voulu...

Par exemple, comment va-t-il être ce frère? Jaboune, il faut le dire, apporte à cette première entrevue moins de fraternelle émotion que de curiosité...

Ce qui le frappe le plus, c'est combien ce frère est encore informe, et petit.

Sans doute, il ne s'attendait pas à trouver dans le berceau un déluré jeune homme qui, du plus loin qu'il l'apercevrait, lui ferait de la main un petit salut amical, et lui crierait :

— Bonjour, Jaboune !...

Et il ne croyait pas, non plus, que, tout de suite, il pourrait l'intéresser à sa collection de timbres, ou l'emmener jouer aux Champs-Élysées...

Mais, tout de même, être petit à ce point-là, cela déroute toutes les notions de Jaboune, toutes ses prévisions, cela le déconcerte et le bouleverse.

Est-ce que vraiment, lui, Jaboune, a pu jamais être aussi petit que cela, avec une figure toute ridée et si rouge, et ces doigts qui s'agitent, minuscules, lentement et continuellement, comme des cornes d'escargot...

— A qui trouves-tu qu'il ressemble, à papa ou à maman ?

Cela, par exemple, c'est fantastique !....

Et tout le monde a l'air de trouver la question raisonnable et naturelle, et chacun a commencé par donner son avis, le papa de Jaboune, qui est rayonnant, la grand'mère de Jaboune, qui est rayonnante, — c'est extraordinaire ce que tous les gens apparaissent rayonnants autour d'un berceau, — sauf une grosse dame tout de blanc vêtue, que Jaboune ne connaît pas, et qui était cependant déjà là, paraît-il, lorsque, dans des circonstances analogues, il y a huit ans et demi, il est arrivé.

Il paraît même que cela préoccupait beaucoup la maman de Jaboune de savoir si elle pourrait avoir, — après si longtemps, pensez donc ! — la même « garde » ?

Donc cette grosse dame, qui est la « garde », ne « rayonne » pas, seule de toute l'assistance, d'abord parce qu'elle en a bien vu d'autres, sans doute, et parce qu'elle est bien trop occupée, en ce moment, avec le frère de Jaboune,

dont elle s'est emparée brusquement, et qu'elle tient là, sur ses genoux, le tournant et le retournant — Et va, je te frictionne! Et va, je te poudre !... — avec une autorité qui fait l'admiration de Jaboune, et, un peu aussi, sa frayeur : vraiment, est-ce qu'elle ne craint rien, est-il si solide, et si elle allait le casser?...

Et c'est cette experte grosse dame qui se permet de déclarer à la maman de Jaboune, qui, de son lit, regarde en souriant doucement d'un joli sourire un peu vague, — au fait, pourquoi donc est-elle couchée la maman de Jaboune ? mais c'est le jour où tout est extraordinaire, et où il ne faut chercher à rien expliquer, — croyez-vous que cette grosse dame se mêle d'affirmer, en brandissant, au bout de ses bras, le petit paquet blanc et rouge qui représente, à l'heure actuelle, le frère de Jaboune, — elle affirme, la grosse dame, que « Jaboune avait un peu plus de cheveux, mais que, certainement, il était beaucoup moins fort »...

De quoi se mêle-t-elle, cette garde, et qu'est-

ce qu'elle en sait, comment se souvient-elle? Est-ce que Jaboune se rappelle si, elle, elle était plus ou moins grosse? Il ne se la rappelle même pas du tout ; alors il est probable qu'elle parle pour parler, pour se rendre intéressante, pour « faire son aimable »...

Jolie amabilité ! Elle pourrait se dispenser, en tout cas, d'exercer cette amabilité aux dépens de Jaboune, en « dénigrant » Jaboune, en cherchant à le « rabaisser » au profit de son frère, d'autant que ce qu'elle dit là est tout à fait ridicule, et qu'en admettant même que Jaboune ait jamais été aussi petit que cela, ce qui paraît déjà assez peu vraisemblable, il est de toute évidence qu'il n'a pas été, qu'on ne peut pas être, plus petit...

Jaboune, Jaboune, seriez-vous jaloux de votre frère ?...

Non, ne croyez pas cela ; sans doute, Jaboune n'est pas jaloux, ou, du moins, si on le lui disait, ce serait pour lui le prétexte d'une belle colère...

Et, ma foi, il ne serait peut-être pas si mécontent, en ce moment, qu'on lui donnât l'occasion de se mettre en colère et de « trépigner » un peu, — pas ici, bien entendu, pas auprès du lit de sa maman, qui est déjà, comme cela, assez fatiguée et dolente, et qui n'a pas besoin par surcroît des cris et des « nerfs » de Jaboune...

Mais tenez, rien que cela, justement, rien que cette obligation de « ne pas fatiguer » sa maman, quand il n'est pas douteux que le frère nouveau venu doit être là-dedans pour quelque chose, c'est, pour Jaboune, une première cause d'énervement : oui, il est agacé, nerveux, à penser, à constater, que, depuis que son frère est arrivé, c'est à lui que tout se rapporte, et il n'y en a que pour lui ; et ce qui double l'énervement de Jaboune, c'est son mécontentement de ne pouvoir partager l'allégresse générale, de ne pouvoir s'intéresser comme il serait convenable, pourtant, à ce nouvel arrivant, qui tient tant de place, et qui est son frère...

Et vainement Jaboune cherche à se rai-

sonner, vainement il se répète : « C'est mon frère ! c'est mon frère !... », — ces mots, dans son esprit ni dans son cœur, n'éveillent encore, malgré tout, aucune émotion suffisamment chaleureuse : que voulez-vous, il n'y a pas à dire, il est trop petit, Jaboune ne peut pas arriver à s'intéresser à quelqu'un, à quelque chose, d'aussi petit...

En sorte que, sans nul élan d'enthousiasme, Jaboune se trouve amené à envisager avec une déplorable froideur sa situation nouvelle à côté du petit être encombrant, vraiment, qui tombe ainsi, un beau jour, sans crier gare, entre Jaboune et les parents de Jaboune — et voici qu'il n'y en a plus que pour lui, encore une fois, et Jaboune n'existe plus que pour le mieux mettre en valeur, comme « repoussoir » presque : « Jaboune avait plus de cheveux, — ah ! tout de même, — mais il était moins fort !... »

Est-ce que ça va durer cette situation pénible et humiliante, d'autant plus pénible et humiliante pour Jaboune, que vous pensez s'il y était peu accoutumé !...

Et comme il est un « petit », lui aussi, lui encore, le pauvre Jaboune, en dépit de ses imaginations hautaines, et de son orgueil ingénu, et de ses « poésies », et de ses « inventions », et de son grand amour pour Mme Talvannes, — comme un petit il se figure que voilà sa place prise, comme un petit il en souffre, et le voici qui, très malheureux, vraiment, — oh ! ce n'est pas de sa faute, ce n'est pas une jalousie vilaine et basse, mais une grosse tristesse qui lui fait tout à coup, devant ce berceau, — son ancien berceau ! — comme un poids sur son cœur, — oui, le voici, le malheureux Jaboune, qui vient poser sa tête, tout près, sur l'oreiller de sa maman,

— Ne fatiguez pas votre maman, Jaboune! a dit tout de suite la grosse dame-garde, — mais avec cela que Jaboune va fatiguer sa maman !... si sa maman savait comme il est malheureux, c'est cela au contraire qui la rendrait malade, — donc c'est indispensable, il faut qu'il lui demande, il ne peut pas attendre plus longtemps, il faut qu'il sache...

Et, la joue appuyée à sa joue, Jaboune,

sans pleurer, mais je vous garantis que les larmes ne doivent pas être très loin, Jaboune s'informe timidement :

— Mais tu m'aimeras toujours pareil, dis, maman, c'est toujours moi qui *sera* ton Jaboune?...

Et la maman, puisqu'il avait sa joue appuyée contre sa joue à elle, comme je vous ai dit, la maman n'a pas eu grand chemin à faire, — cela ne l'a pas « fatiguée », Madame la garde!... — pour poser ses lèvres sur les yeux de Jaboune, afin de refouler bien fort les méchantes larmes, en assurant, de toute sa tendresse :

— Bien sûr, que tu seras toujours mon Jaboune, et, bien mieux, tu seras mon grand Jaboune, mon fils *aîné!*...

Au fond, être « Jaboune » suffisait à Jaboune, il se passerait volontiers d'être « le grand Jaboune » ; il sent confusément que cette grandeur ne lui ajoute pas grand'chose, trop heureux encore si elle ne lui retire rien...

Par exemple, ceci l'impressionne, dans ce que lui dit sa maman, ceci à quoi il n'avait pas encore songé : c'est que c'est vrai qu'il va être l'*aîné*, et maintenant l'on aurait beau faire, tout le monde, y compris son frère, aurait beau lui envier ce titre et vouloir le lui enlever, Jaboune est l'aîné, une fois pour toutes, et il sera toujours l'aîné...

Être l'aîné, le droit d'aînesse : oui, le plat de lentilles !... La lui a-t-on assez racontée cette histoire du plat de lentilles, parce que la purée de lentilles est précisément un de ces légumes très hygiéniques auxquels il s'accoutume le moins volontiers ; mais c'est excellent, paraît-il, absolument indispensable à la santé d'un petit garçon, et puis ne connaissez-vous pas le grand et admirable principe qu' « il faut qu'un petit garçon s'habitue à manger de tout » ?...

— Songe un peu, Jaboune, quand tu seras à la guerre !...

Mais il n'est même plus besoin que Jaboune envisage cette hypothèse, malgré tout, assez lointaine : dès à présent ses responsabilités

d' « aîné » vont l'obliger à prendre garde, constamment, de « donner le bon exemple », et, bien loin, par exemple, de vendre son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, il se forcera au contraire à manger maintenant les lentilles qu'il n'aime guère, pour affirmer qu'il est l'aîné...

C'est que Jaboune, en réalité, adore se créer des obligations qui lui donnent conscience de son importance.

Ainsi, depuis que sa maman lui a, si à propos, donné à réfléchir à ces fonctions d'aîné qu'il aurait à remplir auprès de son frère, Jaboune a complètement dissipé la petite mélancolie qu'il avait ressentie d'abord en constatant qu'il ne serait plus seul désormais à occuper, à accaparer l'attention des siens ; et c'est son attention, à lui, son attention d'aîné, qui va se trouver entièrement occupée, accaparée par son frère...

Il lui doit protection, il le formera à son exemple ; et Jaboune s'impatiente seulement

et s'irrite un peu à la pensée que, de quelque temps et même de longtemps, sans doute, il n'aura pas grand'chose à former...

Si, du moins, il avait une occasion de se dévouer pour lui, — « héroïque dévouement d'un frère aîné », oui, il y a des choses comme ça dans les livres, avec des images très émouvantes, — un incendie, par exemple, un incendie qui éclaterait tout à coup, et Jaboune se précipiterait et, « au péril de sa vie », il arracherait son jeune frère aux flammes « dévorantes ».

Ou bien, si des voleurs d'enfants, la nuit, l'avaient emporté, et Jaboune se précipiterait encore, — dans les actes de dévouement, le premier point c'est qu'on « se précipite », il faut toujours commencer par « se précipiter », — eh bien ! Jaboune se précipiterait à la poursuite des voleurs d'enfants pour leur reprendre leur « précieux fardeau », ainsi que ne manquerait pas, dans le récit, dans la « narration » d'une telle aventure, ainsi que ne manquerait pas — précieux fardeau — de faire écrire Mlle Andorre...

Oui, mais, en pareil cas, le précieux fardeau, son frère, Jaboune le reconnaîtrait-il? Car c'est bien cela qui est un peu inquiétant, que voilà un petit garçon (si tant est que l'on puisse appeler ce qui s'agite là, tout fripé, tout rouge, un petit garçon; enfin, c'en est un!...), donc ce petit garçon, on lui dit que, lui, Jaboune, est son frère, et, qui mieux est, son frère aîné et, ma foi, la main sur la conscience, s'il venait à se perdre, et que l'on eût retrouvé par la suite un bébé pareil, Jaboune serait bien en peine d'affirmer que c'est ou que ce n'est pas celui-là...

Jaboune s'en veut d'ailleurs d'une telle indécision, et il demeure longuement penché sur le berceau, à considérer, les sourcils froncés, en y appliquant toute sa volonté de savoir, toute son énergie, à considérer cette énigme vivante, remuante et vagissante...

Mais comment voulez-vous retenir les traits d'une physionomie qui bouge tout le temps, la bouche surtout, toujours en mouvement, on dirait de ces figurines en une espèce de gélatine ou de caoutchouc, vous savez bien,

la tête du clown, la tête du policeman, et dont, entre deux doigts, on élargit ou l'on rapetisse, on remonte à droite, on remonte à gauche, la bouche, le nez, les yeux, — c'est effrayant!...

Et l'on accuse Jaboune de rester quelquefois, quand il croit qu'on ne le voit pas, planté devant une glace à « essayer » des grimaces!...

Ce petit, mais c'est une grimace perpétuelle, on dirait qu'il n'est venu là que pour jouer à faire des grimaces, à un point même que Jaboune en arrive à penser que ce n'est pas possible, que ce ne sont pas de vraies grimaces, et que, s'il se tortille la bouche de cette façon, qui sait? c'est peut-être qu'il aurait quelque chose à dire, quelque chose de très intéressant, et qu'il voudrait bien parler, qu'il a les mots sur le bout de la langue, mais qu'il ne peut pas arriver à les prononcer: est-ce dommage!

Ah! oui, est-ce dommage, car ce qu'il voudrait dire, c'est sans doute des renseignements sur son voyage, sur le pays qu'il habitait auparavant, — et puis, comme il

n' « articule » pas suffisamment et que personne, maintenant, ne peut le comprendre, il faudra remettre à plus tard des explications, il faudra attendre qu'il ait, à nouveau, appris à parler, — et, quand il aura enfin rappris à parler, il aura malheureusement oublié ce qu'il voulait nous dire, et nous ne le saurons sans doute jamais...

Et attendant, ce qui est certain, c'est qu'avec la meilleure volonté du monde, c'est le diable de fixer dans sa mémoire, suffisamment pour la reconnaître à coup sûr, la figure du bébé qui « vient d'arriver » dans une famille, — c'est même, à proprement parler, presque impossible, et rien ne dit, par conséquent, qu'il ne se puisse produire, sur ce point, les erreurs les plus troublantes contre lesquelles d'autre part le bébé, incapable d'articuler convenablement, ainsi que nous l'avons montré, sera donc impuissant aussi à protester : Jaboune lui-même, Jaboune est-il bien sûr d'avoir été toujours Jaboune?

En tous cas, il faut renoncer à enrichir l'histoire des «dévouements héroïques», d'une poursuite effrénée contre les voleurs d'enfants qui auraient pu emporter le frère de Jaboune, puisque Jaboune est maintenant forcé de constater que, si les voleurs d'enfants, dépistés par lui et courageusement rejoints, lui mettaient sous les yeux toute leur cargaison d'enfants volés, en s'excusant, devant la menace des pistolets braqués sur eux, — en s'excusant, les bandits, de ne pouvoir faire plus, mais, n'est-ce pas, quand on est pressé, et dame, dans ce métier-là, on est toujours un peu pressé, on ne remarque pas soi-même, — dans la cargaison ainsi offerte, Jaboune constate qu'il demeurerait vraisemblablement fort en peine de désigner son véritable frère...

Si, il y aurait bien un moyen ; il est certain que si on lui permettait d'amener Flick dans la chambre, et que Flick ait un peu flairé le nouveau-né, — quoi ! il ne lui ferait pas de mal !... — eh bien ! si jamais cet enfant quelque jour était perdu ou volé, Flick, avec son merveilleux flair de chien, le reconnaîtrait

après cela entre mille ; — oui, mais la garde n'a jamais voulu que Jaboune aille chercher son chien et l'amène dans la chambre ; évidemment elle ne croit pas, et il n'y a pas à croire, que le frère de Jaboune soit ce soir, ni demain, ni jamais, perdu, ni volé : mais enfin, il ne faut qu'un coup, et quel remords alors de n'avoir pas fait venir le chien de Jaboune, comme Jaboune l'avait conseillé sagement, — Jaboune qui a conscience d'avoir du moins commencé, dans la circonstance, à accomplir pleinement son devoir nouveau, à remplir, ainsi qu'il se l'est bien promis, sa mission de frère aîné.

Aussi bien, ce qu'il y a d'agréable avec cette mission, c'est qu'elle ne fait que commencer, en effet, c'est qu'elle va se renouveler chaque jour en s'adaptant à des besoins différents, qu'elle sera de tous les instants, bref que Jaboune en a pour la vie...

Or cela plaît par-dessus tout à Jaboune, pour l'assurance et l'autorité qu'il en retire

aussitôt d'avoir tout un plan de vie si bien tracé, de se dire, par exemple, que, tout ce qu'il apprendra, ce ne sera, en réalité, que pour le faire apprendre ensuite à son frère...

Oh! son frère sera bien élevé, mais sans faiblesse; il ne sera pas comme cette Kitzi qui, pas plus tard encore que l'année dernière, se refusait obstinément à apprendre à lire, avec ce beau raisonnement :

— C'est pas la peine que j'apprenne puisque Ketty est ma sœur, et que Ketty sait...

Voilà des raisonnements que, de la part de son frère, Jaboune, ai-je besoin de vous en avertir, Jaboune n'est nullement disposé à tolérer.

C'est que Jaboune entend que son frère soit pour lui un collaborateur efficace dans toutes les grandes affaires qu'il se propose d'entreprendre, — lesquelles ? il ne sait pas, mais ce qu'il sait bien, c'est que ces grandes affaires auront toujours pour directeur lui, Jaboune, puisqu'il est l'aîné, et pour sous-

directeur le frère de Jaboune, — ou pour secrétaire général...

C'est extraordinaire d'ailleurs, après l'avoir un moment déconcerté et abattu, comme la venue de ce frère stimule maintenant l'énergie de Jaboune, l'incite à de vastes projets, à de considérables entreprises, dont il n'eût peut-être jamais rêvé d'être le directeur s'il n'était assuré d'avoir, tout trouvé, un sous-directeur...

— Et quand, lui, il aura des enfants, ses enfants, à lui, à mon frère, n'est-ce pas, c'est moi qui serai leur oncle?...

— Eh là, sans doute, mais pas si vite, attends un peu...

Pourquoi attendre? Cette perspective d'être oncle, le fait que désormais, en lui, il y a d'ores et déjà, — oui, pourquoi attendre, elle y est déjà, — l'étoffe d'un oncle, voilà qui porte à son comble l'importance de Jaboune et sa gravité satisfaite.

Devant ce petit être frêle, de qui les

enfants (car il aura des enfants, à son tour), appelleront Jaboune « mon oncle », — ce petit être dont Jaboune est le « frère aîné », Jaboune prend conscience de sa force, il se donne l'impression d'être un géant, d'avoir des mains énormes, — l'énormité des mains, sa première hantise, quand il avait trois ou quatre ans et qu'il voyait s'agiter au-dessus de sa tête les mains des grandes personnes, les mains qui prennent, les mains qui caressent, les mains qui peignent les cheveux, qui pincent le nez pour la cuillerée d'huile de foie de morue, ou qui donnent des confitures, — les mains, toujours les mains...

Et ce sont maintenant ses mains à lui, Jaboune, vers lesquelles va se tendre l'angoisse émerveillée de son jeune frère...

« Est-ce que je serai toujours ton Jaboune?... » demandait-il, l'instant d'avant, dans le premier désarroi où le jetait la nouveauté des circonstances et de l'événement, — et la maman a été bien gentille de répondre que oui, qu'il serait toujours son Jaboune...

Mais maintenant, Jaboune se rend compte,

sa maman a beau dire, il ne sera plus, il ne peut plus être le vrai Jaboune, — et cela est naturel, d'ailleurs, et cela vaut mieux ainsi...

Et puis sa maman se rendait bien compte, aussi, presque malgré elle ; — est-ce qu'elle n'avait pas promis qu'il serait son « grand » Jaboune?

Il n'y a pas de grands Jabounes, parce qu'il ne saurait y avoir jamais deux Jabounes à la fois...

Non pas qu'un Jaboune chasse l'autre, comme dit le proverbe, mais il le prolonge, — mais le Jaboune qui vient le dernier, l'autre Jaboune, est immédiatement façonné de tout ce qu'il y avait de meilleur dans le précédent Jaboune...

Et c'est de cette manière que, Dieu merci, il y aura toujours, parce qu'il faut qu'il y en ait toujours, des Jabounes...

TABLE

TOURS
IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES
6, rue Gambetta, 6



